passerait devant, et l'autre derrière le placenta; la
qui revêt la face utérine du placenta est, en effet
mince, plus transparente, et beaucoup plus adhé
membrane caduque utérine, à laquelle elle est

formes du cœur et des gros vaisseaux. M. de Blain-
rofesse depuis long-temps la même opinion, décrit
rane sous le nom de *lames adventives*. Carus paraît
ın avis analogue (Velpeau, *loc. cit.*).
ıt M. Moreau admet que la membrane caduque
ganisée lorsque l'ovule pénètre dans l'utérus, et
semblable, par sa disposition, à une membrane
identelle qui entoure l'œuf sans le contenir dans
l'existence du liquide placé entre les feuillets de
rane viendrait à l'appui de cette opinion. M. Du-
m. de la Soc. méd. d'émulation de Paris, t. IX, p. 11
nse que la membrane caduque, qu'il nomme exo-
est point une exsudation membraniforme produite
, mais une membrane vasculaire recouverte par
e extérieur et un épiderme intérieur, et nourrie par

ainsi : « Ces phénomènes ont lieu, soit qu'il y ait ou non fécondation, de sorte qu'on doit les considérer, non comme un effet, mais bien comme une condition de la fécondation. »

diment de l'œuf augmente peu à peu d'étendue, et, quand il a acquis trois lignes de diamètre environ, on y aperçoit trois cercles blanchâtres, qui paraissent être, suivant M. Plagge, les premiers linéamens du chorion, de l'allantoïde et de l'amnios. Le corps jaune s'accroît en même temps, et apparaît à l'extrémité du pédicule de l'ovule, de sorte que, d'après cet auteur, le corps jaune correspondrait parfaitement au placenta de l'œuf contenu dans l'utérus, et que la vésicule de de Graaf serait l'analogue de l'œuf au sein duquel l'embryon doit se développer.

Des recherches ultérieures de M. Ch. Ern. de Baer (*Lettre sur la formation de l'œuf dans l'espèce humaine et dans les mammifères,* trad. de l'allem. dans le vol. IV du *Répertoire d'anat.* de M. Breschet) viennent à l'appui des observations très claires et très précises de M. Plagge, auquel on ne doit pas hésiter à accorder la priorité de cette découverte

DE LA MÉDECINE.

CONSIDÉRATIONS SUR LES SCIENCES MÉDICALES,

HISTOIRE ET BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALES.

PAR

LE Dr RAIGE-DELORME.

EXTRAIT du Tome XIX du *Dictionnaire de Médecine, ou Répertoire général des Sciences médicales.*

PARIS.

RIGNOUX, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-SAINT-MICHEL, 8.

1839


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

DE LA MÉDECINE.

Si l'on adopte dans toute sa rigueur la distinction métaphysique établie entre les sciences et les arts, si l'on a seulement en vue le résultat auquel tend le médecin, la fin pratique de toutes les connaissances qu'il doit posséder pour obtenir ce résultat, on dira avec raison que la médecine est un art. Ce sera dès lors un système ou ensemble de préceptes, de règles qui ont pour but de conserver la santé de l'homme, de guérir ou de traiter ses maladies, système s'appuyant sur les diverses sciences dont l'organisme humain est le sujet. L'étymologie prête elle-même à cette définition, car les mots grecs et latins qui désignent la médecine (ιατρικη, *medicina, ars medendi*) indiquent le but actif qu'elle se propose, celui de remédier aux maladies. Mais ce serait donner une idée bien incomplète de cette partie des sciences humaines, telle qu'elle est constituée aujourd'hui, que de la faire consister dans de simples notions techniques. Il n'en est pas de l'art médical comme des autres arts, de ceux mêmes dont l'objet élevé se rapproche le plus de celui dont s'occupe la médecine : tandis que les sciences sur lesquelles s'appuient ceux-ci poursuivent isolément leur marche progressive, les sciences médicales, celles qui fournissent les observations ou les notions générales d'où sont déduits les préceptes de l'art du médecin, sont la plupart si intimement liées à cet art, qu'elles semblent en faire partie indivisible, qu'elles ne sont jamais étudiées indépendamment des applications qu'elles fournissent, qu'enfin ces applications suivent en quelque sorte pas à pas leurs progrès ; telle est particulièrement la pathologie ou la science des maladies, telle est la science des effets des agens thérapeutiques. Ces sciences sont tellement importantes, qu'elles semblent constituer presque à elles seules la médecine, définie par quelques uns, à cause de cela, *la science des maladies et de leur traitement*.

La médecine n'est donc ni une science ni un art isolé. Sous

ce nom doivent être compris, et toutes les parties de la science qui étudie l'organisme humain dans ses différens modes d'existence, dans son état physiologique et dans son état pathologique, dans les diverses influences qui agissent sur lui, et les différens arts ou systèmes de règles et d'opérations qui ont pour but la conservation de la santé et le traitement des maladies.

I. La médecine, comme toutes les sciences et tous les arts, doit son origine et ses développemens successifs au premier besoin de l'homme, celui de sa conservation, à ses instincts de prévision, à ses facultés d'observation et d'induction. Frappé des accidens et des maladies qui lui apportaient la douleur et menaçaient sa vie, l'homme, dès les premiers temps, dût chercher à en connaître les causes pour les prévenir, à en observer les effets, à étudier tout ce qui pouvait y apporter un changement heureux, pour y porter remède. Les instincts naturels ou les appétences des malades pour différentes substances; l'imitation de certains phénomènes qui semblaient avoir amené la terminaison des maladies, tels que des vomissemens, des évacuations alvines, des hémorrhagies, survenus spontanément ou après l'usage de certaines substances; les indications naturelles suggérées par l'analogie que présentent les faits matériels les plus communs; enfin le hasard, qui avait fait connaître les effets de certaines substances ou de certaines opérations, telle est la source abondante où les hommes puisèrent les moyens qu'ils firent servir à la guérison de leurs maladies. De ces observations et de ces expériences journalières, se forma un code de préceptes qu'ils transmirent par tradition ou qu'ils communiquèrent par l'écriture, lorsque ce mode de fixer la pensée fut inventé. Plus tard, pour mieux connaître les maladies qu'il voulait guérir, pour appliquer avec plus de sûreté les moyens de traitement qu'il avait trouvés, l'homme étudia le sujet même de ses observations et de ses expériences, c'est-à-dire son propre corps, sain ou malade; il étudia les divers corps de la nature qui agissent sur lui; il chercha, en un mot, tous les moyens qui pouvaient contribuer à le faire parvenir au but qu'il se proposait, la conservation et le rétablissement de sa santé. C'est ainsi qu'en poussant de tous côtés ses investigations dans la vue d'accroître les ressources d'un art nécessaire, il jetait les premières bases de ces sciences physiques et naturelles, que dans la suite des siècles il de-

vait porter à un aussi haut degré de perfection. Car, comme on l'a remarqué, cette vaste science, appelée en général physique ou étude de la nature, qui comprend tant de parties différentes, c'est à l'agriculture et à la médecine, qui n'en sont plus aujourd'hui que des branches, qu'elle doit sa naissance et ses premiers développemens.

Cependant l'art médical n'était encore qu'un recueil empirique de préceptes déduits d'observations isolées et sans liens entre elles. La science s'est formée dès qu'on s'est attaché à rapprocher les observations de même ordre pour en faire ressortir des principes communs et en déduire des préceptes généraux, lorsqu'on a tenté d'établir la liaison entre les préceptes et les observations. La science s'est étendue successivement en se livrant à toutes les recherches qui pouvaient faire connaître les objets de ses considérations sous toutes leurs faces; elle a de cette manière agrandi le cercle des applications et augmenté les moyens de l'art, qui, de son côté, en s'étendant et en rendant sans cesse à la science les services qu'il en recevait, lui a révélé de nouveaux faits et en a reculé les limites. C'est ainsi que les différens points de vue sous lesquels fut envisagé l'organisme humain, sujet de l'art médical, ont donné naissance à autant d'études entreprises dans le but de fournir à cet art des données nécessaires.

Ces diverses études, ayant acquis successivement plus d'extension et d'importance, ont donné lieu de diviser la médecine en plusieurs branches, qui, réunies par un but commun, mais composées d'objets assez distincts, forment en quelque sorte autant de sciences particulières: division qui, peu sensible dans les commencemens, s'est marquée de plus en plus par la suite, et a été favorable à l'avancement de chacune des branches qu'elle a formée. La première de ces branches, celle qui sert de fondement à toutes les autres, la connaissance de l'homme sain, est étudiée sous le nom d'*anthropologie*: celle-ci comprend elle-même l'*anatomie*, qui fait connaître les parties diverses dont le corps humain est composé, l'arrangement de ces parties entre elles, son organisation, en un mot, et la *physiologie*, qui s'occupe des phénomènes que présente ce même corps. L'*hygiène* constitue la seconde division : guidée par les notions puisées dans l'anatomie et la physiologie, elle étudie les conditions nécessaires à la régularité des fonctions du corps humain, c'est-à-dire à la santé, et établit les pré-

ceptes qui font arriver à ce but. Les deux autres grandes divisions sont formées par la *pathologie* et la *thérapeutique* : la première fait connaître l'homme malade, c'est-à-dire les dérangemens qui surviennent dans l'organisation du corps humain et dans ses fonctions; l'autre s'occupe des moyens de remédier à ces dérangemens, et suivant la nature de ces moyens, qui sont employés séparément ou simultanément, elle est subdivisée en *thérapeutique hygiénique* ou *diététique*, *thérapeutique pharmaceutique* ou *pharmacologie*, *matière médicale*, et en *thérapeutique chirurgicale* ou *médecine opératoire*. Cette dernière subdivision de la thérapeutique, jointe à l'étude de certaines maladies, et principalement des lésions mécaniques dont le corps humain peut être atteint, forme le domaine de la *chirurgie*.

L'étendue des connaissances qui composent la médecine, et la diversité des qualités nécessaires à celui qui la pratique, ont fait établir dans la pathologie et la thérapeutique deux divisions principales que nous devons signaler ici : ce sont la *médecine* proprement dite, et la *chirurgie*. Les opérations forment la principale attribution de celle-ci, et la distinguent, sous ce rapport, assez nettement de la médecine. Quant aux maladies qui appartiennent à l'une ou à l'autre, il serait impossible de les indiquer d'une manière précise. En effet, toutes les maladies qui affligent le corps humain, quels qu'en soient le siége et la cause, sont soumises aux mêmes lois, et présentent toujours quelque chose de commun dans leurs modifications organiques et dans certaines parties de leur traitement. En outre, les caractères par lesquels on tenterait de séparer les maladies en médicales et en chirurgicales ne seraient jamais assez tranchés et assez absolus pour qu'il n'en restât un bon nombre indécis sur les limites des deux départemens.

Des divisions plus arbitraires et plus circonscrites se remarquent encore dans la pratique de l'art. Les occasions qu'on a d'observer certains ordres de maladies, ou d'exécuter certaines opérations, l'étude spéciale qu'on fait d'un sujet, permettent d'acquérir plus d'habileté sur tout ce qui le concerne. L'*art des accouchemens*, qui est si souvent isolé dans l'étude et la pratique, a été manifestement séparé de la chirurgie. Mais, nous le répétons, la science de l'homme est une ; tout s'y tient et s'y enchaîne : il faut connaître l'ensemble pour pouvoir juger sainement de la partie la plus restreinte. Des inconvéniens

souvent très graves sont résultés des divisions qu'on y a établies d'une manière trop absolue.

Jusqu'à présent l'homme a été considéré en quelque sorte individuellement. Mais l'état de société, qui n'est que le concours des facultés de tous dans le but du bien-être physique et moral de chacun, donne lieu à des rapports d'une nature particulière. Il appartient aux législateurs des nations de prescrire la mesure dans laquelle les facultés de l'homme doivent être exercées au milieu de ses semblables; il leur appartient également de prendre les mesures propres à prévenir les causes contraires à la salubrité, et ~~qui~~ agissent sur un grand nombre d'individus. De là l'ensemble des considérations qui ont trait aux rapports de la médecine avec la législation, l'administration de la justice et la police, et qui forme une branche de la médecine diversement dénommée, qu'on peut désigner sous le nom de *médecine politique*, divisée elle-même en *médecine légale* qui procure aux tribunaux les moyens d'appliquer les lois établies, et en *police médicale* ou *hygiène publique.*

Enfin, l'homme étant en rapport avec tous les corps de la nature, il importe de les étudier, d'en connaître les caractères et les diverses propriétés. Bien plus, le corps humain, comme corps, est soumis soit pendant sa vie, soit après la mort, aux lois de la matière. L'étude des sciences physiologiques et médicales ne peut donc être abordée, si elle n'a été précédée, ou si on ne l'accompagne de celle des sciences naturelles, physiques et chimiques qui, sous le nom de *sciences accessoires*, en sont regardées avec raison comme le complément indispensable.

Après avoir indiqué comment toutes les sciences naturelles concourent à élever l'édifice de la médecine, il nous resterait à signaler les services qu'elle rend à son tour à d'autres branches des connaissances humaines. Tous les phénomènes qui s'observent chez l'homme, quelle qu'en soit la nature, sont liés à son organisation comme à leur cause, ou du moins comme à leur condition nécessaire. C'est, par conséquent, sur la connaissance de l'homme physique qu'est fondée la science de l'homme moral. C'est dans la physiologie que l'idéologiste, le moraliste, le législateur, devront chercher des données positives pour les sciences et les arts logiques, pour tout ce qui a trait à l'éducation de l'homme et à son perfectionnement, à

ses besoins et à ses passions, aux moyens et au droit de les diriger convenablement, d'en prévenir ou d'en réprimer les excès. Les sciences morales et politiques ne sauraient être traitées d'une manière exacte et complète sans s'appuyer sur l'étude des phénomènes intellectuels et affectifs, dans l'état de santé comme dans l'état de maladie de l'organisme. Et nous croyons pouvoir l'avancer, c'est parce que les plus grands philosophes ont négligé presque toujours cette étude, que, malgré leur génie, ils ont été conduits à des erreurs combattues et détruites si souvent par d'autres erreurs, et que leur science manque de ces principes stables sans lesquels tout peut être mis continuellement en discussion.

II. Tous les phénomènes de l'économie animale, de quelque ordre qu'ils soient, qu'ils appartiennent à l'état normal ou à l'état morbide, qu'ils soient provoqués par des influences naturelles ou par des causes artificielles, ont un mécanisme commun, sont soumis aux mêmes lois et aux mêmes principes. La connaissance de ces principes, de ces lois, de ce mécanisme, serait nécessaire pour établir une véritable théorie dans la science de l'organisme, comme les lois de l'attraction ont fondé la théorie de notre système planétaire. Constituée ainsi, la science fournirait à l'art médical des données positives, d'où se déduirait avec sûreté la cause des maladies,tous les phénomènes dont elles doivent être suivies, et les moyens prophylactiques et curatifs qui peuvent les prévenir et les combattre : ainsi celui qui connaît le principe de mouvement et le mécanisme d'une machine, qui peut constater le genre d'altération de tel ou tel rouage, en prévient facilement le dérangement, ou le répare aussitôt. Malheureusement les sciences médicales et l'art qui s'appuie sur elles sont bien éloignés de cet idéal, s'ils sont même susceptibles d'y atteindre.

Loin de là, que de lacunes se présentent à combler pour que ces sciences parviennent à l'état de perfection qu'il leur est permis d'espérer. Ainsi, pour ce qui concerne les conditions physiologiques, la texture de tous les organes n'est pas complétement connue; nous n'avons que des données peu satisfaisantes sur les élémens constitutifs et les formes moléculaires des tissus vivans; la composition et les propriétés des divers fluides animaux sont à peine soupçonnées; l'action intime des organes

est presque entièrement ignorée ; le mécanisme de beaucoup de fonctions nous échappe. En pathologie, nous ignorons le plus souvent les causes qui ont apporté le trouble dans l'économie animale, et quand nous pouvons les saisir, il ne nous est que rarement permis d'en apprécier le mode d'action. Les diverses altérations organiques ne nous sont parfaitement connues, ni dans leur génération, ni dans leurs formations successives, ni dans leurs rapports avec les causes morbifiques ; les organes s'altèrent souvent sans que nous puissions saisir de phénomènes qui signalent positivement leurs lésions, ou bien les rapports qui lient ces lésions aux symptômes concomitans sont extrêmement incertains ; d'autres fois, au contraire, un trouble des fonctions se manifeste, et il est impossible d'assigner le siége et la nature des altérations qui l'occasionnent. Enfin, dans les sciences thérapeutiques, le mode d'action de la plupart des modificateurs qu'elles emploient est complétement inconnu, l'influence de ces agens sur les maladies douteuse ou difficilement appréciée, etc. Du moment qu'il reste tant d'élémens inconnus dans les phénomènes organiques, comment pourrait-on prétendre à posséder les lois générales qui les régissent. Depuis qu'on se livre à l'étude des sciences médicales, beaucoup d'essais de théorie générale ont été tentés. Mais, quelque grand que fût le génie de ceux qui s'y livrèrent, le succès ne pouvait couronner leur entreprise, parce qu'ils n'avaient pas une connaissance suffisante de l'organisation animale et de ses phénomènes : aussi, prenant la route opposée à celle qui pouvait conduire à la vérité, ils voulurent arriver tout d'un coup, et par conjectures, à la connaissance des lois générales de la nature organisée, et ils ne parvinrent qu'à bâtir des systèmes plus ou moins ingénieux, frêles édifices qui s'écroulaient devant le moindre examen.

Du reste, lors même que, par des travaux plus suivis ou à l'aide de moyens d'observation plus puissans que ceux que nous possédons, et surtout lors même que, par des méthodes plus rationnelles de recherches, nous serions parvenus à faire disparaître les lacunes nombreuses qui existent dans les sciences médicales, il ne nous serait jamais permis d'espérer de leur imprimer la précision et le degré de certitude qui distinguent les sciences physiques.

Dans celles-ci, l'observateur est entièrement maître du champ où il veut circonscrire son observation ; il peut ré-

péter, autant qu'il lui convient, ses expériences, se placer dans les mêmes conditions. Les phénomènes qu'il doit apprécier sont simples, constans, invariables; il peut les soustraire à toute autre influence que celle qu'il se propose d'examiner. L'exactitude rigoureuse avec laquelle il peut les évaluer lui permet de les soumettre la plupart au calcul, et de déduire toutes les conséquences des lois qu'il a découvertes. Dans les sciences physiologiques et médicales, au contraire, les phénomènes sont complexes, souvent variables, sans qu'on puisse toujours apprécier les causes de leurs variations, liés entre eux et avec les agens extérieurs par des influences qu'on ne peut isoler ni mesurer exactement, réfractaires souvent à l'observation directe et presque toujours à l'expérimentation, qui ne peut que rarement être faite à volonté avec toutes les conditions qui seraient nécessaires pour apporter les éclaircissemens qu'on voudrait lui demander. C'est à cause de ces circonstances, dont nous avons indiqué seulement les principales, qu'il est si difficile de déterminer les lois des phénomènes organiques, et que ces lois, incapables d'être jamais ramenées à des formules rigoureuses et de fournir des déductions bien étendues, se balancent dans une latitude plus ou moins grande, et entre des limites qu'on ne peut pas toujours fixer. Une certitude absolue ne peut donc régner dans les sciences de cette nature. Toutefois on peut espérer que des travaux bien dirigés, en faisant mieux connaître les divers objets dont se composent les sciences médicales, en faisant découvrir des rapports nouveaux entre leurs différentes parties, avanceront de plus en plus cette constitution théorique vers laquelle doit tendre toute science. Mais, dans l'état actuel des choses, que sont les sciences médicales, et par quelles méthodes, par quels procédés logiques, peut-on espérer de leur faire faire de véritables progrès; quelle doit être, en un mot, la philosophie de la médecine?

On a dit de tout temps que la médecine doit reposer sur l'observation et le raisonnement. Mais ce n'est là qu'une proposition bien vague, qui peut être, et qui a été interprétée de mille manières. Quelles sont les conditions de l'observation appliquée aux faits de l'organisme sain ou malade? de quelle manière, et dans quelles limites le raisonnement doit-il s'exercer sur les faits donnés par l'observation? C'est là qu'est la question. C'est pour avoir si souvent varié, c'est pour ne pas

s'entendre encore sur ces conditions de l'observation et sur l'emploi du raisonnement en médecine, que cette branche de nos connaissances est si peu avancée, et que l'art médical se trouve encore si souvent dépourvu des moyens que la science pourra lui fournir par la suite.

Les sciences médicales se composent d'un certain nombre de notions expérimentales bien acquises sur divers phénomènes organiques élémentaires, sur les fonctions de l'économie animale, sur les diverses affections morbides et les altérations des organes, sur les causes de ces affections, sur leur traitement, sur les effets des diverses substances médicamenteuses et toxiques, mais plus encore d'assertions, d'opinions hypothétiques ou sans preuves, de faits isolés, d'observations incomplètes : ces derniers caractères se trouvent surtout, et on le conçoit, dans les sciences pathologiques et thérapeutiques. Quels élémens pour constituer la médecine sur des bases scientifiques ! Le premier soin est, par conséquent, de déblayer le terrain, de séparer les connaissances positives, de tout ce qui est douteux, incertain, incomplet, tout-à-fait nul, et de bien diviser les sujets d'études. Chaque ordre d'objets doit être étudié à part. Loin donc de confondre les diverses branches médicales, la physiologie et la pathologie, par exemple, comme on l'a fait si souvent, loin de porter dans celle-ci, pour lui servir de base, des notions plus ou moins certaines, empruntées à la première, il faut que chaque branche soit cultivée séparément, en s'aidant uniquement des secours naturels qu'elle doit puiser dans les sciences congénères, médicales ou accessoires : autrement, c'est appliquer à une série d'objets des généralités qui n'en sont point nées, c'est aller contre les premiers principes de logique. Il n'est point étonnant qu'une semblable méthode ait enfanté tant d'erreurs.

Mais chacun des divers ordres de faits qui constituent les parties distinctes de la médecine demande, en raison de la nature et de la complication des objets, une application toute particulière des méthodes philosophiques, des règles et des procédés spéciaux pour l'observation et l'expérimentation, pour la recherche et la délimitation des phénomènes, pour leur analyse, leur comparaison, pour les inductions partielles ou générales qu'ils peuvent fournir, en un mot pour tous les points de vue sous lesquels ils doivent être considérés dans le but de les compléter et d'en connaître les lois. Combien serait

utile un ouvrage qui traiterait en détail de cette philosophie appliquée à toutes les branches de la médecine; mais quelles connaissances profondes et quelle sagacité exigerait un pareil livre dans son auteur, pour bien poser l'universalité des questions que présentent chacune de ces branches, et déterminer avec sûreté les moyens d'arriver aux connaissances particulières et générales qui doivent les constituer. Une pareille tâche, indépendamment de ce qu'elle serait bien au-dessus de nos forces, demanderait d'ailleurs, pour être remplie, un espace que ne comporte pas la nature de notre ouvrage. Nous nous bornerons donc à tracer ici les principes généraux de philosophie médicale, qui nous semblent devoir diriger l'étude de la médecine; principes qu'il est plus facile d'exposer que de suivre et d'appliquer dans toute leur rigueur aux objets de cette science.

Les méthodes logiques propres aux recherches physiologiques et médicales ne doivent pas différer, au fond, de celles qui sont usitées dans les sciences physiques. Quels que soient les objets auxquels s'applique l'entendement humain, il ne peut, pour arriver à la vérité, qu'employer les mêmes procédés, et user dans leurs véritables limites, des facultés qui lui sont départies. Il a existé de tout temps en philosophie deux doctrines contraires sur l'origine de nos connaissances; doctrines que tous les efforts de l'éclectisme tenteront vainement de concilier. L'une, fondée sur une espèce de supernaturalité de l'âme ou du pouvoir intelligent, y admet comme inhérentes des notions générales et absolues, des idées innées, se révélant, indépendamment des sensations, par la réflexion seule, idées qui sont les sources de tout savoir, qui servent de mesures aux notions particulières que fournissent les sens ou l'expérience et dont elles forment les lois éternelles ou les archétypes. Toutes les sciences, dans cette doctrine, ont donc leurs principes préexistans dans l'entendement, et peuvent s'en *déduire*. Pour les philosophes de cette secte, l'origine et la nature des choses, l'essence de la pensée et celle de la matière, ne sont plus des mystères. Ils n'ont, comme l'ont fait leurs principaux chefs, Platon, Descartes et Leibnitz, qu'à se retirer et chercher dans leur entendement pour en faire sortir le monde moral et le monde physique.

L'autre doctrine, s'appuyant sur la constitution même de l'entendement humain, sur le caractère de ses actes et de ses

résultats, pose en principe que toutes les connaissances viennent des sens ou de l'expérience, que nos idées générales ne sont que des vues abstraites de l'esprit, qui sépare certaines circonstances communes aux êtres individuels; que nous ne pouvons, par conséquent, rien savoir de la nature ou de l'essence des choses, de la cause première des phénomènes, ceux-ci ne pouvant être appréciés que dans leurs caractères communs qui constituent leurs rapports, dans l'ordre suivant lequel ils se succèdent ou leurs lois, dans l'idée abstraite de la cause à laquelle ils peuvent être rapportés comme effets plus ou moins rigoureusement déterminés. L'expérience est donc, dans cette dernière philosophie, la seule, l'unique base de toutes nos sciences; et c'est pour cela qu'on l'a nommée *philososophie expérimentale*. C'est cette philosophie qui, enseignant à partir des faits particuliers pour s'élever graduellement aux principes les plus généraux, qui, vaguement énoncée par Hippocrate, et suivie plus ou moins rigoureusement par tous les grands esprits qui ont fait faire des progrès aux sciences, a été instaurée définitivement dans les sciences physiques par les préceptes de l'illustre Bacon et par les exemples de Galilée et de Newton sous le nom de *méthode d'induction*. Les progrès étonnans, les découvertes merveilleuses, qui ont été le résultat de cette méthode sévèrement suivie, les aberrations de l'esprit humain, quand il s'en est écarté, ont maintenant démontré qu'elle est la seule qui puisse nous conduire à la vérité. Cependant ses préceptes sont rarement observés dans les sciences médicales. L'influence de la philosophie des idées innées, ou de la méthode *à priori*, qui a si longtemps arrêté les progrès de l'esprit humain, s'y fait encore sentir, sur ceux même qui croient le plus s'en être affranchis. Entraînés par une imagination dominante, ou dépourvus d'une logique sévère, ils se laissent facilement aller à la pente des suppositions et des *déductions rationnelles*. C'est donc à ramener les sciences médicales à la méthode inductive ou expérimentale dans toute sa rigueur, qu'il faut s'attacher. Là sont toutes ses destinées futures.

Examinons sommairement les procédés de cette méthode dans leurs applications à la médecine.

La science, dans la méthode expérimentale, reposant tout entière sur les faits particuliers, l'opération par laquelle nous parvenons à la connaissance de ces faits est la première et

en quelque sorte la plus importante. C'est à l'*observation* à fournir les bases de l'édifice. Observer, en médecine, c'est appliquer l'action soutenue des sens à l'examen d'un fait physiologique, pathologique ou thérapeutique, dans le but de constater ses caractères, ses divers phénomènes, les circonstances antérieures, concomitantes ou successives, qui peuvent avoir un rapport quelconque avec lui, soit que les phénomènes se présentent d'eux-mêmes, soit qu'on en provoque le développement par un moyen quelconque : l'action de l'esprit qui cherche à les connaître ne change pas de nature, et est toujours l'observation ; seulement, dans ce dernier cas, comme on le sait, l'opération à laquelle on s'est livré pour obtenir les phénomènes qu'on désire étudier, porte le nom d'*expérience* proprement dite, d'expérimentation.

Quand on pense que l'observation n'est que la recherche des phénomènes susceptibles de frapper les sens, il semble que rien n'est plus facile que l'art d'observer, et que l'exactitude en fait d'observations doit être fort commune. Qu'il en est autrement, et surtout dans les sciences physiologiques et médicales ! Ici, comme partout ailleurs, il ne suffit pas, pour bien observer, d'avoir, ainsi qu'on le dit, des sens fidèles, qu'on peut rendre tels en les exerçant convenablement : ce qui est surtout nécessaire, c'est une force d'attention toute spéciale, une sagacité que donne la nature seule, et qui fait qu'on dirige l'action des sens vers tout ce qu'ils doivent saisir, qu'ils ne laissent échapper aucune des nuances inappréciables à des yeux vulgaires. L'éducation des sens, dont on a tant parlé, c'est l'éducation de l'intelligence. L'aveugle Huber, à l'aide d'yeux étrangers, voit et révèle le mystère si longtemps caché de la génération des abeilles. Ce n'est donc pas à voir qu'il faut apprendre, mais à regarder. Certaines conditions facilitent et assurent, du reste, l'exactitude de l'observation : une certaine habitude de se livrer à cette opération, la connaissance de tout ce qui a été remarqué antérieurement dans l'objet qu'on veut étudier, sont nécessaires pour se reconnaître au milieu de la multiplicité et de la confusion que présentent surtout les phénomènes organiques, et pour ne pas rester en arrière des observations faites antérieurement. Mais si une connaissance générale de la physique et de la chimie est nécessaire à ceux qui veulent étudier avec avantage les phénomènes organiques, il est certaines parties de la science qui exigent des no-

tions tout-à-fait approfondies dans ces sciences : ce serait vainement qu'on voudrait, en physiologie, avancer l'étude de la circulation, de la digestion, des sécrétions, celle de la locomotion, de la vision, etc., en pathologie et en séméiologie, celle des altérations des humeurs et du sang en particulier, si l'on n'y appliquait des connaissances étendues en physique et en chimie. Malheureusement cette dernière science est si peu avancée dans l'analyse des matières animales, qu'il est à présumer que de long-temps encore ses secours seront insuffisans. Un autre moyen d'observation, qui a jadis fourni de précieux documens dans les mains de Leewenhoeck et de Malpighi, et qui, cultivé de nouveau avec ardeur, en promet de non moins intéressans, c'est le microscope. Manié avec prudence et réserve, cet instrument ne peut manquer de fournir des observations importantes sur la composition et les phénomènes intimes des tissus et des fluides animaux dans l'état sain et dans l'état pathologique.

Il faut aussi que l'observateur ne soit imbu d'aucune idée préconçue, ne soit dominé par aucune opinion systématique : l'esprit de système est ce qu'il y a de plus contraire à l'esprit d'observation ; il fait quelquefois voir les choses les plus opposées à la réalité, et il dénature presque toujours les faits quand il n'empêche pas de les apercevoir. L'histoire de la médecine est pleine de ces funestes exemples d'illusions et d'erreurs. Ce n'est pas cependant qu'il ne soit utile d'avoir un but dans l'observation : l'attention est plus fortement concentrée sur les objets qu'on examine ; on en saisit plus aisément tous les traits ; on constate plus fidèlement l'absence ou l'existence de caractères ou de phénomènes importans. Mais ce but ne doit être que celui d'une vérification expérimentale, et non une vue systématique. C'est là, comme nous l'avons dit, l'avantage des expériences. Mais cette observation, dirigée par une vue particulière, principalement applicable en physiologie et en thérapeutique, le devient moins en pathologie, où les rapports des objets sont beaucoup moins connus. Là, il faut le plus souvent que l'observateur les examine et les recueille sans savoir ou sans même soupçonner ce qui pourra résulter de ses observations. Une bonne méthode d'observation, qui régularise et facilite l'examen, est surtout ici nécessaire pour s'assurer qu'il n'échappe rien de tout ce qu'il est essentiel d'observer. Ces méthodes varient nécessairement suivant la nature des objets

à examiner, et nous ne nous en occuperons pas davantage, puisqu'elles se modifient dans chacune des sciences médicales.

Quels que soient le génie et l'activité d'un homme, il est rare qu'il puisse, même sur des parties assez restreintes de la science, observer tous les faits particuliers qui seraient nécessaires pour les constituer en état de théorie complète. Tantôt les occasions de l'observation sur ces sujets sont rares; d'autres fois, des circonstances indépendantes de l'observateur l'ont empêché de recueillir tous les élémens des faits. Pour compléter l'expérience que l'on n'a pu acquérir, il faut donc recourir à l'expérience des siècles. Mais malheureusement, si l'art de l'observation est encore aujourd'hui peu commun, combien plus encore laissent à désirer les narrations des faits que nous ont laissés nos devanciers (et ici je ne parle pas des opinions dogmatiques, des observations généralisées, dont la plupart ne peuvent être, faute de preuves, considérées le plus souvent que comme des vues à vérifier, des programmes de travaux futurs). Trop souvent un grand nombre de circonstances essentielles sont omises, ou l'observateur, dominé par les opinions ou le système de son époque, a mis son jugement et ses interprétations à la place du fait lui-même. Cependant il est un certain nombre d'observateurs, dans tous les siècles, qui se sont fait remarquer par un véritable talent d'observation, et qui ont laissé des matériaux que la science a exploités et peut encore exploiter avec avantage. Les observations, même les plus défectueuses, sont quelquefois susceptibles de fournir des données utiles, et se complètent par des observations ultérieures.

Ces considérations seules suffiraient pour établir l'avantage ou plutôt la nécessité de l'érudition en médecine, lors même qu'on ne tirerait pas de la connaissance de tous les efforts qu'ont faits nos prédécesseurs un utile enseignement sur les fautes à éviter, et sur la marche à suivre dans l'avancement réel de la science.

Les faits particuliers recueillis par l'observation n'ont d'importance et d'utilité qu'autant que le raisonnement, en s'y appliquant, établit leurs rapports, leurs lois, les généralise, c'est-à-dire les rapporte à un fait général, qui devient leur cause commune; les théorise, en un mot, de manière à former des corps de doctrine, des théories, qui permettent sur certaines données de prévoir les résultats. Les principaux pro-

cédés logiques employés pour parvenir à cette fin de toute science, sont, pour les sciences médicales, comme pour toutes les autres, l'analyse et l'induction. C'est parce que toutes les opérations mentales qui s'exercent sur les faits se rapportent en définitive à l'induction ou la supposent, que la méthode expérimentale porte aussi les noms de *méthode d'induction, méthode inductive;* de même qu'elle est quelquefois plus vicieusement désignée par le nom de *méthode analytique*, parce que l'analyse est le procédé préliminaire indispensable ou le plus important pour arriver à l'induction.

Nous avons dit que l'expérience peut seule nous faire connaître les rapports, les lois, les causes générales des phénomènes de la nature. Mais ces rapports, ces lois, ces causes, ne sont que des notions abstraites, des vues de l'esprit formées à l'aspect des phénomènes, et exprimant leur ordre, leurs conditions de succession. Nous ignorons entièrement, et par la constitution même de notre entendement nous ignorerons sans doute toujours, en quoi consiste cette liaison des phénomènes entre eux; nous ne savons pas ce qui fait que tel phénomène, considéré comme cause parce qu'il précède constamment tel autre, est nécessairement le producteur de ce dernier ou de l'effet auquel on le rapporte: entre le choc de deux corps et le mouvement qui le suit, entre la pierre abandonnée à elle-même et la terre sur laquelle elle se précipite, nous n'apercevons rien qui motive ces actions. Mais ces actions se produisant toujours dans les mêmes circonstances, nous en déduisons l'existence d'une cause supérieure, d'une force. Cette force, désignée par le nom du phénomène qu'elle produit, ne peut être caractérisée que par les lois que suivent ses effets déterminés et qui expriment son mode d'action. C'est ainsi qu'on dit que la force de gravitation ou l'attraction agit en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances. Souvent même, en se plaçant à un point de vue différent, on attribue au corps en action la force ou la puissance d'agir, pour ainsi dire, de lui-même; et l'on dit alors que c'est une propriété de ce corps. D'où il résulte que ces idées de cause, de force et de propriété ont une connexion intime.

Quoi qu'il en soit de ces notions, on doit admettre autant de forces, de causes, de propriétés spéciales, qu'on observe d'effets de nature différente, c'est-à-dire qui ne paraissent pas

avoir de rapports entre eux, ou qui n'en ont que d'éloignés et de vagues. Mais cette distinction n'est pas définitive; elle cesse par le progrès des connaissances, lorsqu'il est démontré que les faits séparés d'abord par des caractères différens doivent être réunis sous la même cause, dont l'action n'est que modifiée par des circonstances secondaires. C'est ainsi que nous avons vu de nos jours les phénomènes d'électricité, de galvanisme, de magnétisme, naguère divisés, rentrer par la loi d'Ærsted sous le domaine d'une même propriété. C'est ainsi que nous devons encore étudier à part les faits de sensibilité et d'irritabilité, que l'on a vainement tenté de réunir sous un même chef. Enfin, comme l'a très bien dit Barthez, dans son beau discours préliminaire des *Elémens de la science de l'homme*, dont nous ne faisons que reproduire les principes, «Toute explication des phénomènes naturels ne peut en indiquer que la cause expérimentale. Expliquer un phénomène se réduit toujours à faire voir que les faits qu'il présente se suivent dans un ordre analogue à l'ordre de succession d'autres faits qui sont plus familiers et qui dès lors semblent être plus connus.» Il n'y a donc dans les sciences naturelles, et par conséquent dans les sciences médicales, rien qu'on puisse dire rigoureusement rationnel, en ce sens qu'il n'est pas possible à la raison seule de déterminer les lois des phénomènes organiques, rien qui puisse les faire déduire de quelque principe que ce soit, si l'expérience ne les a pas fait connaître.

Si dans la nature inorganique, où les faits peuvent être étudiés en eux-mêmes, indépendamment de tout autre et de la texture matérielle, il n'est pas toujours facile de séparer les phénomènes de divers ordres pour en apprécier à part les modifications et les lois; si, par exemple, les forces électriques viennent se confondre sans cesse avec les affinités chimiques dans les phénomènes moléculaires des corps, sans qu'on puisse encore déterminer leur identité ou leurs rapports, combien la tâche ne doit-elle pas être plus difficile dans la science de l'organisme. Ici les phénomènes doivent constamment être mis en rapport avec les conditions compliquées de l'organisation; tout se lie et s'enchaîne; chaque partie réagit continuellement sur les autres; les agens extérieurs, enfin, exercent sans cesse une influence nécessaire. La première chose à faire, pour se reconnaître au milieu de cette complication de

conditions, d'effets et de causes, c'est de soumettre à une analyse rigoureuse les faits organiques, à quelque état qu'ils appartiennent, à l'état physiologique comme à l'état pathologique. Ainsi l'on a d'abord distingué des groupes formés par les phénomènes compliqués qui, tels que les grandes fonctions de l'économie animale et les divers genres de maladies, présentent un ensemble d'actions coordonnées et de caractères spéciaux. L'étude de chacun de ces groupes d'objets considérés *empiriquement* sous le rapport de leurs caractères, sous celui de la simultanéité, de la fréquence de toutes les circonstances qui peuvent s'y rattacher, fournit sans doute les données scientifiques les plus utiles, puisqu'elles suffisent souvent aux applications de l'art, et que ce sont, du reste, dans l'état de la science, à peu près les seules sur lesquelles reposent l'hygiène, le pronostic, le diagnostic et la thérapeutique. En effet, l'hygiène peut recommander ou prescrire l'usage d'un aliment sans en connaître la constitution chimique et les rapports avec les phénomènes de la digestion et de la nutrition; l'ignorance dans laquelle nous sommes sur la relation précise qui existe entre l'inflammation ou les hémorrhagies spontanées elles-mêmes, et les effets de la soustraction d'une certaine quantité de sang, n'empêchera pas le thérapeutiste d'apprécier le degré d'utilité des saignées générales ou locales, et de les employer ou de les négliger, suivant les données scientifiques qui résultent de la seule observation, dans tels ou tels cas d'apoplexie, de méningite, de pneumonie, d'hémoptysie, etc.

Mais si l'on tend à constituer la science à l'état de *théorie* (et par théorie nous comprenons uniquement la détermination précise des rapports des phénomènes entre eux), ce qui, indépendamment de l'intérêt du résultat en lui-même, ne peut que fournir à l'art des applications plus sûres et plus étendues, on ne peut se borner à l'analyse précédente. Il faut décomposer les phénomènes compliqués qui constituent les grandes fonctions physiologiques et les états morbides, rechercher les phénomènes simples, élémentaires, auxquels on peut les ramener, au-delà desquels on ne peut plus voir qu'une propriété dans les tissus qui les présentent. Cette analyse montre quels sont les phénomènes qui peuvent se rapporter aux lois du choc ou aux forces mécaniques, aux diverses propriétés physiques, aux affinités chimiques, et quels sont

ceux qui, ne présentant aucun caractère qui les rapproche des derniers, doivent être, jusqu'à plus ample connaissance, rangés à part sous le nom de *phénomènes vitaux*, c'est-à-dire, propres aux tissus vivans. L'étude de ces phénomènes élémentaires, de leurs conditions, de leurs lois, des rapports qu'ils ont entre eux, pourra seul faire arriver aux théories partielles, et par le rapprochement de celles-ci, aux théories plus ou moins générales des faits de l'économie animale. Mais combien cette analyse est difficile, surtout en pathologie, où les phénomènes, le plus souvent hors de la portée des sens, ne nous sont connus que par leurs derniers résultats!

Ces premiers principes de philosophie médicale, posés avec tant de précision par Barthez, furent faussés, dès ses premiers pas dans la science, par cet illustre médecin, dont la doctrine hyperorganique du principe vital et de ses affections forme ce qu'on désigne par le nom de *doctrine de l'école de Montpellier*. Dumas et quelques autres médecins de cette même école les interprétèrent mieux, mais ne s'y conformèrent pas entièrement, entraînés qu'ils furent encore loin de l'organisme par des abstractions métaphysiques. Sans être entièrement formulés, et souvent mal observés par l'école moderne de Paris, ces principes ont été mieux servis par cette école et par toutes celles qui se sont adonnées à l'étude des conditions matérielles des faits physiologiques et morbides. Mais ils ne me paraissent avoir été appliqués avec quelque rigueur à l'ensemble de la science de l'homme que par M. Gerdy, dans une sorte de programme très remarquable, publié en 1823, sous le titre d'*Essai de classification naturelle et d'analyse des phénomènes de la vie,* que ce professeur a reproduit depuis, et qu'il se propose de suivre dans son *Traité de physiologie médicale*.

L'induction, qui s'élève par degrés des phénomènes particuliers à des analogies ou des rapports de plus en plus étendus pour arriver aux causes générales dont ils dépendent, est le seul procédé capable de fonder une véritable théorie scientifique; mais il est extrêmement lent, et dans beaucoup de sciences il ne peut encore faire parvenir à une grande hauteur. C'est pour avoir franchi d'un seul bond tous les degrés, c'est pour être remonté, en sautant tous les intermédiaires, à ces causes générales, que les sciences médicales ont été en proie

à tant de vaines hypothèses et tant de systèmes, dont les moins déraisonnables, ceux qui n'étaient pas fondés sur de fausses analogies et sur des suppositions tout-à-fait arbitraires, ne présentent que quelque induction partielle ou incomplète, généralisée et formulée d'une manière plus ou moins abstraite. C'est ainsi qu'en ont agi tous les systématiques, depuis les anciens dogmatiques jusqu'aux plus célèbres parmi les modernes, Fr. Hoffmann, Stalh, Cullen, Brown, Barthez, Broussais. Aussi, tous ces systèmes n'ont-ils pu résister à un examen sévère, dès qu'on a cherché à y rapporter les faits que, pour être vrais, ils auraient dû comprendre; et c'est le sort qui atteindrait toute doctrine qui aurait encore aujourd'hui la prétention d'être générale, c'est-à-dire de s'appuyer sur un fait ou une loi unique, aujourd'hui que les phénomènes organiques sont encore si incomplètement connus.

Si dans les sciences physiques les résultats de l'induction doivent être constamment vérifiés dans tous les cas de même espèce, combien à plus forte raison dans les sciences médicales. Ainsi l'induction pouvait bien donner le principe de l'excitation ou de l'irritation comme cause efficiente d'un grand nombre de phénomènes physiologiques et de quelques états morbides; mais on n'a pu en faire le principe universel des faits organiques que par une extension qui en faisait exagérer l'importance et portait à négliger une foule de conditions quelquefois plus essentielles; que par de continuelles suppositions qui le faisaient admettre dans des cas où il ne se montrait pas, ou bien où il n'était qu'accessoire. Une induction incomplète ou des inductions fausses ont donc été la base des théories générales qui ont été produites dans nos temps modernes sous les noms de *doctrines de l'excitement, de l'irritation, du contro-stimulisme.*

Mais ce n'est pas seulement dans la formation des théories générales que l'induction peut donner des résultats qui s'éloignent de la vérité ou y sont directement contraires. Le caractère, le mécanisme ou l'explication d'un fait complexe, dont toutes les circonstances ne sont pas nettement dessinées, ne peuvent être établis que par un ensemble d'inductions partielles qui contiennent chacune la conclusion générale à laquelle on veut arriver. C'est ainsi qu'a été démontré le mécanisme de la circulation; c'est ainsi qu'on procède quand on

cherche à prouver que le ramollissement blanc du cerveau, que la formation des tubercules, du cancer, est ou n'est pas le résultat de l'inflammation. Mais si les faits sur lesquels porte l'induction ont été mal observés, si toutes leurs circonstances n'ont pas été comprises, la conclusion pourra être fausse ou l'on n'en pourra tirer aucune; car la vérité qu'on cherche peut se trouver autre ou plus saillante dans les circonstances négligées. On conçoit donc avec quelle réserve doivent être portées les inductions dans des sciences comme celles qui font la base de la médecine, où les phénomènes sont si complexes, si variables et si incomplètement connus.

Est-ce à dire que les généralités les plus hautes de la science, comme ses vérités et ses applications les plus secondaires, soient toujours obtenues ou ne puissent s'obtenir que par cette marche régulièrement ascendante qui constitue la méthode inductive? Non; loin de là : le génie s'y astreint rarement et en franchit presque toujours les degrés; il saisit avec sagacité les rapports qui échappent aux yeux vulgaires; il entrevoit tout d'un coup dans un petit nombre de faits la cause ou le mécanisme d'un phénomène très compliqué; il le conçoit dans son ensemble, il le compose et le crée en quelque sorte, combinant tous ses élémens d'après le principe dont il dispose, et dont il n'a qu'à *déduire* les conséquences. C'est ainsi qu'ont été trouvés le principe et la loi de la gravitation universelle, qui sont devenus la base de la théorie des mouvemens des corps célestes; c'est encore de la même manière que s'est faite la découverte de la circulation du sang. Avant d'avoir rapproché tous les faits qui devaient le conduire au système de la circulation, Harvey, d'après quelques inductions partielles, s'en était formé une idée : *Cœpi egomet*, dit-il, *mecum cogitare an motionem quandam quasi in circulo haberet, quam postea veram esse reperi.* Mais les conjectures de ces grands génies ne deviennent des vérités pour eux et la science que lorsque l'observation et l'expérience en ont démontré la réalité. C'est en ce sens que nous avons dit que, par quelque moyen qu'on arrive à la connaissance des rapports et des lois des phénomènes, cette connaissance suppose toujours l'induction complète, qu'elle ait été employée directement pour faire sortir du rapprochement de tous les faits les lois auxquelles ils sont assujétis, ou ultérieurement comme

moyen de vérification. Les conceptions synthétiques vraiment belles ne peuvent être considérées que comme des vues à vérifier; et dès lors onne peut appeler de ce nom des principes abstraits, métaphysiques, vagues, dont le moindre inconvénient est d'être tout-à-fait stérile. La synthèse, loin d'être une méthode scientifique, n'est, comme l'analyse, qu'un des procédés de la méthode expérimentale ou inductive.

L'induction, appliquée aux phénomènes organiques, peut conduire directement à d'importans résultats; mais ce n'est qu'à condition qu'elle ne s'adresse qu'à des faits d'un certain ordre, à des faits en quelque sorte primordiaux, résultats immédiats des lois de la nature vivante. Ainsi, quelles que soient les variations de la force musculaire, l'irritabilité peut être étudiée en elle-même, dans ses conditions d'existence, de développement, d'action. Nous en dirons autant de la sensibilité et des phénomènes plus compliqués de l'hématose, de la circulation, des sécrétions, de l'inflammation et d'autres états morbides, et même de certaines circonstances qui se lient à des dispositions organiques, nécessaires, constantes. Il n'en est plus de même quand il s'agit de déterminer les lois qui régissent la plupart des caractères secondaires des phénomènes hygiologiques, pathologiques et thérapeutiques, quand il s'agit de connaître leurs caractères de simultanéité, de fréquence, de durée, leurs modifications par l'action de certaines influences, dans le but de déterminer ce qui devra se reproduire dans les mêmes circonstances. Ici la multiplicité, la complication des conditions qui entrent dans le problème font varier à chaque instant les résultats de l'observation. Ce n'est cependant que par la généralisation des cas de cette espèce qu'on peut arriver à établir les lois qui les régissent.

Jusqu'à présent, la science, dans ce qui concerne les faits de ce genre, qui sont les plus nombreux, et qui presque seuls fournissent à l'art ses préceptes et ses applications, s'était contentée d'une observation peu précise, formulée d'une manière plus vague encore. Cependant, si les généralités d'une science, si les préceptes qui en découlent, doivent être l'expression exacte des faits particuliers, il est évident que les sciences médicales manquaient de ce caractère de précision qui peut seul leur imprimer un caractère positif, et qu'il

fallait les y ramener, sous peine de laisser dans un état désespérant de vague et d'incertitude l'art qui s'appuie sur elles. C'est là ce qu'a tenté de faire M. Louis par le *procédé numérique*, ou la statistique médicale. Ce procédé, contre lequel se sont élevées les préventions de l'esprit systématique, n'est en définitive que l'observation exacte appliquée aux phénomènes de l'organisme, et que l'application la plus rigoureuse de la méthode expérimentale, qui prescrit de ne tirer des faits que ce qu'ils contiennent réellement. La détermination précise du nombre de cas analogues sur lequel a porté l'observation, l'appréciation exacte de toutes les circonstances qui s'y rapportent, l'analyse et le rapprochement de ces faits et de toutes leurs circonstances, le résultat de cette analyse ou l'indication numériquement exprimée des rapports de fréquence, de coïncidence de toutes ces circonstances; telles sont les opérations fondamentales de la statistique médicale, tels sont les moyens qu'elle propose et qui nous semblent les seuls qui puissent fonder les plus sûres généralités que comporte l'état de la science, et les préceptes techniques les moins éloignés de la certitude, puisqu'ils sont les résultats immédiats de l'observation.

Dans l'état actuel de la science, privé de théories partielles réellement complètes, et à plus forte raison de théories générales qui lui permettraient de fournir à l'art des préceptes fondés sur des déductions rationnelles et sûres, par conséquent, on est bien obligé d'avoir recours à la généralisation empirique des faits, c'est-à-dire aux résultats que présentent les phénomènes organiques considérés isolément les uns des autres. La méthode numérique peut seule donner l'expression exacte de ces résultats. Et qu'on ne pense pas que l'induction ne sera complète qu'autant qu'elle sera fournie par tous les faits observables de même espèce, ou du moins par un nombre immense; car il a été reconnu que, quelle que soit la multiplicité de causes et d'effets qui se présente dans tous les phénomènes organiques, et qui en forme la variabilité apparente, cette multiplicité et cette variabilité se circonscrivent dans un cercle assez restreint, de sorte qu'il n'est besoin que d'un nombre assez limité de faits pour en constater les lois. Du reste, la statistique médicale donnera des résultats d'autant plus certains et plus étendus que les moyens d'observation

s'accroîtront et se perfectionneront, qu'on pourra mieux connaître tous les élémens des faits et leurs différences fondamentales, qu'elle pourra s'appliquer à une foule de cas aujourd'hui mal déterminés ou trop isolés pour fournir autre chose que des inductions précaires et incertaines. C'est dans la statistique ainsi comprise que l'anatomie elle-même pourra trouver les lois de certaines irrégularités, des variations que présentent les dimensions des organes; que la physiologie connaîtra les lois qui président aux phénomènes hygiologiques; que l'anatomie pathologique déterminera les rapports qui existent entre les diverses espèces de lésions; que la pathologie appréciera les divers caractères des maladies, leurs symptômes, leur marche, leur terminaison, toutes les causes qui agissent sur elles; que la thérapeutique et l'hygiène sauront quel est le degré d'influence des médications sur les maladies, et celui des divers agens à l'action desquels est soumis l'homme dans les différentes circonstances de la vie.

III. L'idée qu'on s'est formée de la certitude de la médecine a presque toujours été inexacte, parce que le plus souvent on n'a eu en vue que les résultats de l'art, et que la question mal posée a été embarrassée d'élémens accessoires ou étrangers qui ne devaient pas y entrer. On a mis de l'exagération à soutenir ou à dénigrer la médecine, suivant qu'on envisageait exclusivement certains côtés qui lui étaient favorables ou désavantageux. Et d'abord trop souvent on prend l'ignorance et l'impéritie des artistes pour l'incertitude de l'art. C'est, nous l'avouons, un des grands malheurs de la médecine que, demandant les connaissances les plus profondes, le jugement le plus sûr, l'habileté pratique la plus grande, elle soit si souvent exercée par des gens qui manquent à ces conditions. Mais plus souvent encore on a pris l'impuissance pour l'incertitude de l'art. En supposant même, contre toute probabilité, qu'il soit possible d'extirper, lorsqu'elles sont traitées dès l'origine, toutes les maladies qui assiégent l'espèce humaine, on serait forcé d'admettre qu'il est des périodes où, une fois arrivées, elles sont au-dessus de toutes les ressources. Quand un organe aussi essentiel à l'existence que le poumon est détruit par de vastes excavations, est-il au pouvoir de qui que ce soit de réparer un mal aussi profond? S'il s'agit d'un or-

gane extérieur qui n'est pas immédiatement nécessaire à la vie, d'un membre, par exemple, frappé de gangrène, on obtient la guérison en le retranchant; mais on n'a pas encore pensé à exiger de la médecine de reproduire l'organe détruit. D'autres fois l'exercice même de la vie amène des maladies inévitables : comment arrêter le progrès des maladies dépendant d'une altération des fonctions du cœur, lorsque les valvules de cet organe s'ossifient, que ses ouvertures se rétrécissent, etc.? Plus souvent encore l'intensité des causes morbifiques, l'impossibilité de soustraire les malades à celles qui ont déterminé leurs maux et qui continuent d'agir, l'influence de circonstances tout à fait imprévues, rendront inutiles les efforts les mieux combinés du médecin. Dans tous ces cas, accusera-t-on l'incertitude de la médecine, si elle n'a pas été assez puissante pour amener la guérison? Ce serait absurde : le médecin qui connaît l'incurabilité d'une maladie, qui par les moyens qu'il emploie ne peut prétendre qu'à retarder les progrès du mal, à les rendre moins pénibles, moins douloureux, le médecin qui ne peut guérir une affection entretenue par une cause qu'il n'est pas en son pouvoir de détruire, n'agit pas avec moins de sûreté que celui qui traite le moindre rhume. Dans certains cas, l'observation nous a appris que nous n'avons rien à attendre des remèdes et des forces de l'organisme; dans d'autres, que les maladies combattues par un régime et des moyens convenables ont le plus ordinairement une terminaison heureuse, ou ne présentent que certaines chances de succès : voilà tout ce que nous pouvons assurer. Une certitude mathématique dans le résultat des moyens employés est refusée au médecin, parce qu'il n'est pas maître de toutes les conditions, et qu'il est une foule de circonstances qu'il ne saurait ni prévoir ni éviter. La médecine n'a donc qu'un pouvoir incertain sur l'issue des maladies, et il ne peut exister sur cet objet, comme dans beaucoup de circonstances de la vie sociale, où une infinité d'élémens mobiles de la vie sont mis en jeu, que des probabilités plus ou moins nombreuses. Exiger autre chose de la médecine, ce serait méconnaître la nature de l'organisation animale.

C'est par conséquent un autre côté de la question qu'il faut envisager quand on veut soutenir la certitude de la médecine. Si cette certitude existe réellement ou est susceptible d'exister,

ce n'est que dans le diagnostic et dans les indications hygiéniques et thérapeutiques, c'est-à-dire dans la détermination des moyens les plus convenables pour prévenir et traiter les maladies, qu'on peut et qu'on doit la chercher.

L'art médical étant entièrement fondé sur les diverses sciences dont l'organisme humain est le sujet, subit le sort de ces sciences, et participe à leurs caractères. Il n'aura de principes certains qu'autant que les vérités de celles-ci seront le résultat d'une observation positive et bien généralisée. Partout où la science fournit les signes par lesquels on peut reconnaître telle maladie, partout où elle a constaté la meilleure médication, l'art offre des préceptes dont l'application aura, sinon un succès certain, du moins des chances déterminées de succès; car, il faut bien le dire, qu'il s'agisse d'une opération de chirurgie, comme de l'amputation d'un membre, ou du traitement d'une maladie interne, telle que la pneumonie, la guérison, dans les cas même les plus avantageux, ne sera jamais certaine, mais seulement plus ou moins probable, d'après la proportion de succès ou d'insuccès que l'expérience a constatée sur un certain nombre de cas semblables: bien entendu que nous faisons abstraction de la sûreté du diagnostic et de l'exactitude ou de l'habileté avec laquelle aura été remplie l'indication thérapeutique. Dans les cas, au contraire, où la science n'est point constituée, dans les cas, par exemple, où l'influence de telle ou telle circonstance sur l'économie animale n'a pas été positivement appréciée, il est évident que l'hygiène manquera de données pour formuler des préceptes sur la nécessité d'éviter cette circonstance, comme sur la faculté de la négliger. De même, si l'observation n'a pas fait connaître l'efficacité de telle ou telle médication dans tel cas morbide, l'art reste sans préceptes sur l'indication thérapeutique. Cependant le malade réclame ses secours: le praticien ne peut attendre que la science, muette ou du moins incertaine sur ce point, se soit formée. Sur quelles bases assiéra-t-il ses déterminations pour agir, ou du moins pour adopter un traitement quelconque? Tantôt, si la maladie ne se présente pas avec des symptômes alarmans, il se fiera à cette propriété en vertu de laquelle l'organisme revient souvent, par ses propres forces, à l'état normal, et fera ce qu'on appelle de l'*expectation;* tantôt il cherchera à combattre tel

ou tel symptôme de la maladie par les moyens qui réussissent le plus souvent; d'autres fois, suivant son genre d'esprit, il se laissera guider par des analogies plus ou moins éloignées, par des suppositions sur le caractère de l'affection, etc. Dans tous ces cas, on le conçoit, l'art est conjectural; il ne s'appuie que sur des données incomplètes, sur des analogies qui doivent tromper souvent. Mais combien le sera-t-il plus encore, dans tous ces cas où rien ne révèle le siége et la nature de la maladie, où l'on a affaire à une maladie nouvelle, comme dans les épidémies? Ici les lacunes de la science se réfléchissent tout entières sur l'art, et le livrent sans boussole au hasard de ses inspirations, de ses essais et des événemens.

On croit avoir beaucoup prouvé quand on a opposé la certitude de la chirurgie à l'instabilité de cette partie de la science qu'on a nommée *médecine*. Mais si la première a des avantages sur celle-ci, ce n'est que parce qu'elle s'occupe d'affections plus faciles à observer, qui présentent des indications plus aisées à saisir et à remplir, et de maladies qui attaquent des organes peu importans, sur lesquels on peut agir directement; parce qu'enfin elle possède par ces mêmes raisons des moyens thérapeutiques assez puissans. Quand les opérations chirurgicales ne sont pas destinées à remplir des indications mécaniques, les seules qui soient rationnelles dans toute l'acception du mot, les seules qui soient sûres, la nécessité et le succès de ces opérations ne sont pas moins problématiques que l'indication et l'efficacité des médications dans le traitement d'une maladie interne. Un chirurgien est certain d'amputer un membre, de rapprocher les fragmens d'un os fracturé, de mettre en contact les bords d'une plaie; il a tout préparé pour la guérison; mais est-il sûr de l'obtenir? il n'oserait l'affirmer.

Des aveux que nous avons faits sur la difficulté de connaître dans tous les cas la nature et le siége des maladies, sur l'impuissance d'y porter toujours remède, même lorsqu'on les connaît, enfin sur l'imperfection dans laquelle a été nécessairement et est encore la médecine; de ces aveux, disons-nous, conclura-t-on, avec quelques philosophes, que cette science a été peu utile au genre humain, qu'elle lui a même été funeste? Ce serait juger sans avoir considéré la question sur toutes ses faces. La médecine, dans les temps mêmes qui touchent à son origine, put déjà donner des conseils utiles aux hommes. Dans

ceux où elle fut le plus infestée d'erreurs par l'esprit de système qui l'avait envahie, le nombre de pratiques favorables employées par les médecins l'emportait encore sur celles qu'on peut regarder comme réellement funestes. D'ailleurs un penchant irrésistible porte les hommes à chercher un soulagement à leurs maux. Ce penchant, qui les rend crédules, leur fait accueillir avec faveur tout ce qui flatte leurs désirs ou leurs espérances. Doivent-ils être alors livrés aux empiriques et aux charlatans, dont le succès est fondé sur cette faiblesse humaine? Avec quelque rigueur ou quelque prévention que l'on juge la médecine et les médecins, on ne saurait penser sans absurdité qu'il est plus dangereux de confier les intérêts de sa santé à des personnes qui ont porté toute leur attention sur ce sujet, quelque erronées que soient leurs opinions en plusieurs points, qu'à des gens sans aveu, qui n'agissent qu'aveuglément et au hasard, sur les apparences les plus grossières.

IV. Examinons maintenant quels sont les devoirs du médecin, quelles qualités lui sont nécessaires. Si nous le considérons dans la plus importante de ses fonctions, celle de traiter les maladies, le médecin a pour mission d'appliquer les règles de l'art à chaque cas morbide individuel, de déterminer et d'exécuter les préceptes qui peuvent s'y rapporter. Certainement il faut d'abord qu'il possède toutes les notions scientifiques et techniques qui constituent la médecine; mais ces conditions premières ne suffisent pas : pour faire avec justesse l'application de ces connaissances théoriques, il doit se livrer à diverses opérations mentales ou mécaniques qui forment des arts particuliers, secondaires, destinés à remplir certaines exigences de l'art général, et à concourir au but final de celui-ci, le traitement des maladies. Ces arts particuliers sont ceux du diagnostic et de la thérapeutique. L'art du diagnostic est pour le médecin praticien la partie la plus essentielle : s'il ne sait pas reconnaître tous les caractères de la maladie qu'il est appelé à traiter, s'il ne sait pas en constater l'identité avec l'une des maladies dont la science lui a tracé le tableau, comment pourra-t-il déterminer les moyens propres à la combattre? Le diagnostic établi, et l'indication posée, il lui reste à exécuter les moyens qui doivent la remplir, et qui tantôt sont facilement exécutés, comme tout ce qui se rapporte à l'emploi des substances médi-

camenteuses, et tantôt consistent en des procédés mécaniques, plus ou moins compliqués. Dans l'un et l'autre cas, soit qu'une simple observation fournisse les caractères de la maladie et les bases du diagnostic, soit que certaines opérations soient nécessaires pour en provoquer la manifestation, comme on cherche à le faire par l'auscultation des bruits de la respiration et de ceux du cœur, par la percussion, par le palper, etc., le médecin doit avoir des qualités particulières, sans lesquelles il exercerait son art avec peu de succès. Un jugement droit, une attention capable de se concentrer sur tous les faits qui se présentent à son observation; cette pénétration et cette sagacité qui font qu'on aperçoit avec facilité et promptitude les caractères de phénomènes compliqués, indécis, qu'on saisit des analogies et des ressemblances; cette adresse qui facilite l'observation et doit présider à toutes les opérations mécaniques, telles sont les qualités sans lesquelles un médecin ne pourra jamais prétendre au titre de bon praticien, quelque expérience, ou plutôt quelque long usage qu'il ait de la pratique de la médecine, et quelque profondes que soient ses connaissances théoriques. C'est l'ensemble de ces qualités qui, développées et perfectionnéss par l'exercice, mais données seulement par la nature, constitue ce qu'on a appelé le *tact médical,* dont on a fait si ridiculement une faculté mystérieuse. Ce talent d'observation, cette sagacité, cette promptitude et cette précision dans toutes les opérations mentales et dans les procédés mécaniques; toutes ces qualités, lorsqu'elles sont portées au plus haut degré, constituent les grands praticiens; à eux seuls il est donné de vaincre les immenses difficultés de l'art, de le perfectionner et de l'agrandir : tels furent dans les temps anciens Hippocrate, Arétée, Galien; dans des temps plus rapprochés de nous, Ambroise Paré, J.-L. Petit, Desault et Corvisart. Mais de tels hommes sont rares dans tous les temps; et il est une mesure de capacité intellectuelle, plus à la portée commune, qui, soutenue par une bonne éducation médicale, suffit aux besoins ordinaires de la pratique, et permet d'appliquer rigoureusement et utilement les préceptes de l'art. C'est à élever à ce niveau moyen tout le corps médical, que doivent tendre les institutions relatives à l'enseignement et à l'exercice de la médecine.

Malgré les rapports qui lient entre eux les diverses branches

de la médecine, il ne faudrait pas croire qu'il est indispensable, pour exercer l'art médical, de posséder dans tous leurs détails les connaissances qui les composent. Il en est certaines, en anatomie, en physiologie, par exemple, qui sont nécessaires à l'exercice éclairé de l'art; mais il en est un grand nombre qui ne peuvent servir qu'à l'avancement de la science, et que le praticien, sans y être étranger, peut impunément négliger. Il serait difficile de tracer les limites de ces deux genres de connaissances, de dire qu'elles sont indispensables et qu'elles sont inutiles; car il n'est peut-être pas de notion scientifique dont on puisse affirmer qu'elle est ou qu'elle sera inutile au diagnostic, à la physiologie pathologique, et par conséquent aux indications thérapeutiques hypothétiques qui tiennent tant de place dans l'exercice de l'art. Quoi qu'il en soit, il est dans l'état actuel de la médecine une partie technique tellement tracée, quoique bien imparfaite dans plusieurs points, que, malgré son étendue, l'art pourrait à la rigueur être pratiqué avec habileté dans son universalité par un seul homme, quoique le fait se rencontre bien rarement. Aussi, à l'exception des lieux où il n'est pas possible de faire des divisions dans la pratique des différentes parties de l'art, attendu le petit nombre ou l'isolement de ceux qui l'exercent, il s'en est presque toujours établi. La séparation de la chirurgie et de la médecine interne est depuis longtemps consacrée par l'usage, comme nous l'avons dit. D'autres divisions, tout-à-fait arbitraires, ont été formées encore, motivées par un goût ou des circonstances particulières, qui ont porté vers l'étude de telle ou telle partie de l'art. La science et la société y ont quelquefois gagné. La partie de l'art, objet d'une étude ou d'une pratique spéciale, a pu être plus approfondie; la répétition fréquente d'une observation restreinte à un petit nombre d'objets, l'habitude des mêmes opérations, ont souvent produit des gens d'une habileté peu commune dans la connaissance de telles ou telles maladies et dans l'art de les traiter. Mais souvent aussi ces circonscriptions, exploitées par des intelligences rétrécies, qui n'en comprenaient pas les rapports avec le reste de l'art, ont donné lieu à de misérables résultats, à une routine aveugle, au lieu d'une vaste expérience.

Si l'art tout entier est trop étendu pour pouvoir être exercé

avec une égale habileté dans toutes ses parties, on pense bien que nous ne devrons pas exiger que le médecin possède toutes les connaissances physiques et chimiques nécessaires à la solution des diverses questions de médecine légale et d'hygiène publique qui peuvent être proposées par les tribunaux et l'administration. Qu'il soit prêt à répondre sur ces questions à tout ce qui concerne l'état normal et pathologique de l'organisme humain, c'est tout ce qu'on peut lui demander. Les sciences tout artificielles, en quelque sorte, qu'on a formées de ces applications de la science de l'homme aux besoins de la jurisprudence et de l'administration, ne lui seront pas, du reste, assez étrangères, pour qu'il ne juge avec précision les renseignemens qu'il est apte à donner, et ceux qu'il doit laisser à une expertise toute spéciale, trop éloignée de ses occupations habituelles pour qu'il en remplisse dignement les devoirs.

Parlerons-nous des qualités morales qui doivent distinguer le médecin, et du rang politique de sa profession. Mais que pourrions-nous dire sur ce sujet qui sortît des lieux communs ordinairement employés pour recommander une humanité et un désintéressement qui sont généralement mal appréciés, pour vanter la noblesse, la supériorité d'une profession tous les jours de plus en plus avilie par les résultats d'une concurrence sans bornes, et que la législation et le pouvoir ravalent au niveau des arts mécaniques.

La société demande avec raison beaucoup de garanties aux médecins, mais ne leur en accorde presque aucune en compensation; de là l'abaissement, la déconsidération de l'art. Cet état de choses ne saurait subsister sans de grands inconvéniens.

V. Il nous resterait à parler de tout ce qui concerne l'étude et l'enseignement de la médecine. Mais pour que les considérations de ce genre eussent quelque utilité, il faudrait descendre dans des détails que ne comporte pas la nature de cet article. Nous ne pourrions non plus, sans dépasser les bornes qui nous sont prescrites, traiter de toutes les questions qui regardent la police médicale, c'est-à-dire les rapports généraux de la profession de médecin avec la société. Nous résumerons donc sous les trois chefs suivans les considérations principales

qui peuvent s'y rapporter : Dignité de la profession, instruction médicale, avancement de la science.

Il est peu de professions qui exigent autant d'études préliminaires, de lumières, de science, et en même temps de moralité, que l'art médical. Ceux qui l'exercent ne seront à sa hauteur, qu'autant que la société leur accordera un rang, une considération proportionnés aux efforts, à l'intelligence, aux qualités qu'ils doivent réunir ; qu'elle ne les tiendra pas dans une position inférieure à toutes les professions libérales; qu'elle ouvrira un accès facile à toutes les ambitions légitimes ; qu'elle ne demandera pas sans compensation un désintéressement, un dévouement et des sacrifices continuels.

La société doit avoir des garanties sur la capacité des médecins. Ces garanties se trouvent dans une bonne organisation des écoles de médecine, seules conditions capables d'assurer une forte instruction médicale ainsi que l'exécution d'un système bien ordonné des épreuves auxquelles doivent être soumis ceux qui réclament le droit d'exercice. Mais, en outre, il serait nécessaire que les médecins trouvassent dans une constitution toute spéciale, dans la multiplication de certaines fonctions publiques, les moyens de maintenir, d'augmenter cette instruction, de la faire tourner au profit de l'instruction commune et de la science.

L'avancement de la science et de l'art dépend sans doute beaucoup du génie individuel de ceux qui s'y livrent. Cependant certaines institutions peuvent y concourir puissamment. L'autorité supérieure, faute de lumières suffisantes sur ce sujet, ne se préoccupe pas assez des moyens de progrès des sciences médicales, progrès qui touchent cependant aux premiers intérêts de la société. Elle ne voit en général dans la médecine que ce qu'il y a de plus mécanique dans l'exercice de l'art; et l'avenir des sciences sur lesquelles il s'appuie le plus directement est en quelque sorte abandonné aux efforts individuels et par conséquent au hasard, tandis que leurs progrès dépendent principalement du concours de tous ces efforts, de la direction commune qui leur serait imprimée. C'est de ce côté que devraient être dirigées toutes les ressources, tous les encouragemens de l'autorité supérieure. Il faudrait que les moyens qu'elle a à sa disposition fussent combinés dans ce but unique; qu'un corps fortement constitué donnât l'impul-

sion et la direction à tous les travaux que réclame l'état de la science; que les fonctions publiques, accordées seulement à la capacité, imposassent, avec les avantages qui les accompagnent, des devoirs rigoureusement exigés.

Mais de long-temps encore la législation et l'administration publique ne feront droit à ces diverses exigences de la science et de l'art médical, à moins qu'un homme supérieur n'en fasse bien comprendre l'utilité, qu'il ne s'applique à convaincre l'autorité de la nécessité des profondes réformes qu'appellent les institutions médicales, en même temps qu'il saura combiner habilement les moyens d'y parvenir. Nous devons nous borner ici à ces courtes remarques. Espérons qu'elles fixeront l'attention des hommes placés avantageusement pour faire entrer les gouvernans dans la voie d'amélioration que nous signalons.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA MÉDECINE.

L'histoire de la médecine, comme celle de toute science, se compose de deux ordres de recherches et de considérations, qui, malgré leurs rapports nécessaires, peuvent, jusqu'à un certain point, être présentés isolément. Suivant, en effet, que l'historien se place à un point de vue général ou qu'il examine en particulier ce que fut dans le passé chacun des objets dont se compose la médecine, sa tâche peut se partager en deux parties assez distinctes. Dans le premier cas, il expose l'origine de la science, son développement, son état aux diverses époques, signalant les révolutions funestes ou heureuses qu'elle a subies, cherchant à apprécier, sur sa marche, l'action favorable ou contraire des circonstances, soit extérieures, soit intimes, soit permanentes, soit accidentelles; cherchant ainsi à déterminer l'influence qu'eurent sur la médecine tout entière ou sur ses principales branches l'état des sciences et de la civilisation, les institutions politiques et les institutions médicales elles-mêmes, les découvertes dues au hasard ou au génie, la domination de quelques hommes ou celle de certaines méthodes ou de certaines opinions, les progrès des sciences qui touchent plus ou moins directement à la médecine, etc., etc. L'autre partie embrasse l'histoire particulière des hommes et des choses, et, traitée séparément ou coordonnée avec la première, constitue, d'un côté, l'histoire biographique et littéraire de la médecine, de l'autre, l'histoire spéciale des diverses branches de cette science et des arts qui s'y rattachent. Cette dernière se compose principalement des recherches destinées à apprendre par quelles phases a successivement passé

chacune des notions scientifiques et chacun des procédés techniques dont se forment ces branches et ces arts, et qui est communément traitée dans les ouvrages dogmatiques sur ces matières. La forme de notre ouvrage, la distribution toute particulière des matières, commanderaient l'esprit dans lequel doivent être rédigés les articles consacrés à l'histoire et à la littérature de la médecine, lors même qu'on pourrait adopter un plan d'exposition plus naturel et plus avantageux. Ainsi, à chacun des articles qui ont pour titre le nom des diverses branches de la médecine, se trouvent l'histoire et la littérature générale de ces sciences (anatomie, physiologie, chirurgie, médecine pratique, médecine politique, obstétrique, etc.), et chacun des articles qui traitent des matières de ces sciences est accompagné, suivant qu'il y a convenance, de l'historique et de la littérature particulière qui concernent le sujet en question. D'après cela, nous ne devons nous occuper actuellement que de l'histoire générale de la médecine.

L'histoire de la médecine peut être partagée en huit sections, qui répondent aux divers degrés de civilisation des peuples, et à certaines révolutions qui ont eu une influence toute spéciale sur les progrès des sciences. Nous considérerons donc la médecine, 1° dans son origine, dans son état, chez les peuples anciens, chez ceux dont la civilisation a été stationnaire, ou qui ne sont parvenus qu'à une demi-civilisation; 2° chez les Grecs, dans ses commencemens, puis à l'époque des premiers sages ou philosophes jusqu'à Hippocrate; 3° à l'époque de ce fondateur de la vraie science médicale; 4° depuis ce grand homme et l'établissement de l'école d'Alexandrie jusqu'à Galien, le grand systématiseur de la médecine ancienne; 5° de Galien à la destruction de l'empire romain et à la décadence entière des sciences; 6° chez les Arabes, conservateurs des sciences en Orient et en Occident; 7° au moyen âge et chez les peuples occidentaux; 8° enfin, depuis la renaissance jusqu'à nos jours.

I. Il en est de la médecine comme de la plupart des sciences, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Aucune autre ne remonte à une antiquité plus reculée. Si l'on consulte la nature des choses, on peut conjecturer que l'art de guérir est né du moment que les hommes ont souffert, qu'il est né par conséquent avec le genre humain. Soumis à des causes inévitables de maladie, un sentiment naturel dut les porter à communiquer à leurs semblables souffrans les moyens dont ils avaient éprouvé ou remarqué les heureux résultats dans des circonstances analogues. Ainsi les documens les plus anciens qui nous aient été transmis par les auteurs nous montrent les malades exposés sur la voie publique, et les passans leur donnant les conseils que l'expérience avait pu leur enseigner. Ces connaissances, grossières et restreintes d'abord, se propagèrent par tradition, et s'accrurent par des

observations successives. L'art était né, mais non la science ; car on ne peut appeler de ce nom les notions plus ou moins imparfaites que l'observation avait pu fournir, et qui avaient donné lieu à des préceptes ou à des procédés techniques pour la conservation ou le rétablissement de la santé. Ce n'est qu'à une période très avancée de l'humanité que la science commencera à se former, en Grèce, dans le seul pays de l'antiquité où les institutions sociales et politiques aient laissé à l'esprit humain tout son essor. Partout ailleurs, chez les Égyptiens comme chez les Indiens et les Chinois, dont la civilisation a précédé de si long-temps celle des Grecs, la médecine, non plus, du reste, que les autres sciences, ne s'est élevée au-dessus du domaine de l'art, ou du moins n'a franchi cette période où, comme au temps des philosophes de la Grèce, domine l'imagination, et où les conceptions poétiques et métaphysiques tiennent la place des lents résultats de l'expérience.

Dans les sociétés naissantes, nous voyons les chefs de peuplades, les rois, les héros, les poètes, et surtout les prêtres, exercer un art qui augmentait leurs moyens de puissance et de considération. La fable et Homère nous peignent les héros grecs savans à guérir les blessures qu'ils avaient faites ; et l'on présume qu'Orphée, Linus, Hésiode, ne se sont pas bornés à chanter les vertus des plantes. Les livres sacrés des Juifs célèbrent les connaissances du roi Salomon en médecine, et plusieurs écrits des Chinois sur cet art sont attribués à quelques-uns de leurs plus anciens souverains. Mais ce sont principalement les prêtres qui, dans les premiers âges des peuples, exercèrent l'art de la médecine. Les voies que parcourt l'homme avant d'arriver à la civilisation sont partout les mêmes. Aussi, chez quelque peuple que nous observions les commencemens de la médecine, nous la voyons entre les mains des ministres des dieux. Il n'en a pas été autrement chez les Égyptiens, les Indous, les Grecs ; et les peuples sauvages dont on a pu récemment étudier les mœurs ont pour médecins leurs prêtres ou jongleurs. Les temples, dans les premiers âges des peuples, furent les centres de toute organisation sociale. Dominant par leurs lumières, leurs richesses et leur crédit, s'établissant les intermédiaires nécessaires entre les mortels et la divinité, et recevant à ce titre les vœux fréquens qui avaient la santé pour objet, les prêtres s'emparèrent bientôt exclusivement de la médecine, comme de tous les autres arts élevés. Ils y ajoutèrent toutes les pratiques superstitieuses que leur ministère rendait plus imposantes, et qui cachaient sous des voiles sacrés leur ignorance et fréquente impuissance. Ces fonctions leur furent d'autant plus naturellement dévolues, que dans ces temps les maladies étaient regardées comme des punitions des dieux, comme des signes de leur colère et de leur vengeance, que les prêtres pouvaient seuls apaiser. Mais cet état de la médecine qui, chez les Grecs et chez

les peuples qui reçurent leurs sciences et leurs arts, ne fut qu'un état de transition, se maintint presque stationnaire chez les principaux peuples de l'Orient, que leur constitution sociale condamnait à l'immobilité. Aussi, chez ceux qui, comme les Indiens et les Chinois, ont conservé jusqu'à nos jours leurs formes politiques, voyons-nous la médecine avoir encore le même caractère d'empirisme et de routine qu'elle avait dans la plus haute antiquité. Les progrès n'ont porté que sur des procédés techniques nécessairement augmentés ou perfectionnés par le temps.

Mais sans nous livrer à des recherches vaines pour savoir ce que fut la médecine chez les différens peuples, attachons-nous à suivre ses progrès chez les Grecs. C'est à ces précepteurs du genre humain qu'il faut toujours remonter quand on veut signaler la véritable création des arts et des sciences. Chez eux seuls, sous l'influence de leurs institutions libres et de leur génie, se développèrent avec éclat et se transmirent jusqu'à nous ces heureux fruits des facultés humaines et de la civilisation.

II. Les élémens de civilisation apportés en Grèce par des colonies étrangères, les rapports de cette contrée avec plusieurs des anciens peuples de l'Asie, les voyages réels ou supposés de ses principaux philosophes en Égypte et dans l'Inde, et surtout les remarquables analogies observées entre les doctrines de ces philosophes et celles des Indous, ont fait admettre par divers écrivains modernes qu'elle avait tout puisé, sciences et arts, à des sources étrangères. Mais quand même, ce qui n'est pas démontré, les Grecs, avec des croyances et des pratiques religieuses, auraient reçu de l'Égypte et de l'Asie plus que les premiers rudimens des arts, plus que quelques vagues notions cosmogoniques; quand on retrouverait textuellement dans l'Inde les idées philosophiques de Thalès, de Pythagore et de Démocrite, de Platon, d'Aristote et d'Épicure, et qu'on serait en droit de contester à la Grèce cette originalité scientifique qu'on lui a si longtemps attribuée, on ne pourrait lui refuser l'honneur d'avoir vu naître dans son sein les sciences médicales, et de leur avoir donné les premiers et les plus importans développemens. Ce n'est qu'en Grèce qu'on trouve un Hippocrate. La médecine est une science toute grecque. Les documens traditionnels et historiques permettent d'en suivre l'origine et les progrès, et d'en établir la filiation continue avec notre science moderne.

Il serait assez difficile, et d'ailleurs assez peu intéressant, de rechercher les origines de la médecine chez les Grecs, au milieu de toutes les fables exotiques ou indigènes dont ils se plurent à obscurcir l'histoire de leur première civilisation. Nous ne dirons donc que quelques mots de leur mythologie médicale, sujet plus curieux qu'important, sur lequel se sont étendus la plupart des historiens. Dans leur

système religieux, où se trouvaient personnifiées toutes les forces de la nature, les Grecs, par suite de cette tendance à attribuer à des puissances surnaturelles les maladies produites par d'autres causes que les violences extérieures, invoquaient presque tous les grands dieux comme tutélaires de la santé. Mais c'était à l'une de leurs plus anciennes divinités, à Apollon, représentation mystique du soleil, et source de tous biens et de tous maux, qu'était attribuée l'invention de la médecine. Plus tard, lorsque, suivant leur coutume de placer dans le ciel les bienfaiteurs de l'humanité, Asclépias ou Esculape eut été divinisé, ce prince médecin, réputé fils d'Apollon, devint le dieu spécial de la médecine, et reçut à ce titre les vœux de tous les peuples helléniques. Hygiée et Panacée, ses prétendues sœurs, partagèrent à une époque plus moderne ses autels. Mais, soit que tout ce qui regarde l'Esculape grec soit, comme il est probable, une fiction des poètes, suggérée par les traditions relatives à l'ancien Esculape égyptien, ou que ce nom soit réellement celui d'un héros qui aurait vécu au temps de l'expédition des Argonautes; soit qu'Esculape ait été mis au rang des dieux avant ou seulement après la guerre de Troie, ce ne fut qu'assez long-temps après ce grand événement qu'on s'adressa exclusivement aux desservans de ses temples pour tout ce qui regardait la santé. A cette époque, et probablement deux ou trois siècles après, si l'on en juge par les documens contenus sur ce sujet dans les poèmes homériques, la médecine était bornée à l'art de panser les plaies et les ulcères, et était exercée par les chefs des peuples et par les femmes célèbres de ces temps héroïques. Ce fut là toute la science d'Hercule, de Pelée, de Télamon, du centaure Chiron, précepteur d'Achille, et dont Esculape, dit-on, avait pris les leçons: c'est ce que les traditions poétiques racontent de Médée et de la belle Hélène. Esculape lui-même n'aurait pas exercé d'autres parties de la médecine. Mais il passe pour avoir employé avec hardiesse le fer et le feu dans le traitement des blessures, et les cures qu'il opéra semblèrent tellement merveilleuses, qu'elles furent présentées sous les couleurs fabuleuses qu'on connaît, et lui méritèrent les honneurs de l'apothéose. Machaon et Podalyre, donnés par la fable comme fils d'Esculape, héritèrent des connaissances et de l'habileté de leur père, et devinrent fameux au siége de Troie. Ce n'était qu'en leur absence que les autres héros secouraient les blessés.

Quant aux maladies internes, regardées comme des signes de la colère céleste, elles ne paraissent guère avoir été traitées à ces époques que par des pratiques superstitieuses. Les prières, les vœux, les charmes, étaient les seuls ou du moins les principaux moyens qu'on leur opposait. Ce n'est pas qu'on ne connût déjà l'usage interne de quelques médicamens. Divers breuvages étaient employés, et le fameux népenthes, célébré par Homère comme apporté d'Egypte par

Hélène, et qu'on croit être l'opium, attesterait la puissance des remèdes qu'on possédait alors. Mais on ne s'en servait que dans le cas de blessures et pour calmer les douleurs. Toutefois, certaines traditions mythologiques indiqueraient une origine assez ancienne à la médecine interne. Ainsi le devin et poète Mélampe, bien antérieurement à Esculape, aurait rendu à la santé les filles du roi Prætus, frappées d'aliénation mentale, à l'aide de divers enchantemens, d'ablutions dans une fontaine sacrée, et de l'hellébore employé comme purgatif. La fable d'Orphée et d'Eurydice, Prométhée délivré par Hercule du vautour qui lui dévorait le foie, Alceste ramenée à la vie par le même héros, semblent autant de faits qui, dépouillés du merveilleux dont ils sont entourés, expriment sans doute quelques guérisons de maladies différentes des blessures. Par quels moyens ces guérisons ont-elles été obtenues? Est-ce par des moyens naturels, ou par des pratiques superstitieuses? C'est ce qui n'est pas méntionné. Depuis long-temps, cependant, divers moyens thérapeutiques, indiqués soit par l'instinct ou le hasard, soit par l'imitation de phénomènes naturels, étaient en usage chez les Égyptiens, d'où les Grecs, comme nous l'avons dit, tirèrent leurs premiers arts et leurs premières pratiques religieuses. Mais ce n'est que plus tard, et à une époque difficile à préciser, que les diverses espèces de saignées, les bains, les vomitifs, et les purgatifs, les décoctions de plantes à propriétés plus ou moins actives, firent partie de la médecine grecque. Les documens nous manquent pour résoudre ces questions d'origines, heureusement fort peu importantes: quand les documens existent, ils ne nous initient qu'aux connaissances d'une époque beaucoup plus avancée, et montrent ces moyens thérapeutiques comme entrés depuis long-temps dans le domaine de l'art.

Les troubles profonds qui agitèrent la Grèce pendant plusieurs siècles après la guerre de Troie arrêtèrent ou firent même rétrograder la civilisation qui avait commencé à s'y développer. Durant cette période, remplie par les dissensions intestines des familles dominantes, par les invasions de tribus barbares, par les déplacemens et les migrations continuelles des peuples, on ne peut s'attendre à y voir naître les sciences qui devaient un jour tant l'illustrer. Mais pendant que la Grèce d'Europe presque tout entière était replongée dans la barbarie, ses colonies d'Asie et d'Italie, nées de ces troubles mêmes, et favorisées par d'heureuses circonstances, parvenaient au plus haut développement des arts et de l'industrie. Toutefois, les sciences et la philosophie, qui ne viennent qu'après les arts, ne commencèrent à s'y montrer que vers le sixième siècle, avec Thalès; mais elles y furent bientôt alors cultivées avec ardeur. C'est de là qu'elles se propagèrent dans la Grèce d'Europe, où elles devaient prendre leur plus grande extension. Une certaine partie de cette contrée était, du reste, toute

préparée à en recevoir et à en féconder les germes. Athènes, soustraite aux invasions des barbares Doriens, avait conservé quelques traces de la civilisation des âges héroïques, et ses relations avec les colonies grecques d'Asie et d'Italie l'avaient mise dès long-temps en état de saisir le glorieux héritage que laissaient les colonies après leur décadence et leur destruction. — Ces sommaires notions sur la marche de la civilisation et des sciences en Grèce nous ont paru nécessaires pour faire saisir plus facilement celles de la médecine, qui s'y lient si intimement.

Pendant toute cette longue période, la médecine fut chez les Grecs ce qu'elle est chez tous les peuples non civilisés. Elle fut exclusivement exercée par des prêtres, et par les prêtres d'Esculape. A quelque époque qu'ait été divinisé Esculape, le plus ancien temple qui lui ait été consacré est celui de Titane, dans la Sicyonie, qui fut bâti par Alexanor, fils de Machaon, et par conséquent dans le douzième siècle avant l'ère chrétienne. Vers la même époque furent élevés ceux de Cos, de Cnide et de Rhodes, par les soins des fils de Podalyre. Plus tard, les temples d'Esculape se multiplièrent dans les divers pays habités par les Grecs. Ceux d'Épidaure, de Pergame, de Sicyone et de Smyrne, furent, avec les précédens, les plus célèbres de tous. Les ministres de ces temples furent d'abord les descendans du prétendu dieu. Cette famille, qui, du nom de son auteur, prit celui de famille des *Asclépiades*, fut dans ces temps reculés exclusivement en possession de l'art de la médecine : les connaissances et la pratique en étaient transmises des pères aux fils par l'exemple aussi bien que par la tradition. Mais lorsque le culte d'Esculape se fut étendu, les Asclépiades ne purent suffire à desservir tous ses autels, et ils initièrent à leur savoir et à leurs mystères des étrangers dont la discrétion et la fidélité étaient soumises à diverses épreuves et garanties par le serment.

Une telle institution était peu propre aux progrès de l'art médical, renfermé ainsi dans le sanctuaire des temples et abandonné à une seule famille ou à une caste particulière. Aussi toute la science des Asclépiades ne consista-t-elle long-temps qu'en pratiques superstitieuses et en préceptes empiriques grossiers. Ces préceptes, pour qu'ils parussent plus imposans, étaient mis sur le compte de la divinité, qui les envoyait en songe aux malades, ou les leur transmettait par l'intermédiaire de ses ministres. Il serait assez inutile d'insister sur les cérémonies en usage dans les temples d'Esculape et sur les jongleries de ses prêtres. Nous n'y verrions que ce qu'on voit partout et dans tous les temps où l'ignorance, la superstition et le charlatanisme, se réunissent pour exploiter la crédulité du vulgaire.

Loin d'avoir alors servi les progrès de l'art, comme on l'a trop souvent dit en confondant les époques, la coutume des inscriptions votives ne paraît avoir été instituée que dans la vue de constater et de pro-

pager le crédit de la divinité et de ses prêtres: c'est du moins tout ce qui pouvait résulter de ces tablettes offertes en hommage au dieu par les malades et appendues dans les temples, sur lesquelles étaient gravés le nom des maladies extraordinaires dont ils avaient été guéris, et le moyen merveilleux qui avait eu cet effet. Mais cette concentration des lumières et de l'exercice des arts libéraux dans une caste sacerdotale, qui fut un caractère permanent de la constitution des peuples orientaux et qui arrêta tout développement intellectuel, ne fut qu'une circonstance accidentelle et passagère chez les Grecs, et même bornée à la médecine. Quels que soient, en effet, les points de ressemblance remarqués entre la constitution politique de certains états de la Grèce, d'Athènes en particulier, et celle de l'Égypte, jamais les prêtres n'y formèrent une caste isolée et privilégiée. La superstition seule y fit là, comme en tant d'endroits, tout leur crédit. Aussi quand, après le sixième siècle, les philosophes eurent fait entrer l'histoire des fonctions de l'homme et celle de ses maladies dans le domaine de la science générale; quand ces mêmes philosophes et un certain nombre d'hommes élevés à leur école, allant sur les brisées des prêtres d'Esculape, se furent mis à exercer un art qui ressortait tout naturellement de l'objet de leurs méditations, et à promener en tous lieux leur savoir, les Asclépiades, pour soutenir la concurrence et relever leur crédit ébranlé, furent obligés d'acquérir des connaissances réelles, et d'ouvrir le sanctuaire jusqu'alors célé aux yeux profanes. Dès lors une ère toute nouvelle commença pour la médecine. C'est là que fut son véritable berceau, ou du moins celui de sa partie scientifique.

Jusque-là la médecine, comme les autres arts nécessaires, ne s'était appuyée que sur une observation instinctive et partielle; nous allons la voir bientôt essayer de prendre une forme scientifique, systématiser ou du moins chercher à lier les diverses connaissances acquises sur les phénomènes de l'organisme animal.

Thalès de Milet, qui florissait au commencement du sixième siècle, est regardé comme l'auteur de la révolution qui porta les Grecs à étudier les phénomènes de la nature en eux-mêmes, et à en rechercher les causes en dehors de ces théogonies poétiques qui avaient jusqu'alors suffi à la facile explication de l'origine et des lois générales de l'univers. A cette époque, comme nous l'avons dit, les Grecs de l'Asie mineure et de l'Italie méridionale avaient atteint un haut degré de civilisation. Plusieurs siècles auparavant, étaient nés parmi eux les deux plus grands poètes de l'antiquité, Homère et Hésiode. Les arts industriels y avaient fait les plus grands progrès; tout était disposé pour une autre direction des forces de l'intelligence, pour la culture de l'esprit scientifique, qui ne vient que long-temps après celle des facultés d'imagination. Soit donc par le seul effet de cette heureuse condition et de la marche naturelle à l'esprit humain, soit

par quelque communication des dogmes philosophiques et des germes de science répandus depuis long-temps en Orient, Thalès, et après lui un grand nombre d'hommes éminens, se livrèrent à la méditation sur le monde et sur l'homme, et jetèrent les premiers fondemens des sciences physiques et physiologiques. Malheureusement ces beaux génies, suivant une pente qui paraît naturelle, puisqu'on la retrouve partout et à toutes les époques où l'on a commencé à s'occuper d'objets scientifiques, s'attachèrent tout d'abord à la recherche de questions insolubles, à celle des causes premières, ou bien de questions générales, qui ne peuvent être abordées qu'après la connaissance approfondie des phénomènes.

Au lieu d'observer et de recueillir des faits, ils eurent recours à de pures conceptions de l'entendement, aux supositions, aux hypothèses, pour tracer les lois du monde physique et moral, pour en expliquer l'origine et l'essence ; et dominés par une idée d'unité à laquelle ne peuvent échapper les systématiques de tous les pays et de toutes les époques, et qui reproduira partout les mêmes erreurs, ils ne tentèrent pas moins que de ramener tous les phénomènes de l'univers à un seul principe, soit à l'aide d'analogies matérielles, comme le firent particulièrement les philosophes de l'école ionienne, soit à l'aide de notions abstraites puisées dans les propriétés des nombres ou dans les conceptions métaphysiques pures, comme ceux de l'école italique et de l'école éléatique, soit enfin par des spéculations participant du caractère des précédentes, comme ceux de l'école atomistique. Telle fut la marche suivie par les premiers philosophes grecs, et trop souvent aussi par leurs successeurs. C'est ainsi que, pour prendre ce qui peut seul intéresser directement les sciences physiques et physiologiques, au milieu de doctrines obscures et confuses où se mêlent les notions les plus opposées des systèmes matérialistes et idéalistes, c'est ainsi que pour Thalès, Anaximandre, Anaximènes, Héraclite, le principe de toutes choses résidait dans un principe matériel, humide, aérien, ou igné; que Xénophane regardait l'eau et la terre comme les élémens primitifs; que Pythagore expliquait par le système des nombres la formation et l'ordre de l'univers, expression probablement anticipée des lois mathématiques qui le régissent; qu'Anaxagore croyait chaque substance composée d'élémens semblables, d'homéoméries, animés d'une force qui tend à les rapprocher et à les unir; que Leucippe et Démocrite, dont Épicure reproduisit le système, dégagé de tout mélange idéaliste, admettaient un nombre infini d'élémens indivisibles, ou d'atomes de même nature, mais différens par leur figure et par la direction et la quantité primitive de leur mouvement, et qui par leur combinaison et leur séparation déterminent la formation et la destruction de tous les corps ; c'est ainsi enfin qu'Empédocle, dont la doctrine se retrouvera si souvent et si long-temps dans les théories

physiques et physiologiques, admettait quatre élémens, le feu, l'eau, l'air et la terre, comme l'origine première de toutes choses, et dans quoi toutes choses doivent retourner, élémens agités par deux causes actives et opposées de production et de décomposition, et qui représentent assez clairement les forces centripètes et centrifuges des modernes.

Engagés dans cette voie d'hypothèses, les philosophes grecs ne durent pas trouver de difficultés à comprendre dans leurs théories universelles les phénomènes de l'économie animale. Sans en connaître la structure, sans en avoir observé les mouvemens compliqués, ils n'aspirèrent pas moins qu'à dévoiler la nature et l'essence des actions vitales, qu'à déterminer les causes de la santé et de la maladie, de la vie et de la mort. Les doctrines de ces anciens philosophes ne nous sont connues que par quelques courts fragmens, et par quelques passages de divers auteurs. Nous n'avons pas de données assez précises pour pouvoir indiquer tout ce qu'ils pensèrent des corps organisés. La science n'y gagnerait sans doute pas beaucoup, si l'histoire perd des détails curieux. Les titres de plusieurs des traités qu'ils composèrent montrent toutefois l'ardeur et la direction de leurs recherches. Pythagore, au rapport de Pline, avait écrit un traité des propriétés des plantes, et un autre sur l'usage médical de la scille. Empédocle, dont le poème sur la nature des choses nous est connu par quelques fragmens, reproduits par Henri Étienne dans son recueil des *Poèmes philosophiques*, avait écrit, suivant Diogène de Laerce, un traité sur la médecine (ιατρικος λογος). Le même auteur et Fabricius, dans sa *Bibliothèque grecque*, nous ont conservé les titres des nombreux traités de Démocrite, de ce philosophe si célèbre dans l'antiquité pour avoir passé sa vie entière dans la contemplation de la nature et par ses recherches sur les sciences morales, mathématiques, physiques et médicales. Ceux qui concernent ces dernières sciences sont : *De la nature de l'homme*, *de la Diététique*, *des Causes des maladies*, *des Pronostics*, *de la Fièvre*, *de la Toux*, *de la Peste*, *etc.* Il est très douteux que les livres des *Maladies convulsives* et de l'*Éléphantiase* soient de lui. Il paraît toutefois que les philosophes grecs appliquèrent plus particulièrement leurs spéculations à l'état de santé qu'à celui de maladie. Ce ne fut qu'après le temps d'Hippocrate que les théories hypothétiques tirées de la mauvaise physique de l'époque envahirent la pathologie et la thérapeutique médicales. Leurs méditations portèrent surtout sur l'origine des corps organisés et sur la fonction de la génération. Quelques-unes des opinions d'Anaxagore, d'Alcmæon, d'Empédocle, et de Diogène d'Apollonie, disciple d'Anaximènes, sur ce sujet nous sont parvenues, et prouvent que déjà, pour accommoder leurs théories à l'économie animale, les philosophes de cette époque se livraient à des recherches anatomiques assez minutieuses. C'est ce qu'on peut encore inférer de

la connaissance, à la vérité assez peu exacte, des veines, qu'eut ce même Diogène, et de celle du conduit d'Eustachi, qu'on attribue à Alcmæon (Aristote, *De animalibus*). Du reste, ces recherches ne purent être poussées bien loin, arrêtées qu'elles furent par les préjugés et les lois des Grecs pour tout ce qui touchait à la profanation des dépouilles mortelles de l'homme; et elles furent loin de compenser le tort que firent si long-temps à la science les mauvaises théories qui les avaient peut-être provoquées. Les premiers philosophes, comme l'a dit Cabanis, firent donc du bien et du mal à la médecine: ils l'arrachèrent à l'ignorance sans méthode, mais ils la précipitèrent dans plusieurs hypothèses hasardées; ils la firent passer de l'empirisme aveugle au dogmatisme imprudent (*Révol. de la méd.*).

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que l'étude et l'exercice de la médecine firent partie de la science générale des anciens philosophes grecs. Le manque de documens empêche d'affirmer que tous aient exercé la médecine; il n'est pas moins avéré qu'un grand nombre d'entre eux s'ingérèrent de traiter les malades, et que tous donnaient les conseils qu'ils croyaient propres à éloigner les maladies et à conserver l'intégrité de la santé. On a pu voir, par le titre de certains traités de Démocrite, que ce philosophe ne se borna pas aux matières physiosiologiques, et que les détails de l'art ne lui furent pas étrangers. Les philosophes de l'école de Pythagore furent ceux qui s'adonnèrent surtout à l'exercice de l'art. Avant ce philosophe, avant la dispersion de ses disciples et la destruction de son célèbre institut, il existait probablement des médecins qui exerçaient l'art en dehors des temples, des médecins qui, sans être affiliés à la caste des Asclépiades, portaient leurs secours aux malades; mais il n'en est pas moins vrai que c'est surtout à dater de cette dispersion des pythagoriciens que l'on constate bien l'existence de cette classe de médecins à laquelle on donna le nom de *Périodeutes* ou d'ambulans, et qui fut principalement formée par des hommes de cette secte, ou qui avaient été instruits dans ses écoles. Tel fut sans doute Démocède, de Crotone, connu par son séjour à la cour de Perse, où il guérit l'entorse ou la luxation de pied dont souffrait Darius, et l'ulcère aux mamelles dont les médecins égyptiens n'avaient pu délivrer la reine Atossa. La réputation de ce même Démocède l'avait fait appeler, avec l'offre d'un traitement annuel considérable, par les habitans de l'île d'Égine, par les Athéniens, et enfin par Polycrate, tyran de Samos (Hérodote, liv. III). Tel fut sans doute aussi Acron, compatriote d'Empédocle, célèbre par ses démêlés avec ce philosophe, recommandable surtout par les principes opposés à ceux des philosophes de son temps, qui lui firent rejeter les vaines théories, et lui méritèrent le titre de fondateur de la secte médicale empirique. Du reste, pour en revenir à Pythagore, la théorie et la pratique médicales de ce philosophe concordent

parfaitement avec le caractère mystique qui lui est assigné par toute l'antiquité ; car il attribuait les causes des maladies à des génies dont l'air était plein ; et dans leur traitement il joignait aux moyens diététiques l'emploi des charmes, des expiations et de diverses pratiques religieuses. Sa théorie médicale ne nous est pas connue. On s'accorde toutefois à le regarder comme l'auteur de la doctrine des jours critiques, qui fut adoptée par Hippocrate, et qui subsista jusqu'à nos jours. Parmi ses disciples, qui tous exercèrent la médecine à l'exemple de leur maître, nous avons déjà signalé Alcmæon et Empédocle.

Pendant que la science médicale s'égarait dès son début sur les pas des philosophes grecs, les Asclépiades accumulaient dans le secret des temples les précieux matériaux qui devaient en être les véritables bases. Long-temps ils ne font, comme nous l'avons vu, qu'une médecine toute empirique et accompagnée de ridicules jongleries. Mais l'exemple des philosophes et des médecins périodeutes suscita en eux une émulation qui servit les progrès de l'art. Aucun monument de leur science n'est parvenu jusqu'à nous, et il serait difficile de dire au juste ce qu'ils firent pour la médecine. Mais si l'on considère que c'est dans leurs travaux qu'Hippocrate puisa les principaux matériaux de ses écrits, on peut conjecturer qu'à dater de l'époque où l'art se popularisa, ils le cultivèrent avec un zèle constant et dans la meilleure direction pour ses progrès. De toutes les écoles d'Asclépiades, celles de Cnide et de Cos furent les plus célèbres. La science de la première était consignée dans un livre d'Euryphon, intitulé les *Sentences de Cnide* (Γνώμαι κνιδιαι). Ce livre, dont Galien rapporte des passages, n'est pas parvenu jusqu'à nous. À cette même école appartenait Ctésias, contemporain d'Hippocrate, plus connu comme historien que comme médecin. L'école de Cos est représentée par Hippocrate, et a obtenu par là une supériorité sur sa rivale. Il est impossible d'assigner la part que chacune d'elles eut aux progrès de la médecine. Mais voici les caractères particuliers qui leur sont attribués par les divers historiens : Les deux écoles suivaient une méthode empirique, ne s'attachant qu'aux phénomènes qui tombent sous les sens, négligeant par conséquent la recherche des causes prochaines. Celle de Cnide paraît avoir fixé son attention plus particulièrement sur l'aspect divers des maladies, et s'attira le reproche d'en avoir trop multiplié les espèces (Galien). Celle de Cos rechercha avec plus de soin les causes des maladies, et les étudia surtout sous le rapport des signes qui pouvaient en faire prévoir le cours et les différentes terminaisons. Dans l'une et l'autre école, la thérapeutique fut entièrement empirique, et n'avait recours qu'à un petit nombre de médications et d'agens médicamenteux. Mais celle de Cos adopta un empirisme plus éclairé ; elle ne proscrivait pas le raisonnement qui fait rechercher les causes morbides pour les éloi-

gner et les combattre. Quant à la chirurgie, on ne peut douter, d'après les livres hippocratiques qui concernent cette branche de l'art, qu'elle n'ait été cultivée avec ardeur depuis long-temps.

Une autre circonstance qui étendit encore le domaine de la médecine avant Hippocrate, ce fut la manière dont furent dirigés les gymnases chez les Grecs, et l'application qu'on fit directement de la gymnastique à la prophylaxie et à la thérapeutique. Dès avant le siècle où vécut Hippocrate, des médecins étaient attachés aux gymnases, dirigeaient les exercices et traitaient les lésions de tous genres qui s'y produisaient. Pythagore et ses disciples recommandaient particulièrement la gymnastique dans un but hygiénique, et elle était en honneur long-temps avant Hérodicus, à qui l'on attribue l'idée de l'avoir appliquée au traitement des maladies aiguës mêmes.

Tel fut l'état scientifique et politique de la médecine jusqu'à l'époque où parut Hippocrate; tels sont du moins les faits et les conjectures tirés des documens incomplets que nous possédons sur ce sujet; telle est l'idée qu'en ont donnée les historiens qui ont eu la plus grande intelligence de l'antiquité, Daniel Leclerc, Schulze et Ackermann.

III. Jusque-là les notions scientifiques et techniques qui composaient la médecine étaient partagées, avec des caractères différens, entre les philosophes des différentes sectes, entre les Asclépiades et les médecins périodeutes. Hippocrate, né vers la quatre-vingtième olympiade (460 ans avant l'ère chrétienne), dans la famille des Asclépiades, et fort de l'expérience de ses ancêtres et de la sienne, fort des connaissances de ses contemporains, rassembla ces diverses notions, et en forma le premier un système imposant, qui donna à la médecine un rang et une existence à part, au milieu des sciences comprises toutes encore dans un seul faisceau. C'est à ce titre qu'Hippocrate a mérité réellement le titre de créateur, de père de la médecine, que toute la postérité s'est plu à lui donner. Le manque de documens certains sur cette époque si importante de l'histoire de la médecine, l'incertitude qui règne sur l'authenticité, et surtout sur la pureté des divers écrits publiés sous le nom d'Hippocrate, empêcheront toujours de distinguer avec sûreté ce qui lui appartient réellement dans cette œuvre magnifique, d'avec ce qu'il trouva dans les archives des anciennes écoles, et ce qu'il put prendre chez ses contemporains. Il sera également toujours difficile de déterminer quels furent positivement les doctrines que professa Hippocrate, quelles furent celles qu'il rejeta. En effet, parmi les écrits de la collection hippocratique, sans parler de ceux qui ont une date bien postérieure et sont évidemment supposés, il en est qui ne sont probablement pas l'œuvre d'Hippocrate; et la plupart portent les traces nombreuses d'altérations, d'arrangemens, d'interpolations de tous genres, dus à l'ignorance des

copistes, ou à la mauvaise foi des éditeurs. C'est ainsi que quelques-uns, tels que les *Prénotions coaques*, sont attribués avec quelque vraisemblance à un âge antérieur, et sont regardés comme une copie des archives de l'école de Cos; que d'autres paraissent avoir eu pour auteurs des médecins de diverses époques de l'école de Cnide; que certains sont probablement l'ouvrage de ses fils ou de ses successeurs immédiats. Du reste, quelle que soit l'opinion qu'on se forme sur la part que doit avoir eu Hippocrate à la collection des écrits réunis sous son nom, cette collection n'en est pas moins un monument précieux qui donne l'état de la médecine à cette époque, comprise entre le siècle de Périclès et les commencemens de l'école d'Alexandrie.

Sans doute il existait déjà beaucoup d'écrits sur la médecine au temps d'Hippocrate; et ce serait une grande erreur que de croire, avec quelques enthousiastes peu éclairés, que cet homme illustre a créé en quelque sorte la science de toutes pièces : le génie lui-même ne peut improviser une science qui se compose d'un grand nombre de recherches et d'observations. Mais si, à défaut de preuves positives, on s'en rapporte au témoignage unanime de l'antiquité, on ne peut se refuser d'admettre qu'Hippocrate, soit par ses propres travaux, soit en faisant servir ceux de ses prédécesseurs et de ses contemporains, n'ait constitué sur des bases solides la médecine, qui jusqu'alors ne méritait pas le nom de science. Si, comme nous l'avons vu, il trouva préparée l'importante révolution que son génie et ses travaux firent subir à la médecine, cela n'ôte rien à sa gloire: ne sait-on pas qu'il en fut ainsi de toutes les grandes révolutions scientifiques. Voyons donc, d'après les livres qui paraissent les plus authentiques, quels furent les caractères généraux de la science médicale d'Hippocrate.

Déjà l'expérience avait été admise instinctivement dans les écoles des Asclépiades comme devant présider à l'histoire des maladies et guider dans l'application des moyens destinés à les combattre. L'usage des inscriptions votives, devenu sans doute avec le temps plus scientifique, en retraçant le tableau plus ou moins fidèle des affections traitées dans les temples depuis une longue série d'années, avait formé une masse d'observations précieuses. Si l'école de Cnide s'en tenait toujours à l'empirisme étroit des premiers temps, celle de Cos avait, comme nous l'avons dit, agrandi le champ de l'observation, et commencé à introduire le raisonnement dans l'étude de la thérapeutique des maladies, en prenant en considération les circonstances sensibles qui y donnent lieu, leurs causes manifestes. Mais la vaine science des philosophes, qui avait attiré à elle l'histoire physiologique de l'économie animale, menaçait d'envahir l'histoire de l'homme malade. Hippocrate sépara, comme on l'a dit souvent, la médecine de la philosophie; c'est-à-dire qu'il proscrivit de la médecine les subtilités des sectes philosophiques, les applications de leur mauvaise

physique, les hypothèses qui leur servaient à expliquer tous les phénomènes de la nature avant de les avoir observés. Il montra que l'observation est, dans la médecine comme dans toutes les sciences, la seule voie qui conduise aux vérités qu'il est permis à l'esprit humain d'aborder; que l'observation doit seule fournir les principes généraux par lesquels on embrasse le plus grand nombre de faits possible; qu'enfin tout ce qui est inféré comme conséquence de principes admis d'avance, quelque probables qu'ils soient, doit être rejeté comme ne pouvant représenter ce qui existe réellement. Dans ces préceptes, nous voyons les premiers traits de la méthode expérimentale.

Hippocrate fut-il toujours fidèle à ces préceptes éternels de la raison? La gloire d'avoir tracé la véritable route à cette époque doit sans doute paraître assez grande; et, il faut l'avouer, Hippocrate eût trop dépassé ce qu'on peut attendre des efforts humains, s'il n'eût cédé dans quelques points à cette tendance de généralisation prématurée, et si, au milieu des difficultés d'une science naissante, il fût constamment resté dans le positif et le vrai. L'anatomie et la physiologie n'existaient en quelque sorte pas, si l'on excepte une ostéologie assez exacte. Mais tout ce qu'on pouvait faire avec si peu de ressources, Hippocrate l'a fait en médecine. Il a étudié les causes extérieures des maladies; il en a observé et décrit les phénomènes principaux avec une précision et une indépendance de tout système qu'on ne saurait trop admirer. Réduit souvent au rôle d'observateur, et ne pouvant que rarement remonter au siége et à la nature des maladies, il s'est surtout attaché à signaler les signes qui peuvent faire prédire les circonstances de leur cours et qui indiquent leur tendance vers une terminaison heureuse ou funeste. Enfin, et c'est un de ses plus beaux titres de gloire, il a tracé, d'après une expérience à laquelle on a peu ajouté depuis deux mille ans, des préceptes sur le régime à tenir dans les maladies; il a créé, comme il s'en félicite lui-même, la diététique. La chirurgie, qui s'occupe de maladies plus accessibles aux sens, avait déjà, comme nous l'avons dit, malgré l'imperfection des connaissances anatomiques, fait des progrès remarquables du temps d'Hippocrate. Sans savoir au juste la part qu'il eut à l'avancement de cette branche de l'art, on ne peut se refuser d'admettre qu'il n'y ait puissamment contribué, lorsqu'on considère les livres qu'il a écrits sur ce sujet et qui forment une des parties les plus belles et les plus considérables de ses œuvres. On ne peut y voir sans étonnement avec quel soin et quelle fidélité sont décrites un grand nombre de maladies externes, particulièrement les fractures, les luxations des os et les plaies de tête; avec quel art se faisait déjà l'emploi des instrumens, des appareils mécaniques et des bandages.

Hippocrate essaya-t-il d'embrasser dans une doctrine générale les phénomènes physiologiques et morbides de l'économie animale? Rien

ne porte à penser qu'il soit allé au-delà de ces notions abstraites d'un principe moteur, d'une force vitale, d'une nature conservatrice, qui, présidant à tous les actes de l'organisme, lutte dans un temps donné contre les causes morbifiques, contre les agens de destruction, et prépare les crises ou évacuations critiques par lesquelles elle triomphe de ces agens et les élimine, ou succombe sous leurs coups et sous ses propres efforts : de là ces règles thérapeutiques d'expectation, d'observation des efforts de la nature, pour les modérer ou les aider en favorisant le développement des crises dans les lieux où elles tendent à se faire. A part cette idée générale, qui semble une induction presque légitime au point de vue où les phénomènes organiques pouvaient être envisagés au temps d'Hippocrate, ce grand homme ne paraît pas s'être livré à toutes les opinions systématiques qui lui sont attribuées d'après des traités publiés sous son nom, et qui ne furent vraisemblablement pas composées par lui ; car, outre qu'elles portent le cachet d'une époque postérieure, elles sont en contradiction avec l'esprit qui règne dans ses écrits les plus authentiques. On ne trouve dans ces derniers que les traces d'un vague humorisme, auquel il devait être surtout alors difficile d'échapper. Sans doute ses opinions sur la *crase* ou mélange régulier des humeurs qui constitue la santé ; sur la *dyscrase*, condition opposée qui produit la maladie ; sur la *crudité*, la *coction*, la *métastase*, les *crises*, impliquent une théorie fondée sur un rôle principal des humeurs et de leurs altérations dans l'économie. Mais l'humorisme d'Hippocrate, loin d'être comme celui de Platon et des dogmatiques qui le suivirent, une théorie *à priori*, imaginaire, est formé d'inductions très contestables, il est vrai, mais tirées d'un certain ensemble de faits. Tout porte donc à croire qu'il n'a pas adopté ce système régulier des quatre humeurs et des qualités élémentaires, tel qu'on le trouve exposé dans divers traités apocryphes dus à ses fils ou à ses successeurs immédiats, particulièrement dans le *Traité de la nature de l'homme*, et dans le IVe livre des *Maladies*. Galien a peut-être été entraîné par son goût pour ce genre de théories, quand il les a rapportées à son auteur favori, dans ses livres des *Opinions d'Hippocrate et de Platon* et des *Élémens d'après Hippocrate*. Si l'on rencontre dans les écrits du prince de la médecine quelques traces de cette doctrine, ce n'est qu'après Platon qu'elle est explicitement formulée, et qu'elle entre dans la science comme base d'indications thérapeutiques.

Nous nous sommes étendus sur ces premières époques de l'histoire de la médecine plus que nous n'avons dessein de le faire pour toutes les autres, afin de bien établir notre point de départ, et de montrer combien la science médicale, après avoir brillé d'un vif éclat à son aurore, dégénéra par la suite des siècles. Quelles belles destinées semblaient alors lui être réservées ! Elle seule, parmi toutes les sciences,

voyait, dès son origine, ses fondemens établis par une main puissante ; mais l'esprit humain, qui ne peut arriver aussi promptement à la maturité, n'était pas assez fort pour comprendre les vérités professées par Hippocrate. C'est à peine si de nos jours, avec nos prétentions à l'observation et aux méthodes positives, avec les exemples des sciences voisines, avec nos invocations éternelles du nom d'Hippocrate, nous suivons la voie qu'il avait si bien commencé à tracer.

IV. La longue période qui s'étend d'Hippocrate à Galien, du quatrième siècle avant l'ère chrétienne jusqu'au troisième après cette ère, comprend les époques les plus importantes de l'antiquité scientifique, et en particulier, cette célèbre école d'Alexandrie, qui reçut de la Grèce déchue l'héritage sacré des connaissances humaines. La médecine, dans cet espace de six cents ans, pendant lequel elle fut cultivée d'une manière continue, et dans de nombreuses et vastes contrées liées entre elles par les mêmes mœurs civiles et politiques, fit sans doute de grands progrès, et des progrès beaucoup plus remarquables que toutes les autres sciences physiques et naturelles, mais non ceux qu'on devait attendre de ses magnifiques commencemens et du nombre de travaux dont elle fut l'objet. Cela vint de la fausse direction donnée aux recherches physiologiques et médicales, par suite de l'influence fâcheuse des diverses sectes philosophiques qui régnèrent dans ces temps. L'histoire de cette période ne peut être exposée que fort incomplétement ; presque tous les écrits des auteurs de cette époque ont péri. Nous ne pouvons guère la juger que dans ses résultats généraux d'après l'état où nous voyons la science dans la collection hippocratique, qui nous la représente pour les temps qui suivirent immédiatement Hippocrate, dans l'Encyclopédie de Celse, composée sur les travaux de la première et de la plus belle période de l'école alexandrine ; enfin dans la volumineuse collection de Galien, qui a plutôt exercé son esprit systématique sur les matériaux amassés par ses prédécesseurs, qu'il n'y a ajouté lui-même. Divers fragmens des médecins d'Alexandrie, conservés par ce dernier, et par les compilateurs qui le suivirent (Cœlius Aurelianus, Oribase, Aétius, Alexandre de Tralles, Paul d'Égine), divers passages de Celse, de Pline, etc., où se trouvent mentionnées quelques-unes des opinions ou des recherches des auteurs de cette période, permettent de donner çà et là quelques détails sur le caractère des doctrines médicales qui virent alors le jour, et sur le nom de ceux à qui doivent être rapportés certains travaux de cette époque.

Première époque, d'Hippocrate à l'école d'Alexandrie. — Peu de temps après l'époque des premiers philosophes, Athènes, par suite de circonstances diverses, était devenue le foyer des sciences et des arts de la Grèce. Les études philosophiques qui, sous les écoles

ionique, italique et éléatique, menaçaient d'absorber les sciences médicales, avaient reçu de cette concentration même une grande impulsion. Mais, plus occupés des principes de certitude des connaissances humaines et des moyens de soutenir par la dialectique toutes sortes de questions spéculatives, les sophistes, successeurs de ces écoles, ne traitèrent qu'accessoirement des objets physiques et physiologiques. Socrate s'était attaché, pour combattre les subtilités de la philosophie de son temps, à montrer la vanité de toutes les sciences, et avait ramené la philosophie à la métaphysique pure, et surtout à la partie pratique ou la morale. Cette disposition des esprits avait été favorable à la culture des sciences pratiques, et en particulier à celle de la médecine, et avait permis à Hippocrate, contemporain de Socrate, de séparer cette dernière de toutes les recherches spéculatives, objets des méditations des premiers philosophes. Mais, après Socrate, les diverses sectes philosophiques reprirent ces vaines méditations, et s'occupant de nouveau, sous le point de vue systématique, de l'origine et de l'essence des choses, entraînèrent dans leurs erremens les sciences médicales, qui avaient échappé un moment à leur influence. C'est ainsi que les doctrines particulières de Platon, d'Aristote, de Zénon, de Pyrrhon et d'Épicure, donnèrent lieu à autant de doctrines médicales, qui se rattachaient plus ou moins rigoureusement aux principes téléologiques ou aux méthodes logiques de ces philosophes : tels furent l'ancien dogmatisme, l'empirisme, le pneumatisme, le méthodisme et le galénisme.

Les fils d'Hippocrate continuèrent l'œuvre de leur père, mais en altérant déjà l'esprit et la pureté de ses doctrines. C'était au temps que Platon répandait tant d'éclat sur la philosophie par les couleurs poétiques qu'il lui prêtait. L'auteur du *Timée* ne traita pas autrement la médecine que le reste des sciences physiques. L'ancienne hypothèse des quatre élémens lui servit à expliquer les fonctions du corps humain, et le trouble de ces fonctions ou les maladies. Il suffisait, en effet, suivant le philosophe de l'Académie, que quelques-uns des principes ignés, aériens, aqueux et terrestres, fussent en excès, en défaut, ou se trouvassent dans d'autres lieux que ceux qui leur sont propres, pour voir l'économie animale en proie à tous les désordres, pour voir les parties sèches devenir humides, froides les parties chaudes, etc. La bile et l'atrabile, le sang et la pituite, participaient chacune de l'une des qualités élementaires des parties dont elles provenaient.

Entraînés par ces dogmes, qui semblaient leur donner la clef de tous les phénomènes physiologiques et morbides, les médecins successeurs d'Hippocrate s'abandonnèrent à ces hypothèses qu'ils varièrent de diverses sortes. On remarque, en effet, une grande conformité entre les théories médicales de Platon, telles qu'on les trouve

dans le *Timée*, et celles que professèrent, comme nous l'avons dit, les fils d'Hippocrate.

Tels furent les commencemens de l'ancien *dogmatisme* fondé par les successeurs immédiats d'Hippocrate, mais qui ne reçut ce nom que plus tard, après la naissance de la secte empirique. En se jetant dans la recherche des causes prochaines, en voulant rendre raison de tout, les médecins, dès cette époqne, faussèrent pour toujours la science, qui se ploya successivement aux systèmes de toutes les sectes philosophiques. Il serait assez fastidieux de rapporter ici les opinions variées des nombreux médecins dogmatiques. La physiologie de Platon leur fournit, comme nous l'avons vu, leurs principaux dogmes. Cette théorie des quatre humeurs élémentaires fut la base de toutes les doctrines qui régnèrent jusqu'au temps d'Asclépiade. L'éther, l'air igné, le *pneuma* des anciens philosophes, que Platon et Aristote ne se firent pas faute d'employer, et qui fut introduit dans la physiologie par les premiers dogmatiques, devint par la suite, sous l'influence de la philosophie stoïcienne, le principe des phénomènes physiologigiques et morbides, comme il était pour Zénon celui de toute la nature, et mérita aux dogmatiques qui, beaucoup plus tard, mirent ce principe au premier rang, le nom de *pneumatiques*. Le désir de tout expliquer, la facilité avec laquelle furent adoptés les principes généraux les plus imaginaires, l'ignorance ou la connaissance imparfaite de la structure du corps, donnèrent lieu aux opinions les plus absurdes et les plus contradictoires sur les usages des organes et celui des fluides animaux, et sur les causes des maladies. Ce fut la source de nombreuses théories qui se succédèrent avec rapidité, et de discussions interminables, pour lesquelles on emprunta les ressources de la dialectique plus que les leçons de l'observation.

Près de l'époque où, sous la bannière de Platon, naissait le premier dogmatisme, apparaissait un de ces hommes appelés à dominer le monde par l'intelligence, et dont l'exemple et les principes philosophiques, tout opposés à ceux de l'école académique, auraient dû, ce semble, imprimer une meilleure direction aux recherches médicales: je veux parler d'Aristote, ce puissant législateur de la pensée, ce créateur de l'anatomie comparée, qui professa, comme l'avait fait Hippocrate, que les notions générales se forment dans l'intellect uniquement par l'action de celui-ci sur les choses particulières et sensibles; que la connaissance dérive entièrement des sensations; qui fit plus, qui offrit dans sa *Zoologie* le premier et le plus beau modèle de l'application de la méthode expérimentale ou d'induction. Mais, entraînés par les dogmes poétiques de Platon, les Grecs de cette époque ne furent que peu frappés de ces grandes leçons de science positive, et il faut l'avouer, la manière dont Aristote traita la physique générale, science qui, alors, comme il en fut presque toujours

de même, avait la plus grande influence sur les sciences physiologiques et médicales, était peu propre à ramener les médecins dans la voie de l'observation et de l'expérience. En effet, comme ses prédécesseurs, il admit, pour expliquer les phénomènes de la nature, des spéculations hypothétiques, les éléments d'Empédocle, et leurs qualités imaginaires; il eut, en outre, recours à des principes abstraits et vagues, à des forces ou causes occultes, moyens plus dangereux encore que les hypothèses, parce qu'ils présentent l'apparence d'une logique sévère, et ne servent cependant à rien fonder, à rien éclaircir.

A part l'impulsion qu'Aristote donna à l'anatomie, ce ne fut que par les côtés défectueux de sa physique et par sa méthode logique qu'il eut de l'influence sur la médecine; mais cette influence ne se fit sentir que long-temps après lui. Quelles que soient les causes de l'éloignement des Grecs à cette époque pour la philosophie d'Aristote, qu'on doive l'attribuer à son caractère trop fortement métaphysique, ou bien à l'impossibilité de consulter ses ouvrages restés long-temps inconnus, toujours est-il que ses principes ne furent introduits en médecine que par Galien. Mais à dater de ce célèbre systématique, le premier des scolastiques, ces principes d'Aristote, étendus abusivement par les Arabes et les philosophes du moyen-âge, dominèrent la médecine comme les autres sciences, jusqu'au temps où Bacon et Descartes en affranchirent l'esprit humain. Aristote paraît avoir possédé des connaissances étendues en médecine : il avait étudié sans doute les auteurs antérieurs et contemporains. Les deux livres qu'il avait écrits sous le titre de Ιατρικα ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On trouve dans plusieurs de ses traités, et surtout dans les *Problèmes*, quelques données sur ses idées physiologiques et médicales, qui n'ont rien qui doive nous arrêter ici. Ce n'est pas, du reste, par ces travaux et ces opinions particulières qu'Aristote a agi sur la médecine. Son école, qui aurait pu avoir tant d'influence sur l'avancement des sciences naturelles, ne suivit pas long-temps l'impulsion qu'il avait donnée. Le célèbre Théophraste, l'héritier de ses doctrines et de ses écrits, s'occupa bien du règne animal, mais il se livra de préférence à l'étude des végétaux, et aucun de ses successeurs ne rentra dans la voie que le maître avait ouverte. Les travaux anatomiques d'Aristote furent, à la vérité, continués par les médecins de l'école d'Alexandrie, mais dans une toute autre direction.

Malgré cette déviation fâcheuse, la médecine, dans l'intervalle qui sépare Hippocrate d'Hérophile et d'Érasistrate, c'est-à-dire jusqu'au commencement de l'école d'Alexandrie, ne laissa pas de faire quelques progrès. Les fils d'Hippocrate, Thessalus et Dracon, Polybe, son gendre, Hippocrate III et Hippocrate IV, ses petits-fils, cultivèrent, comme nous l'avons dit, la science qui avait fait la gloire de

leur famille. La plupart des traités apocryphes de la collection hippocratique leur sont attribués, ou du moins ont été manifestement composés dans cette période. Malgré les théories hypothétiques et les subtilités qui les déparent, on ne peut s'empêcher de remarquer dans les œuvres médicales de cette époque des notions anatomiques, physiologiques et pathologiques plus avancées que celles qui constituent le fonds des ouvrages légitimes d'Hippocrate : c'est ce que présentent particulièrement les Traités *de la Nature de l'homme*, *du Régime hygiénique*, *des Lieux dans l'homme*, *des Maladies*, *des Affections*, *des Affections internes*, *des Ulcères*, *des Fistules et des Hémorrhoïdes*, *de la Génération*, *de la Nature de l'enfant*, *des Maladies des femmes*, *des Maladies des jeunes filles*, *de la Maladie sacrée*. Parmi les médecins qui, dans cette période, eurent le plus de renom, ou dont les travaux sont le plus cités par les auteurs postérieurs, on remarque surtout Dioclès de Caryste, de la famille des Asclépiades, qui le premier écrivit sur l'anatomie, fut très habile en chirurgie, et publia un grand nombre de traités sur l'action des alimens et des médicamens, que, suivant lui, l'on ne pouvait connaître que par l'observation ; Praxagoras, de Cos, également Asclépiade et l'un des derniers de cette famille qui cultivèrent avec éclat la médecine, célèbre par ses découvertes anatomiques et par ses travaux en médecine pratique et en chirurgie ; Chrysippe, de Cnide, connu pour avoir proscrit les purgatifs et la saignée, et dont les principes furent, au rapport très contestable de Laerce, en partie empruntés par son disciple Érasistrate.

Cependant un immense événement avait changé la face du monde ancien : la Grèce, long-temps menacée par l'Asie, venait, sous la conduite d'Alexandre le Grand, d'en faire la conquête, et avait porté dans l'Orient ses arts et sa civilisation. Mais ce fut aux dépens de sa liberté. Courbée sous le joug des Macédoniens, agitée par des troubles continuels, destinée bientôt à devenir la proie du colosse romain, elle laissait échapper de ses mains le sceptre scientifique et littéraire qu'elle avait tenu avec tant de gloire. Alexandrie succéda à Athènes, et devint le centre des sciences et des lettres, en même temps que du commerce du monde. Pendant que les successeurs du conquérant macédonien se disputaient ses dépouilles, Ptolémée Lagus, à qui l'Égypte était échue, évitait avec soin de se mêler à leurs sanglantes querelles, et s'efforçait de faire fleurir dans ses états les sciences et les arts. Ce fut sous Ptolémée Philadelphe, digne successeur de son père, que furent fondés le musée et la bibliothèque qui rendirent Alexandrie si célèbre. La protection éclairée des souverains de l'Égypte, la centralisation de toutes les richesses intellectuelles dans leur capitale, donnèrent un nouvel essor aux sciences. Les autres rois grecs de l'Asie, soit par goût, soit par politique, imitèrent ceux d'Égypte. Il s'éleva entre les Lagides et les rois de Pergame et de Syrie une noble rivalité.

La médecine profita surtout de ces heureuses circonstances. Diverses écoles furent fondées dans plusieurs villes d'Asie; mais l'école d'Alexandrie l'emporta sur toutes, et conserva cette suprématie jusqu'après le temps de Galien.

Deuxième époque, école d'Alexandrie. — Avec Hérophile et Érasistrate, s'ouvre cette célèbre école, qui commença pour la médecine une seconde ère, et qui se termine et se résume dans Galien, comme la première s'était terminée et résumée dans Hippocrate. Les travaux de l'époque précédente n'en sont que la préparation. C'est en effet à Alexandrie que nous verrons le développement de toutes les théories médicales qu'avaient ébauchées les successeurs immédiats d'Hippocrate, et que les recherches anatomiques et pathologiques se sont poursuivies dans la nouvelle direction que leur avaient imprimée Dioclès et Praxagoras. Hérophile, disciple de ce dernier, et Érasistrate, de la famille d'Aristote, disciple de Chrysippe ou de Métrodore, médecin de l'école de Cnide, sont considérés à bon droit comme les créateurs de l'anatomie humaine. Jusqu'alors l'anatomie n'avait été étudiée que dans les animaux. Il est presque certain qu'Aristote, malgré ses nombreux rapprochemens entre les organes de l'homme et ceux des animaux, ne disséqua pas de cadavres humains. Hérophile et Érasistrate surent profiter de la protection accordée aux sciences par le souverain d'Égypte pour vaincre les préjugés qui s'étaient jusqu'alors opposés à l'étude de l'anatomie, , par le seul moyen qui pût avancer cette science. On sait les découvertes importantes qui sont dues à ces deux hommes illustres. Mais la médecine ne tira pas de leurs travaux tout le parti qu'on pouvait en attendre; et eux-mêmes, dans leurs théories physiologiques et pathologiques, furent entraînés par leurs recherches anatomiques dans de nouvelles erreurs, soutenues et propagées long-temps par leurs sectateurs. Hérophile semble avoir continué la première école dogmatique qui avait succédé à Hippocrate, et attribua, comme son maître Praxagoras, les maladies à l'altération des humeurs. Du reste, on sait très peu de choses sur sa science pathologique. Les écrits qu'il paraît avoir composés en petit nombre ont disparu de bonne heure. Il est le premier qui, porté par ses recherches anatomiques sur les vaisseaux sanguins, ait étudié de la manière la plus minutieuse et la plus subtile les divers caractères du pouls. Il attachait beaucoup d'importance aux médicamens composés, et croyait que chaque plante était douée d'une vertu spéciale. Il prépara ainsi les doctrines de la secte empirique. Hérophile était connu pour avoir commenté Hippocrate, dont il se disait le disciple. Son école le suivit dans cette voie; mais leurs travaux en ce genre ne nous sont pas parvenus.

Érasistrate, qui pratiqua d'abord la médecine à la cour de Syrie, vint probablement ensuite partager à Alexandrie les travaux d'Héro-

phile. Digne émule de cet anatomiste, il signala son nom par des découvertes non moins importantes, et eut par ses doctrines nouvelles plus d'influence sur la théorie et la pratique de la médecine. Érasistrate rejeta les doctrines humorales de ses prédécesseurs, et fonda le premier solidisme qui ait apparu dans la science. Pour lui, tout gît dans les élémens solides de l'économie animale, les nerfs, les veines et les artères. Ces dernières ne sont remplies que d'un fluide aérien, qui y est introduit par la respiration : tous les phénomènes vitaux dépendent de l'influence de ce fluide. Les maladies proviennent de la déviation, de l'erreur de lieu du même fluide et du sang, qui vient prendre la place de celui-là dans les artères et les artérioles, et produit ainsi les phénomènes de l'inflammation et de la fièvre. Égarés par ces théories, Érasistrate et ses sectateurs, à l'exemple de Chrysippe, rejetaient la saignée et les purgatifs. Mais en chirurgie, où toutes ces spéculations ne pouvaient avoir de prise, Érasistrate montra cette supériorité qui accompagne toujours les connaissances anatomiques positives. Il avait composé sur l'anatomie, l'hygiène, la fièvre, les causes des maladies, les médicamens, de nombreux écrits, qui tous ont péri : il n'en est resté que quelques fragmens conservés dans Galien et Cœlius Aurelianus.

C'est du temps d'Hérophile et d'Érasistrate que quelques auteurs, d'après un passage mal interprété de Celse, comme je l'ai déjà dit dans cet ouvrage en traçant l'histoire de la chirurgie à cette période, pensèrent qu'avait eu lieu la séparation de cette partie de l'art et de la médecine interne. Mais cette prétendue séparation n'est fondée que sur une distinction purement scolastique établie par Celse entre les maladies qui sont traitées, ou par le régime, ou par les médicamens, ou par les moyens chirurgicaux. Ce ne fut que dans le moyen-âge que le partage de la médecine et de la chirurgie eut réellement lieu. Ni les médecins qui précédèrent Hérophile et Érasistrate, ni ceux qui les suivirent long-temps après, ne s'abstinrent de cultiver et d'exercer toutes les parties de la médecine. Les principaux chefs de secte de l'école d'Alexandrie, Hérophile, Érasistrate, Asclépiade, Thémison, Philinus, Sérapion, pratiquèrent la chirurgie aussi bien que la médecine interne. Il en fut de même plus tard d'Arétée, de Soranus, de Thessalus, de Galien, et de tous les médecins anciens dont le nom est venu à la postérité. Il n'y a nul doute que quelques médecins, s'étant montrés plus habiles dans certaines parties de l'art, dans la pratique de certaines opérations, s'y soient livrés plus particulièrement ; c'est là toute la division qu'a subie la médecine dans les temps anciens. Cette opinion devient évidente par la connaissance de plusieurs passages de Scribonius Largus, qui vivait peu de temps après Celse. Le domaine de la médecine est si vaste, dit-il, que chacun est le maître d'y choisir sa part : aussi en voit-on qui portent le nom de médecins,

bien qu'ils n'exercent qu'une seule partie de l'art (*De compositione medicamentorum*). Dans les écrits des anciens, de même que dans le texte de quelques lois relatives à la responsabilité des médecins, ce titre s'applique également, et à ceux qui guérissent par le régime et les médicamens, et à ceux qui pratiquent des opérations. En l'absence de toute loi sur l'exercice de la médecine, chacun pouvait, suivant sa vocation ou les circonstances, exercer l'art tout entier, ou seulement quelques parties plus ou moins restreintes et faciles : de là les dénominations de médecins diététiques, pharmaceutiques et chirurgiques, et la distinction plus réelle de ceux-ci en médecins oculistes, herniaires, dentistes, anaires, articulaires, etc. Aussi Galien dit-il qu'il y avait autant de ces médecins particuliers que d'organes du corps humain (*De part. art. med.*, cap. XI). C'est avec moins de raison encore que, s'appuyant sur un passage obscur et altéré d'Aristote, on avait admis, du temps d'Hippocrate, des médecins architectes et des médecins ministres, espèces de manœuvres destinés à exécuter les ordres des premiers. Il est bien avéré, comme l'a démontré Goulin (*Encyclop. méthod.*, part. méd., art. *Architecte*), que le passage cité a un tout autre sens que celui qu'on a voulu lui donner. On est fondé seulement à croire, d'après divers documens, que les médecins anciens confièrent, dans plusieurs occasions, à leurs esclaves ou à leurs élèves l'exécution de certaines opérations peu importantes.

Depuis que les médecins, abandonnant la voie d'Hippocrate, s'étaient jetés dans la recherche ou plutôt dans la divination des causes prochaines, et en avaient fait la base de la thérapeutique, la science était devenue une arène ouverte à toutes les opinions contradictoires, à toutes sortes de doctrines dogmatiques, dont les principes opposés n'avaient d'autre source ni d'autre appui que l'imagination de leurs auteurs : le traitement des maladies était livré à l'incertitude la plus déplorable. Les uns, prétendant suivre les doctrines d'Hippocrate, adoptaient les traités théorétiques qui ont été faussement mis sous son nom; d'autres acquiesçaient à telle ou telle théorie qui se trouve dans ces traités; d'autres suivaient les principes de Dioclès, d'autres de Praxagoras, d'autres d'Hérophile, d'autres d'Érasistrate; quelquefois les disciples de chacun de ces chefs de secte modifiaient encore les principes de leurs maîtres. Il n'était pas un point de théorie ou de pratique qui ne fût le sujet d'autant d'opinions différentes qu'on comptait de médecins qui s'en occupaient. Un tel conflit d'opinions et de doctrines devait nécessairement ouvrir les yeux sur le peu de fondement et sur l'incertitude de l'art. Diverses circonstances tendaient à pousser les esprits dans cette direction. Depuis la conquête d'Alexandre, les rapports des Grecs avec l'Orient avaient fait connaître une foule de médicamens, dont les propriétés échappaient à toutes les explications des

sectes dominantes, et ne pouvaient être appréciées que par l'observation. D'un autre côté, une école philosophique célèbre, opposant les doctrines contradictoires des autres sectes les unes aux autres, et montrant que ces doctrines ne sont point fondées sur des principes réels, mais sur de pures suppositions, sur des hypothèses, soutenaient que les objets de leurs spéculations ne peuvent arriver à la connaissance humaine.

Secte empirique.—Frappés de la vanité et de l'opposition des théories ainsi que des préceptes pratiques qui divisaient l'art de guérir, encouragés par l'exemple des pyrrhoniens ou sceptiques, qui soumettaient toutes les opinions philosophiques à un examen sévère, quelques médecins tentèrent de fonder les principes et la pratique de la médecine sur les seules données de l'expérience, de ramener cet art dans la voie qu'il avait suivie dès sa naissance, dans celle que dans des temps reculés avait déjà choisi Acron, d'Agrigente, qu'Hippocrate avait enfin préconisée : car toutes les sectes, quelles que fussent leurs méthodes et leurs doctrines, s'appuyaient du grand nom d'Hippocrate. Telle fut l'origine de la secte que l'on nomma *empirique*, à cause des principes qu'elle professait. Philinus, de Cos, disciple d'Hérophile, et Sérapion, d'Alexandrie, qui vivaient à peu près dans le même temps, en sont regardés comme les fondateurs, Elle eut un grand nombre de partisans, parmi lesquels on doit citer comme les principaux, comme ayant perfectionné ses doctrines ou exécuté des travaux remarquables dans son esprit, les deux Apollonius d'Antioche, Ménodote, Sextus, Criton, Theutras, Cassius le Pyrrhonien, Glaucias, Manteias, et Héraclide de Tarente. Quoique l'empirisme créé par ces médecins ne se soit soutenu dans sa pureté que fort peu de temps, les principes sur lesquels il était établi sont trop remarquables et eurent trop d'influence sur la médecine pour que nous ne les fassions pas connaître. Leurs ouvrages, comme tous ceux des médecins de cette époque, ne nous sont pas parvenus. Mais Celse, dans sa préface, et Galien, dans ses traités *Des sectes* et *De la meilleure secte*, ont exposé avec détail les doctrines de cette école célèbre, dont Leclerc et Ackermann, parmi les modernes, ont tracé une très bonne histoire.

L'expérience, l'observation des phénomènes, étaient, d'après les empiriques, les seules bases de la médecine. La recherche des causes qui ne tombent pas sous les sens leur semblait non-seulement inutile, mais encore dangereuse. Pour acquérir l'expérience, il se présente trois sources d'observation : 1° le hasard, qui fournit des faits que l'on cherche à reproduire s'ils ont été utiles, et la marche de la nature, que, dans des cas semblables, l'on doit favoriser ou combattre, d'après ses résultats avantageux ou funestes ; 2° les essais entrepris dans le dessein de connaître quels en seront les succès, quels que soient les motifs qui aient porté à les faire ; 3° l'imitation ou l'ana-

logie, par laquelle on applique à un cas semblable les procédés dont les deux premiers moyens d'observation ont démontré l'utilité. Les médecins qui avaient observé les mêmes faits plusieurs fois possédaient l'*autopsie*, dans le langage des empiriques. La réunion de tous ces faits constituait la science. Mais ces observations étaient le résultat de circonstances qu'on ne peut pas toujours faire naître à volonté, et des recherches d'un grand nombre d'hommes. Pour ne pas perdre les fruits de cette expérience, il fallait qu'elle fût consignée dans des écrits : c'est ce qu'on appelait l'*histoire*, qui suppléait l'autopsie, qu'on ne pouvait pas également posséder sur tous les cas. Sans l'histoire, d'ailleurs, l'étude de la science aurait été impossible, et les commencemens de la pratique n'auraient été que des tâtonnemens sans cssse renaissans ; l'art fût resté stationnaire. Les empiriques puisaient dans les auteurs des autres sectes, comme dans ceux qui suivaient leur méthode, les élémens à l'aide desquels ils composaient l'*histoire*. Mais ils avaient tracé les règles qui devaient les guider dans le choix des observations. Il fallait, pour être admis, que les faits fussent recueillis par des hommes de bonne foi et reconnus capables de bien observer; que les mêmes faits eussent été remarqués et décrits par plusieurs médecins; qu'enfin les observations eussent été faites de la même manière, et dans des circonstances parfaitement identiques.

L'*observation*, l'*histoire* et l'*analogisme* étaient donc pour les empiriques les trois méthodes sur lesquelles l'art était basé. C'est ce que Glaucias, l'un d'eux, appelait le *trépied* de la médecine. Plus tard ils adoptèrent, d'après Ménodote, de Nicomédie, qui rejetait l'analogisme, un autre moyen : ce fut l'*épilogisme*, raisonnement à l'aide duquel on conclut, d'après des phénomènes sensibles, à l'existence de la cause physique de la maladie, comme lorsque certains symptômes font présumer la présence d'une pierre dans la vessie. On voit que les empiriques n'excluaient pas le raisonnement, mais ils pensaient qu'on ne devait s'en servir que pour tirer certaines conséquences naturelles : c'est pourquoi ils prétendaient que l'exercice de l'art n'exige que l'usage des sens et de la mémoire, d'où provenaient les deux autres dénominations par lesquelles on caractérisait leur secte (τήρητικὴ et μνημονευτικὴ).

Entraînés au-delà du but par les erreurs des dogmatiques, auxquels ils étaient opposés, ils proscrivirent l'anatomie et la physiologie, dont il eût mieux valu diriger l'application d'après leur méthode sévère de raisonnement. Comment pouvaient-ils se refuser à reconnaître la nécessité des connaissances anatomiques pour la plupart des maladies et des opérations chirurgicales ? Et quoiqu'ils eussent pu soutenir avec plus d'avantage l'inutilité, ou plutôt l'insuffisance de l'anatomie, pour ce qui regarde la physiologie et la pathologie dite médicale, ils tombèrent, à cet égard, dans une inconséquence évidente, en per-

mettant de profiter des occasions qu'offrait le hasard pour connaître l'état des parties internes, et en rejetant, d'après de frivoles prétextes, l'étude de ces parties sur le cadavre. Si l'on excepte cette erreur des empiriques, qui, d'ailleurs, n'avait pas dans leur siècle toutes les conséquences qu'elle aurait dans le nôtre, leur méthode avait un grand avantage sur celle des dogmatiques. Il serait inutile de rapporter les raisons que ces derniers alléguaient pour justifier leurs recherches sur les causes occultes, sur l'essence même des fonctions et des maladies, genre de recherches qui s'est opposé à l'avancement de la science depuis Hippocrate, et qui l'a même fait souvent rétrograder. Les empiriques soutenaient avec raison que tout est expérimental en médecine, et que le raisonnement, du moins celui qui s'applique à l'étude de la nature intime des maladies et des médicamens, n'a jamais produit de découvertes réelles; qu'il ne peut servir de guide dans la pratique, puisque, malgré les dissertations les plus subtiles, on est toujours forcé de s'en tenir à ce qu'enseigne l'expérience.

La secte empirique régna jusqu'au temps à peu près où vécut Galien. Les médecins de cette école s'occupèrent particulièrement des propriétés des médicamens. Malgré le grand nombre d'erreurs qu'ils propagèrent, on peut dire qu'ils ont avancé cette branche de la médecine, en dirigeant les recherches sur un grand nombre de substances; mais on oublia trop que, pour employer des médicamens, il faut connaître les maladies. On ne s'appliqua bientôt plus qu'à l'étude des premiers. Les empiriques dégénérèrent et devinrent des médicastres, pour lesquels toute la science consista à prescrire aveuglément certains remèdes dans le traitement des maux les plus opposés. Les empiriques ne furent plus que des marchands de médicamens.

Les successeurs d'Hérophile et d'Érasistrate, occupés le plus souvent de vaines discussions théoriques, ne continuèrent pas long-temps les travaux anatomiques qui avaient rendu si illustre le nom de leurs maîtres. Pour le parti qu'en tirèrent les dogmatiques, il n'était guère besoin de recherches toutes positives, et les empiriques, plus frappés de l'abus que de l'usage, les proscrivaient comme inutiles à la connaissance des maladies et de leur thérapeutique. L'occasion de disséquer des cadavres humains, d'ailleurs, paraît être devenue tout aussi difficile qu'avant Hérophile et Érasistrate; car il n'est fait mention après eux d'aucun médecin qui ait étudié la structure du corps de l'homme plus complétement que sur un squelette humain; et long-temps encore après, Galien, dont le goût et le génie pour ce genre de recherches ne sont pas équivoques, et qui fréquenta les écoles d'Alexandrie, de Pergame et de Rome, écrivit ses livres célèbres sur l'anatomie, sans avoir pu disséquer autre chose que des animaux. Si

l'anatomie resta stationnaire alors dans l'école d'Alexandrie, la science des maladies, jusque-là assez peu avancée, l'histoire des médicamens et des poisons, l'art des opérations, y firent des progrès remarquables. On peut voir dans l'ouvrage de Celse, qui donne assez complétement l'état de la médecine à son époque, c'est-à-dire à la fin des trois siècles qui forment la première période de l'école Alexandrine, en peut voir, dis-je, en comparant cette précieuse encyclopédie médicale avec la collection hippocratique, qui représente l'époque antérieure, tout ce que la médecine et la chirurgie doivent aux médecins de cette école. Pendant tout cet espace de temps, la médecine était cultivée dans la Grèce et dans les contrées de l'Asie soumises à des rois grecs. Mais, malgré la protection que plusieurs de ces rois accordèrent aux sciences, les sciences médicales ne paraissent avoir fait de progrès qu'à Alexandrie. Les autres pays grecs eurent très peu de médecins remarquables; ils ne reçurent les nouvelles connaissances des Alexandrins qu'au temps de Ptolémée Évergètes II, vers l'an 146 avant l'ère chrétienne. A cette époque, les médecins et les autres savans, fuyant les barbares persécutions de ce monarque, cherchèrent un asile en Grèce et y ranimèrent pendant quelques momens l'étude des sciences médicales qui en avait disparu. L'Asie Mineure reçut aussi les proscrits et profita de leurs lumières. C'est à cette époque que les Érasistratéens fondèrent l'école de Smyrne, et que les Hérophiléens s'établirent dans un temple de Phrygie, près de Laodicée. Ces écoles florissaient encore au commencement de l'ère chrétienne. Les sciences médicales étaient cultivées aussi avec ardeur à la cour de Pergame. Quelques-uns des princes de ce royaume sont célèbres dans l'histoire par l'étude et l'usage qu'ils firent des poisons. Nous avons encore deux écrits d'un poëte médecin qui vivait à la cour d'Attale, dernier roi de Pergame, de Nicandre, de Colophon, sur les poisons et les animaux venimeux et sur les moyens d'en combattre les effets. Le fameux roi de Pont, Mithridate, avait composé un traité sur les alexipharmaques, que Pompée, après la conquête des États de ce prince, fit traduire en latin par Lenœus, un de ses affranchis.

Vers cette époque s'éleva une secte célèbre qui donna une nouvelle vie à la médecine, dont elle changea les formes; je veux parler de la secte méthodique. Mais comme cette école prit naissance à Rome, et que c'est dans cette ville que ses principaux chefs pratiquèrent et professèrent leurs principes, nous devons jeter un coup d'œil sur l'histoire de la médecine chez les Romains, pour passer aux changemens que la domination de ce peuple apporta alors dans l'état politique et scientifique de l'art médical.

De la médecine chez les Romains. — Pendant que les lettres et les sciences grecques étaient cultivées dans leur ancienne patrie, et plus

encore dans les pays de l'Orient soumis aux successeurs d'Alexandre, les Romains s'avançaient à la conquête du monde. Mais le génie de ces fiers républicains livrés tout entiers à la politique et aux armes était peu propre à la culture des sciences. Rome, pendant plus de six cents ans, n'eut point de médecins, si l'on ne doit appeler de ce nom que ceux dont la pratique est appuyée sur des données scientifiques plus ou moins exactes et complètes. Comme tous les peuples barbares, les Romains, pendant ce temps, s'adressèrent à leurs dieux pour la guérison de leurs maux. Au rapport de Pline, chaque Romain faisait en quelque sorte une médecine domestique, qui consistait en certains préceptes de régime et surtout en pratiques superstitieuses. A une époque où la civilisation avait fait à Rome quelques progrès, l'un des hommes éminens de la république donnait un exemple singulier d'ignorance et de crédulité. Caton l'Ancien, cet austère censeur, connu par son aversion pour les médecins comme pour les philosophes grecs qui commençaient à aborder à Rome, et qu'il appelait les corrupteurs de la jeunesse, Caton vantait l'usage du chou dans la plupart des maladies, et prétendait en guérir certaines, les fractures, entre autres, à l'aide de secrets particuliers et de charmes : on trouve dans son ouvrage sur l'agriculture les paroles barbares qu'il suffisait de prononcer pour cela. Après la prise de Tarente, qui leur soumit la Grande-Grèce, 272 ans avant l'ère chrétienne, et surtout après la conquête de la Grèce proprement dite, les Romains se trouvèrent dans des rapports de plus en plus fréquens avec les Grecs et reçurent successivement leurs arts et leurs sciences. A l'époque même où vivait Caton, Archagatus vint du Péloponèse se fixer à Rome dans l'année 535 de la fondation de la ville, ou 217 ans avant l'ère chrétienne, et fut le premier qui y introduisit la médecine grecque. Il perdit bientôt la faveur qu'il y avait obtenue, et reçut le surnom de bourreau, à cause du fréquent usage qu'il faisait du fer et du feu. Les médecins qui étaient arrivés à sa suite furent enveloppés, avec l'art lui-même, dans le même discrédit, et sont long-temps sans reparaître à Rome. Cent ans après, vers la fin du deuxième siècle, Asclépiade, de Pruse en Bythinie, réussit mieux en suivant une autre voie. Dans cet intervalle les Romains, s'ils n'eurent pas de médecins, ne se passèrent pas de médecine : leurs esclaves grecs, lorsqu'ils avaient des connaissances dant cet art, étaient employés au soin de leur santé, comme à d'autres services du corps, et ce n'est pas seulement à cette époque, mais dans des temps bien postérieurs que ces fonctions de médecin domestique furent remplies par des esclaves. C'est ce qui explique et concilie les opinions de ceux qui discutèrent contradictoirement pour savoir quelle était la condition des médecins chez les Romains. Mais, après le temps où vécut Asclépiade, Rome, devenue maîtresse du monde, attira dans son sein toutes les illustrations et les talens, en médecine

comme dans les autres parties des connaissances humaines, et elle posséda dès lors un assez grand nombre de médecins.

Ce n'est pas pour avoir définitivement fixé la médecine chez les Romains qu'Asclépiade se recommande particulièrement à l'attention de la postérité : ce grand homme, en effet, doit être considéré comme le fondateur d'une école qui changea la face de cette science.

Secte méthodique. — La physique atomistique d'Épicure avait probablement été appliquée à la physiologie et à la pathologie par ce philosophe lui-même, qui, au rapport de Diogène de Laerce, avait écrit un traité sur la doctrine des maladies (Περὶ νούσου δοξία.). Galien, dans son livre *Des facultés naturelles*, dit qu'Épicure expliquait les fonctions de l'économie animale et l'action des médicamens par l'attraction et la forme des atômes, et par leur tendance à pénétrer les pores. Mais cette théorie mécanique, qui excluait toute force surnaturelle ou abstraite, adoptée sans doute par quelques-uns des médecins qui suivirent la philosophie d'Épicure, n'eut aucune influence sur la médecine jusqu'à ce qu'Asclépiade en eût fait un corps complet de doctrine. Sans nous arrêter aux détails de son système, empruntés peut-être, comme l'a montré Sprengel, plutôt à Héraclide de Pont qu'à Épicure, il n'en adopta pas moins les principes généraux de ce dernier philosophe, ce qui est plus important à noter. Ainsi Asclépiade, rejetant toutes les idées téléologiques des dogmatiques, professait avec Épicure qu'il n'existe que de la matière en activité, et que tous les phénomènes que présentent les corps dépendent de la diversité des élémens qui les composent et du mouvement dont ils sont doués. Le corps humain résulte, suivant lui, de la réunion accidentelle d'atômes qui affectent une forme déterminée; le mouvement régulier ou irrégulier de ces atômes, leur proportion ou leur disproportion entre eux et avec les vides ou pores qu'ils tendent à traverser, constituent l'état de santé ou celui de maladie. D'accord en cela avec Érasistrate, dont il se rapprochait d'ailleurs sous beaucoup de points, Asclépiade mettait toutes les causes actives des maladies dans les solides : l'état des humeurs ne forme, suivant lui, que des causes occasionnelles. A part ces opinions théoriques, qui sans doute ne sont pas bien solides, Asclépiade eut le mérite plus réel d'avoir adopté une philosophie qui cherchait dans les corps eux-mêmes la raison des phénomènes qu'ils présentent ; d'avoir, en ce qui touche la médecine, donné des idées exactes sur ce qu'on doit entendre par le mot de *nature*, sur ce qu'on doit penser de sa prétendue influence dans les maladies; d'avoir contesté la réalité des jours critiques; d'avoir proscrit la plupart des médications actives employées par un aveugle empirisme, ou prescrites par un dogmatisme imprudent, et s'en être tenu principalement aux moyens hygiéniques dans le traitement des maladies ; d'avoir enfin donné naissance à la secte méthodique, la secte médi-

cale la plus recommandable de l'antiquité. Le système d'Asclépiade appartient sans doute au dogmatisme, en ce sens que ce médecin partit d'idées hypothétiques sur le mécanisme des actions organiques; mais il diffère des systèmes dogmatiques créés depuis Hippocrate, en ce que ceux-ci cherchaient en dehors de l'organisme la cause de ses phénomènes. Par suite de ses idées, il fut conduit à changer toutes les bases de thérapeutique admises jusqu'à lui, à jeter au moins du doute sur des méthodes de traitement qui ne s'appuyaient que sur une expérience incomplète ou fausse, ou sur de vains raisonnemens. Les fragmens de ses nombreux écrits, qui ont été conservés par Celse, Galien, Cœlius Aurelianus, etc., et qui ont été réunis récemment (1794) par M. G. Gumpert, prouvent que ce médecin ne fut pas seulement, comme on se plaît à le représenter, un fougueux et superficiel sectaire.

Thémison, de Laodicée, est le fondateur de la secte des méthodistes. Ce médecin, sur la vie duquel on a peu de documens, exerça son art à Rome. Il aurait été assez avancé en âge vers la fin du règne d'Auguste. Après avoir, pendant la plus grande partie de sa carrière, suivi le système d'Asclépiade, il fut conduit dans les dernières années de sa vie à apporter à la doctrine de son maître des réformes qui en firent une doctrine toute nouvelle. Quoique, des trois principales sectes de l'antiquité, la secte méthodique soit la seule dont il reste un monument précieux dans les livres de Cœlius Aurelianus, il n'est cependant pas facile de faire l'histoire de sa doctrine et d'en suivre le développement, perfectionnée qu'elle fut après Thémison par Thessalus de Tralles et Soranus d'Éphèse. Les écrivains qui en ont parlé n'ont pas indiqué avec précision les perfectionnemens qu'y apportèrent ces deux médecins, et Celse, qui a écrit à une époque voisine de la fondation de la secte, est contredit par d'autres auteurs sur quelques-unes des opinions qu'il attribue aux premiers méthodistes. Galien a assez longuement parlé des méthodistes; mais il a exposé avec peu d'exactitude et jugé avec partialité une doctrine trop éloignée de ses idées pour qu'il en eût ou du moins en donnât une complète intelligence. Enfin, dans l'ouvrage de Cœlius Aurelianus, écrit d'après ceux de Soranus, s'il n'en est pas une traduction textuelle, on ne trouve pas une exposition dogmatique des principes du méthodisme, et l'on est obligé de les saisir dans des endroits épars à l'occasion de l'histoire particulière des maladies. C'est ce qui fait que les auteurs modernes qui ont exposé la doctrine des méthodistes, que Prosper Alpin, qui a cherché à la faire revivre au commencement du dix-septième siècle, que les meilleurs historiens de la médecine, Leclerc, Schulze, Ackermann, Sprengel, que M. Dezeimeris, qui en a fait, il y a quelques années, le sujet d'un travail remarquable, n'en ont pas tous donné la même idée, et qu'ils l'ont interprétée ou jugée différemment, suivant

l'influence des idées dominantes de leur époque. En laissant de côté quelques divergences sur des points secondaires, nous pouvons, ce qui nous importe surtout, indiquer avec quelque sûreté les principaux dogmes de cette école, et en montrer l'influence sur la médecine.

Thémison, soit que les principes physiologiques sur lesquels était basée la pathologie d'Asclépiade lui aient semblé, comme on le dit, trop difficiles à entendre, et donner lieu à une doctrine trop compliquée, soit plutôt que ces principes et le système médical qui en était déduit lui aient paru hypothétiques, et par conséquent contraires à la méthode qui doit présider à l'acquisition des connaissances humaines, à la méthode épicurienne, qui n'est autre que la méthode expérimentale elle-même, Thémison prétendit rappeler la médecine à cette méthode et à la vérité. Rejetant les dogmes sur l'essence et l'origine des corps, auxquels avait sacrifié Asclépiade avec Épicure, il proscrit toute recherche des causes premières, des causes cachées des phénomènes organiques, et professe qu'on doit s'en tenir, pour expliquer ces phénomènes, aux conditions matérielles que démontre directement l'observation, ou qui en sont une conséquence immédiate. Ainsi Thémison rejetait, comme des faits imaginaires qui ne tombent pas sous les sens, les atomes et les pores organiques d'Asclépiade. Mais, d'après l'exemple de la peau, où le passage de la sueur démontre des ouvertures, quoiqu'elles ne soient pas sensibles à la vue, il admettait dans tous les tissus organiques, comme une induction rigoureuse, comme la conséquence nécessaire de faits palpables, évidens, l'existence de pores, qui, relâchés ou resserrés au delà de l'état naturel, laissent passer les matières qu'ils devraient retenir ou retiennent celles qu'ils devraient laisser passer. Ces deux états de resserrement et de relâchement des solides (*strictum, laxum*, τονος, ατονια), qui n'étaient que l'augmentation ou la diminution de leur état normal de constriction, de la propriété tonique (ευτονια), condition matérielle de la santé, formaient les causes ou plutôt les caractères de toutes les maladies possibles, et devaient être combattus par des moyens tout opposés, propres à ramener les organes malades à leur état habituel. Il n'y avait donc, pour construire le système pathologique et thérapeutique, qu'à comparer les diverses affections morbides, à rechercher ce qu'elles ont de commun sous l'*un de ces deux rapports*. De cette manière, Thémison fut conduit à ranger toutes les maladies, d'après leurs analogies ou communautés, en deux groupes distincts, qui présentaient chacun une indication curative particulière. Quelques maladies, cependant, échappaient à cette classification dichotomique, et participant à la fois du genre *strictum* et du *laxum*, qui se montraient simultanément dans différenspoints de l'é-

conomie animale, formaient un genre composé (*mixtum*), et exigeaient un traitement combiné. De cette méthode, adoptée par Thémison et ses partisans dans la distribution des maladies en certains genres, de l'idée qu'ils se faisaient de la médecine, qui n'était, suivant eux, que la méthode de trouver les communautés évidentes des maladies, que l'observation des règles thérapeutiques fondées sur ces communautés, vint le nom de *méthodiques* qui leur fut assigné.

Ce système n'exigeait pas, comme ceux des dogmatiques, de grands raisonnemens, ni de profondes connaissances en anatomie et en physiologie; il réduisait la médecine à une telle simplicité, il se présentait sous les formes d'une logique en apparence si rigoureuse, qu'il dut séduire beaucoup d'esprits. Le méthodisme, en effet, compta beaucoup de partisans, et se soutint avec éclat pendant trois ou quatre siècles. Thessale et Soranus, qui passent, comme nous l'avons dit, pour l'avoir perfectionné, développèrent la doctrine de Thémison et l'appliquèrent à toutes les parties de l'art de guérir. Thessale fit rentrer la chirurgie sous ses lois, et perfectionna la thérapeutique en modifiant le traitement des maladies suivant leur siége et leurs périodes. Soranus, qui parut plus tard, assimila en quelque sorte au méthodisme les travaux des auteurs de tous les temps et de toutes les sectes, en les rapportant aux principes de sa doctrine et les jugeant d'après ces principes.

Les méthodistes diffèrent sans doute de tous les médecins systématiques qui les avaient précédés par l'exclusion rigoureuse de tout principe d'action pris en dehors de l'organisme. Mais, en admettant deux états pathologiques primitifs des tissus, deux seuls modes de lésion élémentaire, qui, loin d'être fournis par l'observation, loin d'être une conséquence légitime des phénomènes morbides dont ils les déduisaient, n'étaient que des conceptions vagues, arbitraires de l'esprit, les méthodistes doivent être classés avec les dogmatiques, de quelque temps et de quelque pays que ce soit, qui ont basé la pathologie et la thérapeutique sur une étiologie hypothétique. Ils ont forfait aux principes mêmes de leur méthode, qui leur prescrivait de s'en tenir aux communautés de plus en plus générales que pouvait fournir la comparaison des maladies sous le rapport de *toutes les circonstances.*

Les méthodistes, en dépit de leurs prétentions contraires, n'avaient donc établi qu'un dogmatisme moins imaginaire que celui des systématiques précédens, qu'un mécanicisme plus simple, plus près des propriétés appréciables des tissus organiques que celui d'Érasistrate et d'Asclépiade, mais qui, en définitive, se fondait, comme tous les systèmes étiologiques, sur la prétendue connaissance de la cause première de la santé et de la maladie, et en particulier sur des conditions matérielles supposées dans le plus grand nombre de cas et arbitrairement limitées. Du reste, l'erreur logique

dans laquelle tomba l'école médicale la plus philosophique de l'antiquité est tellement naturelle à l'esprit humain, que nous verrons son système reproduit ou imité dans nos temps modernes par des hommes supérieurs. Malgré le vice essentiel de leur doctrine, les méthodistes n'en ont pas moins rendu de grands services à la science : en cherchant tous les signes qui pouvaient leur servir d'indices pour déterminer le genre de chacune des maladies, ils ont étudié les phénomènes de celles-ci avec plus de soin que les médecins d'aucune autre secte. Par suite de leur manière d'envisager les affections morbides, soit par un heureux hasard de leur théorie, soit par une induction expérimentale, ils ont été conduits à simplifier la thérapeutique, à établir les indications les plus raisonnables, sinon les plus rationnelles, dans le plus grand nombre des cas auxquels elles s'appliquaient; à signaler la puissance des moyens hygiéniques, à rejeter ces médications préjudiciables et cette foule de remèdes et de pratiques préconisées par un empirisme grossier ou par des théories absurdes. Sans doute, l'école empirique semble, dans l'application, se rapprocher davantage de la méthode positive des sciences d'observation, et comme la proscription lancée par elle contre le raisonnement ne s'adressait réellement qu'à l'abus du raisonnement, à la manie des conjectures et des suppositions, elle pouvait, par ses principes de l'*analogie* et de l'*épilogisme,* et par quelques vues d'ensemble, arriver assez directement aux communautés si philosophiques des méthodistes. Mais enfin cet esprit d'induction ou de théorie n'exista pas chez les médecins de cette école ; cette marche, pour n'avoir pas été nettement tracée par eux, ne fut pas suivie; et s'il est vrai, quoique nous ne puissions pas en juger par nous-mêmes, que la secte empirique avança beaucoup l'étude des maladies par ses préceptes et ses exemples d'observation, ses efforts isolés n'aboutirent qu'à des résultats partiels, et nous avons vu avec quelle promptitude et jusqu'à quel degré elle dégénéra. Il est donc à regretter que la méthode de l'école de Thémison ait été si long-temps méconnue, et que son influence, effacée bientôt par celle de Galien, ait disparu tout à fait dans la décadence générale des sciences.

Secte pneumatique. — A l'époque où la secte méthodique florissait et semblait l'emporter sur les autres écoles médicales, les dogmatiques cherchèrent à relever un principe qui eut long-temps cours dans leurs théories, le *pneuma* ou l'*âme*, employé comme nous l'avons dit par Platon, Aristote, et surtout par Érasistrate; et en le plaçant en première ligne dans l'explication des phénomènes organiques, comme le faisaient les stoïciens dans leur physique générale, semblèrent créer une nouvelle doctrine. Athénée, d'Attalie en Cilicie, qui pratiquait à Rome et jouissait d'une grande célébrité sous les règnes de Néron et de Domitien, une centaine d'années avant Galien, fut l'auteur de cette révo-

lution médicale, qui n'eut d'autres conséquences que de prêter aux dogmatiques des armes bien faibles pour combattre les méthodiques. La secte des médecins pneumatiques, ayant à sa tête Athénée, Agathinus, Archigène, Hérodote, Magnus, Leonides, ne brilla que d'un faible éclat et ne dura pas long-temps. Les pneumatistes, renouvelant toutes les subtilités d'Érasistrate et de son école au sujet du pneuma, combinèrent cette doctrine avec celle des qualités élémentaires, pour construire leur théorie physiologique et pathologique. Toute la médecine fut traitée par eux à l'aide de définitions et de divisions subtiles. Du reste, nous ne pouvons juger de leur doctrine que par ce que nous en ont rapporté les auteurs postérieurs, et en particulier Galien. Quelques fragmens de leurs écrits, conservés par Aétius et Oribase, attestent seulement leur habileté dans diverses parties de l'art. C'est en vain qu'on chercherait les motifs qui portèrent quelques-uns des médecins pneumatistes, particulièrement Agathinus et Archigène, à prendre les titres d'*épisynthétiques* et d'*éclectiques*, puisque, suivant presque en tous points les doctrines d'Athénée, ils ne rassemblèrent, ne choisirent et ne développèrent que les théories erronées du pneumatisme, loin de se porter conciliateurs entre les diverses sectes qui régnaient.

Si, après avoir étudié l'histoire des sectes médicales dans cette période de temps qui sépare Asclépiade de Galien, nous jetons un coup d'œil sur l'état des diverses branches de la science, nous reconnaîtrons la fâcheuse influence de l'esprit de système, et celle non moins funeste de l'empirisme qui s'occupe uniquement de remèdes et de spécifiques. L'anatomie compte à peine quelques hommes qui la cultivent. Les dissections de cadavres humains ne sont plus connues dans l'école d'Alexandrie elle-même, de l'aveu de Rufus, qui vivait sous le règne de Trajan, le premier auteur d'une nomenclature anatomique : la description qu'il donne des parties du corps de l'homme n'est faite que d'après l'étude de l'organisation des singes. La physiologie, si peu avancée pour le mécanisme des fonctions, ne gagne, dans le système des méthodistes, que quelques vues pleines de justesse, mais générales, sur la manière d'envisager l'organisme, sur l'action de ses modificateurs, sur les rapports ou les sympathies établies entre ses diverses parties. La chirurgie ne fit que quelques progrès partiels : aucune découverte fondamentale ne vint enrichir le domaine de cet art. L'empirisme pharmacologique qui déjà, comme nous l'avons dit, avait envahi l'école d'Alexandrie, ne fit que s'étendre de plus en plus, et fut à peine entravé par la thérapeutique éclairée de la secte méthodique. Les hommes qui auraient pu servir la science par d'utiles travaux, ne surent gagner la célébrité et les faveurs de la fortune que par l'invention ou l'application de remèdes le plus souvent bizarres

ou inutiles. Presque tous les noms fameux de cette époque ne nous sont parvenus qu'à la faveur des médicamens empiriques auxquels ils sont accolés. Andromaque de Crète, qui jouissait sous Néron d'un grand crédit et qui porta le premier le titre d'archiâtre, n'est connu que par la composition célèbre de la thériaque et par son poëme sur ce médicament. Les maladies des yeux et des oreilles, les affections de la peau, qui paraissent avoir abondé dans les principales villes populeuses de l'empire romain, furent surtout le sujet des nombreuses recettes que les médecins de ce temps nous ont laissées. Les noms des médecins-oculistes sont particulièrement connus par les inscriptions placées sur le cachet dont ils scellaient les boîtes ou les vases contenant leurs remèdes; inscriptions qui ont été rassemblées par Walchius dans son livre curieux : *Sigillum medici oculari romani*. Les écrits de Scribonius Largus, de Dioscoride, de Pline, montrent dans quelle mauvaise direction étaient alors cultivées la thérapeutique, la science des médicamens et l'histoire naturelle, et combien l'étude de cette dernière science était déchue depuis Aristote et Théophraste.

Toutefois, malgré cet affaiblissement de l'esprit scientifique, malgré l'envahissement presque universel de l'empirisme, c'est à la fin du premier siècle que se rapportent les deux plus beaux monumens que nous ait laissés l'antiquité sur la médecine pratique. L'un est dû à Soranus d'Éphèse, qui enseigna et exerça la médecine à Rome sous les empereurs Trajan et Adrien, et porta l'école méthodique au plus haut point de splendeur; car l'ouvrage de Cœlius Aurelianus, s'il n'est pas, comme nous l'avons dit, une traduction textuelle de l'œuvre de Soranus, paraît lui être emprunté presque en entier. L'autre a pour auteur Arétée, sur la vie duquel on n'a aucun document, mais que l'opinion la plus probable place entre le milieu du premier siècle et la trente-huitième année du second siècle de l'ère chrétienne. C'est à tort, comme l'a prouvé Osterhausen (*Hist. sect. pneum.*), qu'on a voulu faire d'Arétée un pneumatique. Le *Traité des maladies aiguës et chroniques* n'appartient à aucune secte; car si Arétée sacrifie dans quelques points aux idées théoriques de son époque, c'est plutôt à celles des dogmatiques, et ce n'est que d'une manière vague et sans importance pour le fond des choses; son principal caractère est l'observation et l'expérience. On peut juger de l'esprit supérieur d'Arétée et de la justesse de ses vues en pathologie, d'après le soin qu'il prend de mêler à la description des maladies des notions anatomiques sur les parties qui en sont le siége, et d'après celui avec lequel il cherche à déterminer ce siége et le mode d'altération des parties : c'est au point qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'il avait dû se livrer à quelques recherches d'anatomie pathologique, qui seules pouvaient lui fournir les distinctions données dans son livre, ou qu'il avait eu connaissance de recherches antérieures de ce genre;

qu'on a attribuées sans trop de preuves à Hérophile et à Érasistrate. On ne peut que regretter amèrement la perte des ouvrages qu'il avait écrits sur la chirurgie, sur les fièvres, sur les maladies des femmes, et sur la préparation des médicamens.

V. *De Galien à la décadence des sciences.* — Tel était l'état de la médecine, travaillée par les sectes les plus diverses, par les opinions dogmatiques les plus opposées, et surtout par un empirisme grossier, lorsque parut Galien. Versé dans toutes les connaissances des écoles philosophiques et médicales, doué d'une vaste conception, de toutes qualités d'un observateur profond, mais en même temps de l'esprit le plus subtil et de l'imagination la plus ardente, Galien ne chercha à retirer la médecine de l'anarchie où il la trouva, qu'en lui imposant le joug d'un nouveau dogmatisme qui comprît toutes les notions scientifiques et spéculatives émises jusqu'à lui. Tout en reconnaissant que l'expérience est, avec le raisonnement, le fondement de la science, il donne à celui-ci le premier rang; et s'il se présente modestement comme le restaurateur de la doctrine d'Hippocrate trop dédaignée de son temps, comme le commentateur et le simple continuateur de ce grand homme, il ne prend, pour l'édifice théorique qu'il veut élever, que les opinions accessoires, secondaires, du père de la médecine, ou les opinions renfermées dans les écrits qui lui sont faussement attribués. Ainsi, ce que Galien met en œuvre, ce n'est pas le naturisme d'Hippocrate, quoique ce principe apparaisse dans quelques points de sa physiologie et de sa thérapeutique, mais la doctrine des élémens contenus dans quelques traités hippocratiques, et développée surtout par Platon et Aristote. C'est sur cette base, et en s'attachant principalement à la philosophie des péripatéticiens, qu'il construit ce célèbre système dynamique et humoral qui devait dominer la science pendant une si longue suite de siècles.

Nous ne pourrions, sans dépasser les bornes qui nous sont prescrites, faire une indication même sommaire de ce système, que la plupart des historiens de la médecine ont amplement exposé, et dans lequel, du reste, si l'on excepte la coordination, on ne trouve peut-être rien qui appartienne en propre à Galien. C'est là qu'ont été puisées les idées qui ont régné si long-temps, et dont quelques-unes subsistent encore, sur la constitution élémentaire du corps humain, sur ses parties similaires et ses parties instrumentales, ou ses tissus généraux et ses organes; sur les tempéramens, résultats des degrés différens et de la diverse combinaison des quatre élémens ou de leurs qualités; sur les quatre humeurs douées des qualités premières combinées deux à deux; sur les esprits naturels, vitaux et animaux, principes moteurs de toutes les actions organiques, se formant successivement dans le foie, le cœur et le cerveau, correspondant aux

facultés et actions de même nom: les premières à la faculté naturelle qui préside aux fonctions nutritives et formatrices, les seconds à la faculté vitale, qui, par le moyen des artères, répand partout la chaleur et le principe des mouvemens involontaires et des passions; les derniers à la faculté animale, qui a pour siége le système nerveux, et préside aux mouvemens volontaires, aux sensations, à l'intelligence; les idées sur les facultés secondaires propres à chaque organe, et rendant raison des phénomènes qui s'y passent, sur les facultés attractive, rétentrice, altérante, expulsive des organes sécréteurs, sur la faculté concoctrice de l'estomac, etc.; les idées sur la prédominance ou la disproportion de telles qualités élémentaires des parties solides ou les intempéries, qui, avec les vices des humeurs par excès, par défaut et dans leur composition, ou les divers genres de pléthore et de cacochymie, constituaient aux yeux de Galien les causes prochaines des maladies; enfin les idées sur les qualités que, aussi bien que les parties organiques, possèdent, à des degrés différens et dans des combinaisons variées, les alimens et les substances médicamenteuses, qualités qui, par le principe des contraires, les rendent aptes à corriger ou combattre les diverses intempéries et cacochymies du corps.

Quoique formé des débris d'anciennes doctrines, le système de Galien présentait un ensemble séduisant et en général bien coordonné, dans lequel s'encadraient admirablement tous les faits de la science. Personne n'en embrassa l'ensemble avec autant de génie; rien n'échappe à ses explications et à ses distinctions subtiles. On ne peut que déplorer le mauvais emploi qu'il fit de ses brillantes facultés, lorsque, le considérant en dehors de ses conceptions systématiques, on voit avec quelle supériorité il traita les diverses parties de la science. Quoiqu'il ne paraisse pas avoir eu des connaissances plus étendues que Hérophile et Érasistrate en anatomie, on sait avec quelle ardeur il cultiva cette science, et il fut l'un des plus savans anatomistes de l'antiquité. En physiologie, aucun médecin des temps anciens ne peut lui être comparé pour les vues générales et de détail, pour les aperçus fins et judicieux qu'il y a répandues : le traité *De usu partium* est justement regardé comme un des plus beaux monumens que nous ait laissés l'antiquité. Il ne traita pas avec moins de supériorité de l'hygiène dans les livres *De sanitate tuendâ,* qui, jusque dans nos temps les plus modernes, ont été le meilleur ouvrage sur ce sujet. En pathologie et en thérapeutique, Galien montre toujours un grand savoir et une étonnante sagacité; mais, plus occupé de disserter sur les maladies, sur leurs causes, leurs signes, leurs indications curatives, que de les décrire, il est resté, sous ce rapport, bien au-dessous des beaux modèles qu'ont laissés Hippocrate, Celse, Arétée et Soranus ou Cœlius Aurelianus. Néanmoins, dans le traité *De locis affectis,* que Haller préférait à tous les autres de Galien, cet auteur, pour la sa-

gacité avec laquelle il recherche le siége des maladies, n'a été égalé par aucun d'entre eux.

On conçoit quel enthousiasme dut inspirer un homme qui avait su présenter de la science un tableau en apparence aussi complet. L'éclat que son imagination avait répandu sur sa doctrine éblouit, et il fut admiré et imité dans ses erreurs plus que dans ses grandes qualités. Pendant quatorze cents ans Galien fut le dieu de la médecine; on ne jura que sur sa parole. Son autorité, comme celle d'Aristote, dont il partagea la fortune aussi bien que la philosophie, fut absolue; et il ne fallut rien moins que de longs et inouis efforts pour la renverser. Ce qui contribua surtout à l'établir, indépendamment des mérites même de Galien, ce fut les circonstances politiques qui suivirent et qui amenèrent la décadence générale des sciences. Du reste, quelque funeste qu'elle ait été en imprimant une mauvaise direction à l'étude de la science, en en arrêtant long-temps la marche, cette influence fut heureuse en ce sens qu'elle fit pénétrer partout les notions positives acquises jusqu'alors en médecine; c'est par ses écrits, qui ne cessèrent jamais d'être étudiés, que s'établit entre les anciens et les modernes la filiation des connaissances médicales. Les nombreux ouvrages de Galien sont un vaste répertoire de faits, quoiqu'il faille les chercher au milieu de prolixes et fatigantes discussions. « Ils sont, a dit un homme célèbre, qui n'en fut certainement pas un aveugle partisan, si chargés de choses importantes, qu'ils doivent être regardés comme un corps de médecine complet, et comme une encyclopédie plus fournie que celle d'Hippocrate. Galien a presque tout dit, presque tout vu, presque tout appris par sa pratique et par ses observations, de même que par l'étude des opinions de ses prédécesseurs qu'il recueillit avec attention » (Bordeu, *Recherches sur l'histoire de la médecine,* chap. II, § III).

Mais vers cette époque se formait à Alexandrie une secte nouvelle qui devait bientôt replonger la philosophie et les branches qui s'y rattachent dans le chaos que quelques hommes de génie avaient eu tant de peine à débrouiller. Les doctrines religieuses de l'Orient, en s'alliant aux systèmes grecs, donna naissance à cette philosophie qui, sous les noms d'éclectisme, de néoplatonisme et de syncrétisme, réunit dans des combinaisons diverses Moïse et Zoroastre, Pythagore, Platon, Aristote, Zénon et Épicure, mais où ne pouvait que dominer le mysticisme, seul lien possible entre des principes inconciliables. Les nouveaux dogmes de l'Évangile, fondés par des prodiges, devaient donner crédit à ce déplorable système de philosophie. Tous les arts cabalistiques des Orientaux firent donc irruption sur la science aussi bien que sur le peuple. D'un autre côté, les troubles de l'empire, les invasions de Barbares, la commotion qui suivit l'établissement du christianisme, portaient les plus terribles coups aux sciences et

aux lettres. Le fanatisme religieux les acheva : les empereurs chrétiens, confondant sous les mêmes noms de magie et de paganisme tout ce qui tenait aux sciences et à la philosophie, ne tardèrent pas à persécuter les savans, tandis que les torches des moines de cette époque détruisaient les monumens littéraires de l'antiquité : il est aujourd'hui avéré que l'incendie tant reproché au farouche Omar ne dévora dans Alexandrie que des armoires à peu près vides, dévastées par les barbares qui l'y avaient précédé.

La médecine dut être entraînée par le torrent. L'observation de la nature devenait impossible dans un système qui attribuait tout à des influences supérieures. Si l'on s'occupa des sciences naturelles, ce fut pour y chercher de ridicules chimères, telles que la transmutation des métaux. La médecine ne fut plus que de la magie, dans laquelle les talismans, les amulettes, les paroles mystérieuses, jouèrent le principal rôle. Aussi dans cette longue période qui s'étend de Galien aux Arabes, et où la médecine, à cause de son utilité incessante, résista plus que les autres sciences aux atteintes de la barbarie, ne peut-on remarquer que quelques hommes qui, sans être au niveau des dernières écoles de l'antiquité, montrèrent quelque talent. Mais la pensée créatrice semble morte désormais, et ce ne sont plus que des compilateurs. Tandis que presque tous s'attachaient au système de Galien, quelques-uns, en très-petit nombre, restaient fidèles au méthodisme : Cœlius Aurelianus, dont nous avons déjà parlé, fut un de ces derniers, si tant est, comme le veut Th. Reinesius, qu'il ait vécu au ve siècle, longtemps après Galien, qu'il ne cite pas, ce qui fit présumer à d'autres qu'il était antérieur à celui-ci. Oribase, qui vivait à la fin du IVe siècle, réunit en un seul ouvrage les extraits qu'il avait faits des principaux auteurs anciens. De ce travail, entrepris par l'ordre de l'empereur Julien, il ne nous est parvenu que le quart environ. La compilation d'Aétius d'Amide, qui forme seize livres, est surtout remplie de morceaux tirés de Galien, que cet auteur semble avoir pris pour guide; toutefois, il s'attache aux auteurs spéciaux, quelle que soit leur école, qui ont le mieux traité le sujet dont il entretient ses lecteurs. Ce syncrétisme se rencontre encore d'une manière plus marquée dans Alexandre de Tralles, qui admet pour les différentes maladies des explications empruntées aux différens systèmes, méthodique, empirique, pneumatique, etc. La médecine grecque expira enfin avec Paul d'Égine, qui vivait au septième siècle, et dont l'ouvrage, trop souvent copié de Galien, d'Aétius ou d'Oribase, est surtout remarquable par la partie chirurgicale.

Jetons maintenant un coup d'œil en arrière pour voir ce qu'était devenu l'exercice de la médecine dans l'empire romain pendant cette période. Jusqu'à l'arrivée d'Asclépiade, comme nous l'avons dit, l'art de guérir n'était pas connu à Rome; enfin la médecine parvint à s'y

faire jour. D'abord l'exercice en fut abandonné à quiconque se croyait assez fort pour le pratiquer, comme cela se faisait dans les autres pays ; mais l'esprit essentiellement régulateur des Romains ne pouvait s'accommoder long-temps d'un pareil état de choses. César avait accordé aux médecins le droit de citoyen romain ; plus tard, Auguste les exempta des charges et des impôts ; mais rien ne réglait encore leurs attributions et les conditions nécessaires pour l'exercice légal de l'art. Andromaque l'ancien, créé archiatre (chef des médecins, et non médecin du prince) par Néron, semble avoir eu un droit de surveillance sur les autres praticiens de l'empire. Comme un seul homme était insuffisant pour remplir des fonctions si multipliées, il fallut établir dans chaque ville un collége composé d'un certain nombre de médecins qui fussent chargés d'inspecter tous ceux qui pratiquaient le même art, et d'instruire ceux qui voulaient l'apprendre. C'est ce que fit Antonin le Pieux. Les archiatres populaires (on les appelait ainsi) étaient nommés directement et par les citoyens de la ville ayant droit de suffrage, et par les autres archiatres. En dehors de ceux-ci, se trouvaient les archiatres palatins, essentiellement attachés à la personne de l'empereur ; ils jouissaient surtout de titres honorifiques, tandis que les premiers étaient payés par la ville en denrées et en argent, outre l'exemption de toute espèce de charge. Les archiatres palatins arrivaient aux grandes dignités de l'empire. C'est ainsi que nous voyons Aétius revêtu auprès des empereurs de Constantinople du grade de comte ou chef de la suite (*comes obsequii*).

Mais vers les derniers temps de l'empire, les magiciens et les charlatans, nourris des doctrines de la cabale, se répandirent de toutes parts à la faveur des invasions des barbares ; les moines s'emparèrent de l'exercice de la médecine, qui augmentait encore leur crédit sur le peuple ; et au milieu de ce désordre, les rois goths, protecteurs des sciences, conservèrent seuls les anciennes institutions à l'égard des médecins. Ailleurs dans l'Occident tout retombait dans l'anarchie.

L'empire d'Orient, tourmenté à l'intérieur par les querelles religieuses et des conspirations de palais, sans cesse attaqué à l'extérieur par les Goths, les Persans, puis, plus tard, par les Tartares, les Sarrasins et les Turcs, ne put résister à tant de causes de ruine : refoulé dans des limites de plus en plus resserrées, il voyait ses plus belles provinces abandonnées aux barbares. Constantinople, qui, après Athènes et Alexandrie, resta la métropole des lettres grecques, fut loin de remplir le rôle de ces deux villes. Malgré les monumens littéraires qu'elle possédait, malgré la protection de plusieurs de ses princes, les sciences n'y brillèrent que d'un faible éclat. La médecine s'y était presque éteinte depuis long-temps. Quelques-uns des médecins grecs du Bas-Empire, dont les écrits nous sont parvenus, pâlissent encore auprès des faibles compilateurs qui succédèrent à Galien. Tel

se montre Nonnus, qui écrivit, au dixième siècle, à la demande de l'empereur Constantin Porphyrogenète, un livre sur le traitement des maladies ; tel Myrepsus, dont le traité sur la composition des médicamens a été, quoique peu digne de cet honneur, inséré dans les *Artis med. principes* de H. Estienne. Actuarius, qui vécut probablement au treizième siècle, avant Myrepsus, mérite seul quelque attention : si ses livres ne sont que des compilations des Grecs et des Arabes, et surtout de Galien ; ils sont remarquables par le choix et la disposition des matières, qui en rend la lecture facile et instructive.

VI. *De la médecine chez les Arabes.* — Tandis que l'empire romain achevait de s'écrouler sous les coups des barbares, une nation jusqu'alors inconnue, mais grandie tout à coup par le fanatisme religieux, s'avançait sur la scène du monde. On sait avec quelle rapidité les musulmans étendirent leur puissance. En moins d'un siècle (636-715) la Syrie, l'Égypte, la Perse, le nord de l'Afrique, une partie de l'Espagne, furent soumis au pouvoir des califes.

Les Arabes, fidèles au code religieux et politique de Mahomet qui prescrivait la haine des arts libéraux, ne se signalèrent, pendant les premiers temps de leurs conquêtes, que par le ravage et la destruction ; mais bientôt ils subirent la puissance de cette loi qui soumet l'intelligence des conquérants grossiers à celle des peuples civilisés qu'ils ont vaincus : ils devinrent les disciples de leurs esclaves. Des Grecs et des juifs d'Alexandrie, des chrétiens de Syrie avaient traduit en syriaque les écrits de plusieurs philosophes ou médecins grecs, ceux principalement d'Aristote, d'Hippocrate et de Galien. D'un autre côté, les nestoriens, bannis par le zèle intolérant de l'église orthodoxe, avaient depuis quelque temps fondé à Dschondisabour, en Perse, une école dans laquelle la médecine était cultivée en concurrence avec la philosophie. Enfin les platoniciens d'Athènes, persécutés à leur tour, avaient été grossir le nombre des professeurs et des savans qu'attirait la tolérance des princes d'Orient. Tels furent les élémens d'instruction que les Arabes rencontrèrent tout préparés lorsqu'ils commencèrent leurs envahissemens. Jusque-là, ce peuple, doué d'une imagination ardente, passionné pour le merveilleux, n'avait jamais songé aux études sérieuses de la philosophie. Une poésie toute pleine d'images bizarres ou gigantesques, de contes de fées et de génies, telle était leur littérature ; la magie, la divination des événemens futurs par la marche et la révolution des astres, telles étaient leurs sciences. La philosophie d'Aristote, mélange de subtilités et de raison, ne dut frapper leur intelligence que par l'une de ses faces : on l'a déjà prévu ; ils ne s'attachèrent qu'aux subtilités. Galien, avec ses hypothèses, ses explications humorales, devint leur auteur favori, et tout leur travail se borna à copier et à commenter ses écrits. La dia-

lectique grecque, acceptée avec ardeur et promptement naturalisée parmi eux, ne servit qu'à alimenter des discussions ardues et des argumentations sans fin sur les sujets les plus frivoles.

Les premiers successeurs du prophète et les Ommiades observèrent rigoureusement ses lois à l'égard des sciences. Mais sous les Abassides, qui régnèrent à dater de la moitié du second siècle de l'hégire (750), une faveur signalée accueillit les lettres et les sciences. Bagdad, fondée en 762 par le grand Almanzor, devint le siége d'une académie qui réunit bientôt jusqu'à six mille savans : juifs, chrétiens, étaient également bien reçus, pourvu qu'ils apportassent un aliment à la soif d'instruction qui dévorait alors les Arabes. Cependant les gouverneurs indépendans du nord de l'Afrique imitèrent l'exemple des califes, et les Ommiades, rétablis en Espagne, voulurent que Cordoue devint la digne rivale de Bagdad. Plusieurs autres villes de l'Espagne, Tolède, Murcie, eurent des écoles savantes qui conservèrent leur éclat jusqu'à la fin de la domination des Arabes. Pendant plusieurs siècles, ces écoles, et surtout celle de Cordoue, furent visitées par les chrétiens d'Occident, qui ne trouvaient qu'en Espagne les moyens d'acquérir de l'instruction.

Ce fut dans les *Pandectes de médecine* d'Aaron, prêtre chrétien d'Alexandrie qui vivait dans le septième siècle, que les Arabes puisèrent les premières connaissances de la médecine grecque : c'était des extraits des médecins grecs, et surtout de Galien, qui furent composés en syriaque par leur auteur, et auxquels furent ajoutés deux livres par Sergius, archiatre de Raï en Perse, et traducteur d'un grand nombre d'auteurs grecs. Ces Pandectes furent traduits en arabe en 685, par Maserjawaih, médecin juif de Bassora. Divers traités d'Hippocrate et de Galien furent ensuite traduits en arabe. C'est à Honain, qui vivait dans le neuvième siècle, et à plusieurs de ses disciples, que les Arabes doivent des traductions complètes des auteurs grecs dans leur langue.

Malgré tant de circonstances qui semblaient favoriser l'avancement de la médecine, malgré l'établissement de colléges et d'hôpitaux, cette science fit peu de progrès chez les Arabes. Les mêmes causes qui avaient empêché les anciens Grecs de disséquer des cadavres humains s'opposèrent ici plus fortes encore aux recherches anatomiques ; aussi leur anatomie n'est-elle que celle d'Aristote et de Galien. Sauf quelques exceptions peu nombreuses, la pathologie et la thérapeutique ne furent guère plus heureuses : les Arabes enchérirent sur Galien lui-même dans leurs explications et leur prolixité ; la recherche des causes hypothétiques est presque le seul point auquel ils se livrent dans l'étude des maladies. Plusieurs affections, cependant, inconnues aux Grecs, les fièvres éruptives entre autres, furent bien décrites par les Arabes. Autrement, ils n'ajoutèrent guère aux con-

naissances déjà altérées des anciens que de vaines pratiques et l'*uroscopie*. La chirurgie, que les Arabes auraient pu dès les commencemens apprendre dans Paul d'Égine, fut presque nulle chez eux. Cela vient de ce que l'exécution des opérations était abandonnée à des subalternes. Ce n'est qu'au douzième siècle qu'on voit en Espagne Avenzoar se faire gloire de réunir la pratique de la chirurgie à celle de la médecine ; ce n'est que dans ce même siècle qu'existait chez les Arabes d'Asie le seul médecin qui ait pratiqué avec ardeur la chirurgie, et qui nous ait transmis un traité étendu sur cette partie de l'art. Mais la chirurgie d'Albucasis ne fut guère que celle de Paul d'Égine avec une extension de la pyrotechnie thérapeutique de ce médecin.

La chimie et la pharmacie firent seules de notables progrès chez les Arabes : ils découvrirent plusieurs produits nouveaux et enrichirent la matière médicale de médicamens utiles ; mais en même temps la polypharmacie de Galien s'accrut de tous leurs sirops, de leurs confections, etc.

En résumé, si on doit quelque reconnaissance aux Arabes, c'est seulement pour avoir conservé les étincelles qui, au quatorzième siècle, servirent à rallumer le flambeau de la science.

Il y eut chez les Arabes un grand nombre d'écrivains en médecine. Mais à l'exception des principaux auteurs, Sérapion, Rhazès, Haly-Abbas, Avicenne, Mésué le jeune, Albucasis, Avenzoar, Averrhoes et le juif Moses Maimonides, de Cordoue, ces écrivains ne nous sont connus que par les citations de ces derniers ou par l'histoire d'Abul-Farage, source de documens précieux sur la médecine de cette nation, et par la *Bibliothèque* du savant moine Casiri, qui a donné la liste des manuscrits arabes possédés par la bibliothèque de l'Escurial. Des principaux auteurs que nous venons de nommer, le texte original du canon d'Avicenne, de la chirurgie d'Albucasis, et du livre de Rhazès sur la variole et la rougeole, a été seul imprimé. Les manuscrits arabes, dont un certain nombre seulement ont été traduits au moyen-âge, sont enfouis, sans grand dommage peut-être, dans diverses bibliothèques, et particulièrement dans celle de l'Escurial.

Comme nous l'avons dit, les Arabes, asservis à Galien, ne furent que des copies et des commentateurs de ce dangereux systématique. Rhazès, cependant, a acquis une gloire solide pour les maladies nouvelles qu'il a fait connaître par de bonnes descriptions. Avenzoar ne fut pas tellement courbé sous le joug de Galien, qu'il ait toujours reproduit les idées du médecin grec, et qu'il n'ait faire faire quelques progrès aux deux parties de l'art, que presque seul parmi ses compatriotes, il n'eut pas honte de cultiver également. Nous avons déjà parlé d'Albucasis, qui n'est remarquable que par sa chirurgie. Quant à Avicenne, qui fut surnommé le *prince des médecins* par ses compatriotes, et dont le classique et méthodique *Canon*, si plein de spécu-

lations, si vide de choses, comme le dit Haller, a été, pendant tout le moyen-âge, et jusque dans le dix-septième siècle, le texte inépuisable des leçons et des commentaires, on ne peut expliquer son règne que par l'esprit scolastique de l'époque et par le caractère de son ouvrage, qui présentait un système complet de médecine embrassant l'anatomie, la botanique, la médecine pratique et la chirurgie de son temps.

VII. *De la médecine pendant le moyen-âge en Occident.* — Tandis que les Arabes d'Orient et d'Espagne recueillaient ainsi, en les altérant, les débris de l'antiquité savante, d'épaisses ténèbres couvraient le reste de l'Occident. Quelques moines un peu moins ignorans, mais non moins superstitieux que les peuples à demi sauvages dont ils étaient entourés, s'emparèrent de la médecine, si l'on peut donner ce nom à l'empirisme grossier qu'ils exerçaient. Entre leurs mains, l'art de guérir redevint ce qu'il avait été sous les premiers Asclépiades. Au lieu de médicamens, ce fut à des prières, à des reliques de saints, à des aspersions d'eau bénite, etc., qu'on eut recours pour rendre la santé. Quelque ombre de sciences générales existait, cependant, au septième et au huitième siècle dans la Grande-Bretagne, où des missionnaires envoyés par le pape Grégoire avaient fondé des colléges très fréquentés des étrangers. Charlemagne attira à sa cour quelques uns de ces savants, notamment le célèbre Alcuin, et s'il ne fonda réellement pas l'Université, il institua les Écoles des cathédrales et des monastères qui se réunirent plus tard en un seul corps. Dans ces écoles étaient enseignés les sept arts libéraux, la grammaire, l'arithmétique, la dialectique, la rhétorique, la musique, la géométrie et l'astronomie, seules branches des connaissances humaines dont on faisait alors une étude particulière. Charlemagne ordonna, en 805, d'ajouter l'enseignement de la médecine dans les écoles des couvens. Mais cet art était tombé dans un véritable mépris, et plusieurs conciles, dans le courant du douzième siècle, en défendirent l'exercice aux membres du haut clergé.

Cependant quelques lumières parvinrent à pénétrer au milieu de ce chaos. Dans quelques couvens on possédait des exemplaires complets de Cœlius Aurelianus et de Celse, qui, avec des fragmens d'Hippocrate et de Galien, auraient pu propager l'instruction médicale, si les moines adonnés à la médecine avaient pu profiter de ces précieux dépôts, mais qui du moins les initièrent un peu à la science. D'un autre côté, la ville de Salerne, qui, par sa position, se trouvait en relation avec les Grecs et avec les Sarrasins de la Sicile, avait bien pu avoir quelque connaissance de la médecine de ces peuples. Voisine du mont Casino et du couvent qu'y avaient fondé les bénédictins, déjà célèbres par l'ardeur avec laquelle ils s'adonnaient à la culture des diverses sciences et même à l'exercice de la médecine, Salerne pos-

séda dès le huitième siècle un collége de médecine, où furent étudiés, autant qu'ils pouvaient l'être dans ce temps, quelques écrits des médecins grecs et latins que possédaient les moines. Mais ce ne fut qu'à dater du douzième siècle que l'école de Salerne eut quelque consistance, lorsque Constantin l'Africain, fuyant Carthage, sa patrie, après des voyages dans tout l'Orient, y eut apporté les connaisances qu'il avait puisées à Babylone, ce centre de toutes les sciences mathématiques, astronomiques, physiques et cabalistiques des juifs des Persans, des Arabes, des Égyptiens et des Indiens. C'est ce qui fait que Constantin en est regardé comme le fondateur. Ce ne fut, toutefois, qu'après s'être retiré en 1080 au couvent du mont Casino qu'il composa en latin les écrits en partie traduits ou extraits des auteurs arabes, qui firent connaître leur médecine aux Occidentaux. Un disciple de Constantin, Jean de Milan, écrivit en vers léonins le célèbre *Code de santé*, par lequel l'école de Salerne est encore connue de nos jours. La médecine arabe, à dater de cette époque, se répandit dans l'Occident, et, quoique quelques ouvrages des médecins grecs fussent encore étudiés après Constantin, la médecine grecque ne fut connue que par l'entremise des Arabes. Mais l'école de Salerne, malgré sa haute réputation, n'avança réellement pas la médecine; les écrivains qui en sont sortis ne nous ont laissé que d'absurdes com pilations mêlées de superstitions ridicules. Nous devons mentionner ici Gilles de Corbeil (Ægidius), disciple de cette école, qui composa plusieurs ouvrages en vers sur la médecine, dans lesquels on peut puiser d'utiles renseignemens pour l'histoire de la science dans ces temps.

C'est à une époque non éloignée de celle où brillait l'école de Salerne, en 1200, que fut fondée par Philippe-Auguste l'Université de Paris, et sur le modèle de cette institution toutes les autres qui s'élevèrent au même siècle dans plusieurs villes de France, à Montpellier, par exemple, et ailleurs en Europe. Ces fondations, qui sécularisèrent en quelque sorte les sciences et les lettres, ne furent que la consécration et l'extension des écoles qui s'étaient formées depuis long temps en dehors des cloîtres, et dont quelques-unes étaient distinguées par l'étude et l'enseignement de certaines branches des connaissances humaines. C'est ainsi que dans les écoles de Salerne, de Paris, de Montpellier, la médecine était particulièrement cultivée, comme le droit dans celles de Pavie et de Bologne. Dès lors l'enseignement et l'exercice de la médecine, déjà régularisés par diverses ordonnances de Roger, roi de Naples, et de son petit-fils, l'empereur Frédéric II, reçurent une première organisation. C'est de ce temps que date la séparation de la médecine proprement dite et de la chirurgie, par suite de la défense faite par l'Église à ses sujets de se livrer aux opérations sanglantes, séparation que consacra définitive-

ment la création du Collége de chirurgie, autorisé par saint Louis, à l'instigation de Pitard, son chirurgien, et dont les statuts furent réglés par un édit de Philippe le Bel, en 1311.

Mais la science, échappée à peine à l'empirisme grossier des moines, ne pouvait encore briller d'un grand éclat. Deux causes principales s'opposèrent à son avancement : la première fut l'asservissement absolu des médecins de ce temps aux auteurs arabes qui les avaient initiés aux premières connaissances médicales ; la seconde, plus durable, se trouve dans l'influence de la philosophie scolastique.

Les rapports qu'eurent les chrétiens d'Occident avec les musulmans, et surtout avec ceux d'Espagne, seuls dépositaires des sciences, les traductions des principaux auteurs de cette nation, propagèrent bientôt avec autorité leur médecine et leurs autres arts parmi des peuples tout voisins de la barbarie, qui cherchaient avidement à s'instruire. Aussi pendant toute la durée du treizième et du quatorzième siècle, les médecins des diverses contrées de l'Occident ne firent-ils que répéter les leçons puisées dans les livres arabes, et subirent-ils avec eux le joug de Galien et d'Aristote, mais de l'Aristote et du Galien tels que les avaient travestis les Sarrasins. Le nom d'*Arabistes* par lequel ils sont désignés dans l'histoire indiquent parfaitement leur caractère. D'un autre côté, la scolastique, qui ne fut d'abord que l'application de la dialectique à la théologie chrétienne, s'était renforcée de la philosophie aristotélique des derniers Grecs, et surtout de celle qu'avait fondée le commentaire d'Averrhoes, c'est-à-dire de l'aristotélisme allié à toutes les rêveries des syncrétistes alexandrins et à celles des sectateurs du Coran. On sait l'esprit de spéculation oiseuse, de dispute et de subtilité qu'amena le règne de la scolastique, et par-dessus tout le dédain des connaissances positives, l'asservissement à l'autorité et à la routine qu'elle consacra. C'est sous son inspiration qu'eurent lieu ces ridicules discussions sur les universaux, sur la matière et la forme, l'essence et l'être, ces disputes entre les réalistes et les nominalistes, les thomistes et les scotistes, où les grandes questions philosophiques et religieuses étaient étouffées le plus souvent sous les distinctions puériles, sous les mots et l'illuminisme. Les médecins, déjà initiés à ce genre de gymnastique intellectuelle par Galien et Avicenne, suivirent trop fidèlement l'exemple des philosophes et des théologiens de leur temps. On ne peut donc guère s'attendre à trouver dans les auteurs des treizième et quatorzième siècles autre chose que des extraits et des commentaires des Arabes, des rêveries alchimiques et astrologiques, de vaines discussions sur l'essence des causes premières, sur les qualités occultes des médicamens, sur la puissance des charmes et des amulettes. C'est là tout ce que présentent les ouvrages de J. Platearius, de Gilbert l'Anglais, de Bernard Gordon, de Pierre d'Abano, célèbre par son immense savoir, de Nic Bertucci, de

Gaddesden, etc., et même d'Arnaud de Villeneuve, si supérieur à ses contemporains par ses vastes connaissances et par la hardiesse de ses opinions théologiques. Nic de Falconiis, de Florence, seul peut-être, ne dut pas tout aux Arabes, et donna quelques résultats de sa propre expérience. L'anatomie et la chirurgie, cependant, doivent être mentionnées avec honneur, à cause de la bonne voie qu'elles commencent à prendre à cette époque si stérile pour la médecine. Mondino, qui professait à Bologne au commencement du quatorzième siècle, disséqua pour la première fois depuis l'antiquité des cadavres humains, et fit publiquement des démonstrations anatomiques; mais cet usage, qui fut suivi, ne devait que long-temps après amener la véritable réforme de l'anatomie. Le livre de Mondino sur l'organisation du corps de l'homme, calqué trop fidèlement encore sur ceux de Galien, servit pendant deux siècles de manuel aux étudians, et de texte obligé aux leçons des professeurs. La chirurgie, sans se montrer encore au niveau de celle des Grecs, devançait de beaucoup la médecine pratique; Roger de Parme, Roland, Bruno, Hugues de Luques, Théodoric, mais surtout Guillaume de Salicet, mettaient à profit la chirurgie d'Albucasis, et y ajoutaient leurs propres observations. Ces connaissances, transportées en France par Lanfranc, élève de Salicet, devaient bientôt, par les mains de Guy de Chauliac, former les premières bases de la chirurgie moderne.

Cependant quelques lueurs annonçaient pour la science une aurore prochaine. Un homme qui à cette époque fut bien en avant de son siècle, mais qui ne pouvait encore l'entraîner avec lui, c'est le moine Roger Bacon. Ce digne précurseur de l'illustre chancelier de même nom donne l'observation comme base de toute science, combat la magie, et cherche dans les lois physiques l'explication des phénomènes regardés comme surnaturels; enfin, il insiste sur l'étude des anciens. Mais pour payer quelque chose à son temps, le *docteur admirable* du treizième siècle s'occupait de la transmutation des métaux et de la panacée universelle. Déjà, dès la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième, l'Italie, malgré ses discordes civiles, se formait une littérature nationale, et commençait à étudier les grands écrivains de l'antiquité. La patrie de Dante, de Pétrarque et de Boccace, moins livrée que les autres contrées de l'Europe à la philosophie scolastique, était aussi mieux préparée à la rénovation des lettres et des sciences. C'est donc principalement de là que partit le mouvement littéraire et scientifique qui devait agiter le reste de l'Europe, et que favorisèrent les grands événemens du quinzième siècle.

VIII. *De la médecine, depuis la renaissance des lettres dans le quinzième siècle jusqu'à nos jours.* — La révolution qui s'accomplit au quinzième siècle dans les sciences eut nécessairement la même in-

fluence sur la médecine. La réforme religieuse introduisait une liberté de penser et d'écrire qui devait finir par saper tous les despotismes, et par ébranler ce principe d'autorité qui plane sur tout le moyen-âge, en science comme en religion et en politique. Les Grecs, chassés par les conquêtes de Mahomet II, apportèrent en Occident les ouvrages qui avaient autrefois illustré leur patrie. D'un autre côté, l'admirable découverte de Guttemberg changeait entièrement la face des études. La multiplication et la propagation de la pensée par l'imprimerie répandait partout l'instruction, et provoquait l'examen.

Malgré l'sservissement des médecins aux Arabes pendant les époques que nous venons de parcourir, la médecine grecque toutefois n'avait pas été entièrement méconnue. Plusieurs traités d'Hippocrate, et d'autres auteurs moins célèbres, étaient lus dans des traductions anciennes. L'*Ars parva* de Galien était surtout étudié. Aussi ces livres parurent-ils des premiers dans la fameuse collection connue sous le nom d'*Articella*, publiée peu de temps après la découverte de l'imprimerie (1483), et qui fut pendant long-temps le livre classique. Du reste, la médecine arabe n'était en quelque sorte que la médecine grecque, et surtout celle de Galien : il n'y avait donc que quelques pas à faire pour en venir à l'étude directe des anciens. Après la prise de Constantinople qui fit refluer en Europe, et surtout en Italie, les savants fuyant le despotisme et la barbarie des Turcs, la connaissance de la langue grecque, devenue plus familière, permit d'étudier la médecine antique dans ses propres sources. C'est à ce mouvement donné à la littérature classique dès le quinzième siècle par Mars. Ficino, traducteur de Platon, par Th. Gaza, traducteur d'Aristote, de Théophraste et des aphorismes d'Hippocrate, mouvement favorisé par la découverte de l'imprimerie, et continué avec ardeur dans le seizième siècle, que sont dus les travaux de cette mémorable époque, les traductions et les éditions des meilleurs auteurs de la médecine antique. On connut d'autres auteurs que Galien, et l'autorité d'Hippocrate put s'établir peu à peu, et ramener à l'observation de la nature les médecins livrés jusque alors aux spéculations galéniques et arabistes. Divers événemens de la fin du quinzième siècle contribuèrent à cet heureux résultat. La maladie syphilitique qui parut vers cette époque, diverses épidémies, plusieurs affections nouvelles, exercèrent l'esprit d'observation des médecins, et leur apprirent à chercher la science ailleurs que dans les livres de leurs maîtres.

Parmi les hommes qui concoururent des premiers et le plus efficacement à cette révolution de la médecine, nous devons citer au premier rang Alex. Benedetti, qui, versé dans la connaissance des anciens, écrivit sur les maladies dans l'esprit des Grecs, mais y ajouta les résultats de sa propre observation; Benivieni, qui, dans son livre *De abditis nonnullis ac mirandis morborum et sanationum causis*, donna

une preuve de ses lumières et de sa sagacité, et le premier exemple de ces relations particulières de cas morbides mille fois plus instructives que toutes les descriptions didactiques; M. Leoniceno, qui écrivit l'un des premiers sur la syphilis, et qui, ardent adversaire des Arabistes, traduisit un grand nombre de traités d'Hippocrate et de Galien; J. Manardi, regardé par ses contemporains comme seul digne de remplacer Leoniceno; G. Valla, qui donna un extrait de la médecine grecque, et fit des traductions de la plupart de ses auteurs; Th. Linacre, traducteur de divers traités de Galien, mais plus recommandable encore par les chaires de médecine qu'il fit créer aux universités d'Oxford et de Cambridge, et par la fondation du Collége des médecins de Londres, due à son crédit auprès du roi d'Angleterre. C'est à cette époque que se rapportent les travaux de Symph. Champier, de J. Cornarius, de Gonthier d'Audernac, de Fuchs, de Mussaria, de Musa Brassavole, etc., et les éditions des anciens auteurs, de ces imprimeurs célèbres, les Aldes, les Froben, les Gryphes, les Juntes, les Estienne, qui semblèrent naître exprès pour la science. H. Estienne s'acquit un titre à la reconnaissance de la postérité par sa précieuse collection des *Artes medicæ principes,* publiée en 1567.

Alors on put lire dans leur langue et dans leur pureté les écrits des anciens, défigurés auparavant par les traductions des Arabes et par les commentaires de la scolastique. Mais les esprits dominés par l'empire de l'habitude ne purent en si peu de temps secouer le joug qu'ils avaient portés. Le zèle dont furent animés les nouveaux sectateurs de la médecine antique les porta au-delà des limites prescrites par la raison. Le respect pour les anciens fut poussé jusqu'à la superstition. On s'attacha moins à l'esprit qu'à la lettre de leurs écrits. Les uns les commentent et les annotent, les autres les rassemblent en extraits; la plupart déploient dans ces travaux philologiques une immense érudition: quelques uns, tels que Houllier et Duret, s'y montrent encore grands médecins. Cependant, sauf l'influence d'Hippocrate, qui avait porté les esprits vers l'observation, Galien dominait toujours avec ses théories humorales et ses facultés occultes: et les Arabes eux-mêmes, Avicenne principalement, conservaient quelque chose de leur ancien prestige. D'un autre côté, Aristote, remis en lumière, régnait en son propre nom dans la philosophie, et n'avait fait que donner plus de force à la scolastique, qui avait seulement été rapprochée du véritable péripatétisme. Mais d'autres sectes philosophiques tendaient à s'établir, et déjà quelques hommes s'élevaient contre le nouveau despotisme d'Aristote. Ramus, qui paya de sa vie sa révolte contre le philosophe grec, fut un de ceux qui attaquèrent le plus vivement la scolastique, et commencèrent à l'ébranler: il démontra la nécessité d'étudier les causes, au lieu de disserter sur les essences et l'importance des définitions et des divisions. Fernel

appliqua cette méthode à la médecine, et sans être un génie inventeur, attaché encore au char pesant des Arabes et des sectateurs corrompus de Galien, comme le dit Bordeu, il fit un corps élégant de leur doctrine, et, par cette nouvelle manière de traiter les objets de la médecine, mérita de passer pour un réformateur. Mais son influence fut effacée en partie par celle de Paracelse, et par le mouvement que celui-ci donna aux doctrines médicales.

Déjà le culte presque universellement voué aux oracles d'Hippocrate, de Galien et d'Avicenne, avait été ébranlé par quelques médecins prédécesseurs ou contemporains de Paracelse. Argentier, Joubert, Botal et quelques autres avaient combattu les théories et les pratiques consacrées en médecine. D'un autre côté, il régnait un goût général pour les visions de toute espèce. La plupart des savans eux-mêmes subissaient plus ou moins le joug de l'alchimie et de l'astrologie. On croyait aux maladies démoniaques, à la chiromancie et autres genres de superstition. L'étude des anciens fit revivre divers systèmes philosophiques tombés dans l'oubli, qui contribuèrent à propager les extravagances des sciences occultes. Les sympathies et les antipathies furent expliquées, comme l'avaient fait les anciens éléatiques, par le passage des atomes indivisibles d'un corps dans un autre, et servirent à défendre les idées les plus absurdes. Les atomes de Démocrite furent métamorphosés en démons ou substances spirituelles émanées de la Divinité; Dieu redevint la cause agissante immédiate de tous les phénomènes. L'ancien système de la cabale fut reproduit et étendu; H. Corn. Agrippa l'appliqua à la médecine même avant Paracelse. Ce fut au milieu de ces circonstances favorables que s'éleva Paracelse. La fougue de son caractère, le ton d'assurance et d'emphase avec lequel il parlait de ses cures merveilleuses, en même temps qu'il foulait aux pieds les ouvrages des plus grands génies, le langage mystique qu'il employait; tout en lui, jusqu'à sa vie aventureuse, devait frapper la foule et l'entraîner. Ses ouvrages, écrits d'un style entortillé et mystique, surchargés de mots nouveaux, dénués de tout sens, ou détournés de leur acception ordinaire, suivant l'usage de tous les illuminés, n'étaient pas moins faits pour frapper les esprits faibles. Son système médical et philosophique est la réunion incohérente d'idées chimiques et vitalistes, accolées aux opinions théosophiques, astrologiques et cabalistiques, qui avaient eu jadis tant de cours et qui avaient repris une nouvelle vogue.

Dans sa théorie les fonctions de l'économie animale sont expliquées par les rapports, les sympathies des organes avec les diverses constellations ou les intelligences célestes. L'alchimie avait introduit les principes chimiques : déjà Isaac le Hollandais et Basile Valentin avaient prétendu que le sel, le soufre et le mercure sont les vrais élémens

des choses. Paracelse réunit ces trois élémens à ses idées cabalistiques ; il ajouta l'archée, démon qui préside dans l'estomac à l'opération des alchimistes, qui sépare des principes nutritifs le poison contenu dans les alimens, qui donne aux substances alimentaires la teinture en vertu de laquelle elles deviennent susceptibles d'assimilation. Cette archée, par laquelle la nature, la force vitale était personnifiée, fut adoptée plus tard par Van-Helmont qui en développa la théorie : c'est le premier point de départ des animistes modernes. Dans sa théorie pathologique, Paracelse fait usage des principes chimiques pour expliquer chacune des maladies en particulier, et les fait dériver, pour la plupart, de l'effervescence des sels, de la combustion du soufre, et de la coagulation du mercure. C'est à lui qu'est due la doctrine des âcretés chimiques, qui devint la base du système de Sylvius, c'est-à-dire des théories humorales qui furent substituées au galénisme et ne furent pas moins funestes que celui-ci à l'avancement de la science. La thérapeutique de Paracelse, comme sa physiologie et sa pathologie, fondée sur la cabale et l'astrologie, n'admettait que des propriétés spécifiques, occultes dans les médicamens. Il pensait que le véritable but de l'alchimie était, non de fabriquer de l'or, mais de préparer les arcanes propres à prolonger la vie.

Toutes les têtes ardentes, exaltées par le mysticisme et la parole impérieuse du maître, se jetèrent avidement dans la nouvelle doctrine. Ce ne fut cependant que plus tard qu'elle se renouvela avec tous les développemens dont elle était susceptible par les travaux de deux sociétés d'illuminés qui, sous le nom de *Rose-croix* et de *Rosiens*, se formèrent au commencement du dix-septième siècle, et qui devaient se continuer jusqu'à nos jours par le mesmérisme. Mais, pour le moment, Paracelse, s'il propagea des erreurs et des absurdités, a le mérite d'avoir contribué au renversement du galénisme, d'avoir déblayé la thérapeutique de ces médicamens informes qu'avait légués la polypharmacie de Galien et des Arabes, d'avoir introduit l'usage de plusieurs composés minéraux utiles, et présenté la chimie comme un art indispensable pour la préparation des médicamens.

L'attaque contre le galénisme, commencée avec tant de violence par Paracelse, eut pour continuateur, dans le siècle suivant, un homme non moins ardent et aussi bizarre peut-être, mais à coup sûr doué d'un esprit bien plus élevé. Van-Helmont, admirable dans la partie polémique de ses ouvrages, n'a plus que quelques rares éclairs de génie lorsqu'il veut remplacer l'édifice qu'il a abattu, et se perd le plus souvent dans les ténèbres du mysticisme et dans la spiritualisation des propriétés organiques. L'archée de Paracelse fut pour lui une puissance intelligente qu'il fit présider à la formation et au maintien de la machine vivante ; mais de plus, il peupla l'économie d'autant d'archées particulières qu'il y a d'organes. Il fonda aussi en partie sur la

chimie les bases de son système physiologique. A la présence insolite de la bile ou de la pituite, par laquelle on expliquait les affections locales, il substitua une fermentation toute locale aussi, véritable phénomène de chimie vivante.

On pense bien que, au milieu de ces études exclusives des anciens, de ces luttes produites par les doctrines de Paracelse, les connaissances positives de la médecine ne durent pas faire de grands progrès. Cependant, le seizième siècle présente un assez bon nombre de médecins qui ont bien mérité de la postérité pour avoir cherché à ramener le goût de l'observation. Plusieurs de leurs écrits sont encore consultés avec fruit, malgré la crédulité et la superstition qui les déparent souvent, malgré les théories galéniques dont ils sont remplis. Ce fut dans l'école qui s'attacha plus particulièrement à Hippocrate, et qui de là reçut le nom d'*hippocratique*, que se trouvent les nous hommes les plus recommandables de cette époque; parmi ceux-ci citerons P. Brissot, Lommius, Amatus Lusitanus, Trincavelli, Marcellus Donatus, Jordan, Schenck, Dodoens, Foreest ou Forestus, Nicolas et Charles Lepois, Felix Plater, et Baillou, le plus grand de tous.

Mais l'anatomie subit une véritable révolution par les travaux de Vésale, qui porta les derniers coups et les plus décisifs à Galien. Eustachi, son rival, ses disciples Fallopio, Colombo, Varoli, Aranzio, Fabrizio d'Aquapendante, etc., furent les principales colonnes de l'école moderne dont Vésale fut le fondateur, et qui brilla d'abord en Italie. Ses principes se répandirent bientôt dans toute l'Europe, où l'anatomie fut cultivée avec ardeur. Ces travaux, qui eurent d'abord une influence heureuse sur la chirurgie, s'accumulaient pour servir plus tard aux progrès de la science tout entière.

La chirurgie, qui pendant long-temps ne fut que celle de Guy de Chauliac, et ne savait guère employer que les emplâtres et les onguens, se releva en Italie avec la grande école anatomique de Vésale, par les efforts de Bérenger de Carpi, digne précurseur de celui-ci, par ceux de J. de Vigo, de Maggi, de Fallopio, de Fabrice d'Aquapendante. L'éclat que répandit sur elle en France Amb. Paré, assisté de ses disciples Pigray et Guillemeau, parut une véritable restauration. Mais cet éclat ne devait pas être de longue durée; les indignes et ridicules prétentions de la Faculté de médecine, jalouse de la prospérité du Collége de chirurgie, amenèrent des discussions funestes à l'art tout entier; nous ne nous en occuperons pas ici. exposées qu'elles ont été dans cet ouvrage à l'article où est tracée l'histoire de la chirurgie.

Mais ce n'est pas seulement l'anatomie qui reprit dans ce siècle une nouvelle existence. Les sciences naturelles, cultivées la plupart encore dans ces temps par les médecins, se ressentirent aussi de cette disposition des esprits vers les connaissances de toutes sortes. Les écrits de

cette époque durent être d'abord des compilations plus ou moins intelligentes d'Aristote, de Théophraste, de Pline et d'Ælien, augmentées de la description des animaux et des plantes que l'on avait pu observer, et dont le nombre s'augmentait chaque jour par les voyages entrepris dans un but de recherches. Tels furent les travaux de Pierre Gilles, de Belon, de Rondelet, d'Aldrovandi, de Ruef, d'Othon Bruffeld, de l'Ecluse, et surtout de Conrad Gesner, dont les encyclopédies furent la source abondante où les naturalistes ont si longtemps puisé. L'art du dessin, porté si haut pendant le seizième siècle, devint l'heureux auxiliaire de l'anatomie et de l'histoire naturelle, et donna aux ouvrages de cette époque un degré d'utilité inconnu à ceux des anciens.

Dix-septième siècle. — Cette période va ouvrir pour les sciences une ère nouvelle. « Tout ce que l'esprit humain, dit Cuvier dans son *Histoire des sciences naturelles*, pouvait faire avec les moyens légués par l'antiquité, et avec ceux que le moyen-âge et le quinzième siècle avaient découverts, a été exécuté dans le seizième. Mais on y manquait d'un instrument important, c'était de la véritable logique, de la logique d'induction, qui est indispensable aux sciences dont nous nous occupons. Les philosophes scolastiques ne s'étaient attachés qu'à la partie de la philosophie d'Aristote qui repose sur le syllogisme ; ils partaient d'un certain principe établi par l'autorité et non par l'observation, et au moyen d'une série de syllogismes, ils prétendaient établir tout le système de leur doctrine. Bacon vint, et il leur fit voir que l'autorité est un principe tout-à-fait illusoire dans les sciences de faits, et, d'un autre côté, que c'est uniquement par l'induction, par la comparaison des faits particuliers et leur résolution en propositions générales, que les sciences peuvent faire des progrès. »

Ces admirables préceptes, malgré les exemples bien plus admirables de Galilée, qui les avait précédés, malgré l'exemple que donnait peu de temps après Harvée, dans sa démonstration de la circulation, ces préceptes ne devaient pas être si tôt encore suivis. L'habitude des méthodes synthétiques et systématiques était trop enracinée, et d'ailleurs Bacon s'était trop enveloppé de formes scolastiques pour les faire immédiatement proscrire. Un homme qui, plus que Bacon, eut part à la destruction de l'aristotélisme et de la philosophie scolastique, qui établit les mêmes vérités que Bacon, c'est Descartes. Malheureusement ce brillant génie n'affranchit l'esprit humain du joug qui l'avait si long-temps arrêté que pour le soumettre à un joug non moins illégitime : quand il voulut interpréter la nature, oubliant les règles qu'il avait si bien prescrites, il ne fit que substituer des systèmes, c'est-à-dire des erreurs à d'autres erreurs. Mais il avait lui-même donné des armes pour le combattre, en montrant qu'on ne doit pas

s'en tenir à l'autorité : la raison devait donc reprendre bientôt son empire. C'est ce qui eut lieu dans les sciences physiques. Son influence dans les sciences physiologiques et médicales dura un peu plus longtemps, si même elle n'existe encore.

Descartes, renouvelant la philosophie rationnaliste et corpusculaire de Démocrite, avait déclaré la passivité de la matière : les phénomènes qu'elle présente dérivent tous, suivant lui, du mouvement qui lui est communiqué par une cause immatérielle placée en dehors d'elle. Abstraction faite de cette cause primitive, tous les phénomènes de l'économie animale, comme ceux de l'univers, avaient leurs causes prochaines dans la forme et le mélange de la matière. Ces causes prochaines, ou conditions, contenaient donc la raison suffisante des actions organiques, qui ne pouvaient être étudiées que sous ce rapport. Jusque-là Descartes mettait la physiologie dans une bonne voie, puisqu'il poussait à l'étude des conditions matérielles des phénomènes. Mais son génie systématique ne pouvait s'arrêter là, et, en l'absence de l'observation, qui seule pouvait lui révéler ces conditions matérielles, il les inventa, ou plutôt il les replaça dans les anciens atomes, dans la diversité de leurs formes et de leurs mouvemens. Sa matière subtile formée par les petits atomes se concilia parfaitement avec les fermens de Van-Helmont, qu'il adoptait pour expliquer diverses fonctions du corps.

Ces opinions systématiques de Descartes, développées par des sectateurs qui accordaient, suivant les tendances de leur esprit, plus d'importance aux unes qu'aux autres, donnèrent lieu à trois systèmes médicaux qui en naquirent plus ou moins immédiatement. Ce sont le système chémiatrique de Sylvius ou De le Boë, le système iatro-mécanicien et l'animisme de Stahl, qui ne parut qu'après les autres.

Mais, avant de parler de ces systèmes, nous devons faire mention de deux découvertes capitales qui les précédèrent, et qui, plus que toutes les objections et les raisonnemens, contribuèrent à renverser le galénisme ; ce sont la découverte de la circulation du sang par Harvey, et celle du réservoir du chyle et du canal thoracique, par Pecquet, qui fit connaître par là la circulation lymphatique. Ces deux découvertes eurent un sort différent. La première, préparée par des travaux antérieurs et démontrée par Harvey au moyen de l'expérience et de l'induction, fut combattue avec acharnement par l'esprit de routine, et ne fut admise qu'après une lutte violente qui en fit ressortir toute l'évidence. On adopta, au contraire, sans discussion la circulation lymphatique, qui, fournie par le hasard, venait si à propos en aide à la découverte de Harvey, puisqu'elle détruisait entièrement l'ancienne théorie de l'hématose opérée dans le foie. L'envieux Riolan fut presque le seul qui s'en porta l'adversaire, comme il s'était porté celui de la circulation du sang. Mais ces deux belles découvertes ne de-

vaient avoir toute leur influence que plus tard. Pour le moment, elles ne firent que favoriser l'esprit systématique dont était travaillé le monde médical. La théorie de la circulation, sans aider directement au système de Sylvius, ne lui fut pas inutile; mais elle étaya surtout les dissertations mécanico-mathématiques, et la découverte de Pecquet fit substituer aux maladies pituiteuses de Ch. Lepois les maladies lymphatiques, comme on le voit déjà dans Etmuller.

Jusqu'à Sylvius, qui professa à Leyde au milieu du dix-septième siècle, l'âcreté des humeurs n'avait été admise que d'une manière très-vague. Entraîné par les idées de Descartes et celle de Hoghelande, ami et partisan de ce philosophe, qui avait particulièrement cherché l'explication des fonctions du corps humain dans les lois de la chimie, Sylvius ne vit que des opérations chimiques dans l'économie animale, et en fit un système complet et lié dans toutes ses parties, c'est-à-dire comprenant tous les phénomènes physiologiques, pathologiques et thérapeutiques. Toutes les fonctions sont expliquées par des fermentations, par des distillations, des effervescences. Les solides ne remplissent d'autre usage que de contenir des liquides dans lesquels se passent tous les phénomènes intimes de la vie. Les maladies sont produites par l'âcreté ou l'acrimonie de l'un des fluides de l'économie animale; âcreté qui, expliquée par les théories chimiques de l'époque, était acide ou alcaline, et présentait des variétés nombreuses dans ces deux classes principales. Toute la thérapeutique consistait à neutraliser l'acidité et l'alcalescence, ou à les combattre l'une par l'autre. Nous n'avons qu'à exposer aujourd'hui les idées principales de ce système pour faire comprendre toute l'absurdité de ses dogmes et toute la témérité de ses applieations pratiques. Mais il n'en régna pas moins avec éclat, développé qu'il fut par un professeur éloquent, et soutenu par des apparences spécieuses. Sans se montrer aussi exclusivement que chez Sylvius, nous verrons ces idées entrer pour une part plus ou moins grande dans la plupart des doctrines qui régnèrent jusqu'à nos jours.

Le système iatro-mécanique prit une autre face de celui de Descartes. Déjà on se trouvait préparé à cette application des sciences physiques et mathématiques par la doctrine de la circulation du sang calculée de la même manière que dans une machine hydraulique, par les recherches antérieures de Sanctorius qui avait essayé de déterminer avec précision la quantité de la transpiration cutanée. D'un autre côté, les sciences physiques et mathématiques étaient cultivées avec toute l'ardeur que donne une nouvelle impulsion. La médecine, toujours sujette de la physique, ne pouvait manquer de recevoir l'influence des nouvelles recherches, et l'on crut pouvoir expliquer les phénomènes de l'économie animale d'après les lois de la mécanique : de là le système dont Borelli fut le fondateur, et qui compta de nombreux partisans à cause de l'appareil scientifique qui l'entourait.

Borelli démontra le premier que les os sont de véritables leviers mis en mouvement par des puissances qui sont les muscles, autour des articulations qu'on doit considérer comme des points d'appui : il fit voir qu'en raison d'une foule de circonstances défavorables, la force effective des muscles est de beaucoup supérieure à leur force efficace. C'était bien jusque-là; mais toutes les fonctions furent ainsi assimilées à des phénomènes physiques. Pour lui la digestion ne fut plus qu'une trituration, la circulation se fit sous les lois de l'hydrodynamique, etc. La chimie lui servait à compléter les explications de certains phénomènes vitaux pour lesquels la physique faisait défaut, et il ne crut pouvoir mieux rendre compte des causes de la fièvre qu'en la faisant provenir de l'âcreté du fluide nerveux qui allait irriter le cœur.

Bellini, disciple de Borelli, s'attacha, suivant la coutume de tous les sectateurs, à la partie systématique des théories de son maître; il s'occupa surtout d'expliquer le mécanisme des sécrétions par la disposition matérielle de calibre et de direction des vaisseaux sanguins. Enfin, d'autres disciples fondirent le mécanicisme avec la chémiatrie de Sylvius, etc. Les grandes découvertes de Newton donnèrent aussi aux Anglais le goût ou plutôt la manie des calculs; Pitcarn, Cole, Keill et autres soumirent les fonctions de l'économie aux formules algébriques, et ne manquèrent pas de faire jouer à l'attraction un rôle important dans les phénomènes vitaux. Il serait bien inutile d'énumérer les résultats bizarres et contradictoires auxquels conduisit cette fausse application du calcul à la physiologie et à la pathologie. Reconnaissons cependant que les sectateurs de cette méthode pensèrent n'agir que dans des vues expérimentales, dirigées seulement, comme dans les sciences physiques, par le calcul, et que plusieurs des phénomènes mécaniques de l'économie animale, tels que ceux de la locomotion, de la voix, furent vivement éclairés par les recherches de Borelli, de Perrault, etc.

Arrivés à cette époque de l'histoire de la médecine, nous ne pouvons plus que glisser légèrement sur tous les faits dont elle se compose. Les diverses connaissances humaines, étudiées à part, ne forment plus une seule science sous le nom de *philosophie naturelle*. Elles tendent à se subdiviser de plus en plus, pour s'accommoder à l'étendue et à la spécialité des facultés intellectuelles. Chacune des parties de la médecine elle-même est cultivée à part, et doit à cette division des progrès plus grands et plus rapides. Notre tâche se bornera donc plus rigoureusement maintenant que par le passé, à suivre la marche générale de la science, à signaler les principaux événements qui l'influencent, l'état prospère ou arriéré de certaines de ses branches, la direction générale imprimée à ses études.

Pendant tout le cours du dix-septième siècle, l'anatomie poursuivit les recherches qui, avant toute autre branche de la médecine, devaient la faire parvenir à un point voisin de la perfection. Le microscope,

nouvellement découvert, et manié avec habileté par Leewenhoek et Malpighi, faisait entrer plus avant dans la structure des organes. — La physiologie, admirablement étudiée dans plusieurs de ses parties par Fabrice d'Aquapendante, s'était enrichie des deux plus belles découvertes des temps modernes, celle de la circulation sanguine et de la circulation lymphatique. Sanctorius, malgré des résultats fautifs et des conséquences exagérées ou fausses, avait éclairé l'histoire de la transpiration insensible, et avait introduit une précision inconnue jusqu'à lui dans les expériences physiologiques. Mais la physiologie devait encore rester long-temps dans son ensemble sous l'influence des divers systèmes qui se partagèrent la médecine. — En chirurgie, l'école de Paré s'était affaiblie ou presqu'éteinte en France, où l'on ne peut guère citer qu'Habicot; mais ailleurs existaient Magati, Marc-Aur. Severin, Fabrice de Hilden, Scultet, Wiseman. L'obstétrique, sans être enrichie par Mauriceau de ces grandes découvertes qui changent la face d'une science, sembla naître dans l'ouvrage de cet accoucheur célèbre, qui en présenta pour la première fois l'ensemble avec méthode, et en éclaira presque tous les points par ses observations. — La médecine pratique, couverte encore de la rouille du galénisme, au commencement du dix-septième siècle, agitée par les systèmes qui y succédèrent, produisit des observateurs de mérite dans Sennert, Laz. Rivière, Diemerbroeck, Zacutus Lusitanus, Nic. Tulpius, Morton, Bennet, Ramazzini, Ettmuller, Wepfer, Willis, et, au-dessus de tous, Sydenham et Baglivi, qui, tout en se livrant, le dernier surtout, aux écarts des théories hypothétiques, s'attachèrent surtout à l'observation, à la description exacte des maladies, et marchèrent constamment appuyés sur les enseignemens de la pratique. La médecine légale, que le Code criminel de Charles V avait fait naître, fut créée en quelque sorte par Zacchias. — La matière médicale s'était enrichie de plusieurs médicaments puissants, notamment de l'émétique, qui suscita la célèbre discussion entre le spirituel Guy-Patin et la Faculté, et le fameux arrêt du Parlement. Malgré les sarcasmes de ce même Guy-Patin, le quinquina fut reconnu comme le remède le plus sûr des fièvres intermittentes; enfin l'ipécacuanha fut introduit dans la thérapeutique. Rivinus chercha à débrouiller le chaos dans lequel était plongé la matière médicale tout entière.

Les utiles compilations de Bonet, imité un peu plus tard par Manget, la publication du *Sepulchretum* surtout, où ce médecin rassembla l'histoire des cas morbides terminés par l'examen des cadavres, furent d'une grande utilité à la science, et eurent une grande influence sur ses progrès.

Le dix-septième siècle est encore remarquable par l'établissement des sociétés savantes, qui, à cette époque et dans le siècle suivant, furent si utiles à l'agrandissement et à la propagation des connaissances. L'Académie des *Lyncées*, fondée en 1603, fut la première de

ces institutions : on s'y occupait de sciences naturelles et astronomiques. Vers la fin du siècle, furent créées la célèbre Académie des sciences de Londres, l'Académie des curieux de la nature, l'Académie des sciences de Paris, dont les travaux formèrent ces grandes collections, continuées jusqu'à nos jours, et où les sciences physiologiques et médicales occupent une place honorable.

Dix-huitième siècle. — Le commencement de ce siècle est marqué par trois des hommes les plus éminens qui aient paru en médecine, et dont les doctrines, très-diverses, furent les mères de celles qui nous partagent encore aujourd'hui.

La chémiatrie de Sylvius dominait presque partout, et n'était que faiblement contrebalancée par le système iatro-mécanicien. Stahl, profond chimiste, mais physiologiste non moins profond, s'indigna de voir les phénomènes de l'économie animale asservis à des théories aussi grossières et aussi hypothétiques : il prétendit les étudier en eux-mêmes, et chercha à montrer la distance infranchissable qui les sépare, suivant lui, des phénomènes inorganiques. Animé à la fois de l'esprit d'Hippocrate et de Van-Helmont, imbu de la partie spiritualiste de la philosophie cartésienne, qui attribuait à un principe immatériel la cause première de tous les mouvemens qui se passent dans la machine humaine ; c'est à un principe de même nature, à l'âme, qu'il a recours pour présider à tous ces phénomènes de coordination, de sympathie, de consensus, qui s'observent dans l'organisme, pour diriger l'emploi des forces particulières à l'aide desquelles s'exécutent les actions physiologiques et morbides. Ce système rappelait la nature médicatrice d'Hippocrate, et conduisait à une médecine expectante, qui, exagérée par quelques sectateurs, en éloigna la plupart des médecins. D'un autre côté, il avait contre lui, ce qui devait le faire repousser, de grandes vérités que les tendances chimiques et mécaniques de l'époque empêchaient de saisir, et un vice fondamental, la direction intelligente des phénomènes organiques par l'âme rationnelle, qui le rendait suspect aux théologiens aussi bien qu'aux médecins. On peut reprocher à Stahl d'avoir, par une fausse induction, érigé en principe, et comme une force générale, l'idée abstraite du résultat des divers phénomènes de l'organisme et des propriétés de ses tissus. Ce reproche s'applique également à ceux qui, sans déterminer aussi nettement la nature de ce principe, crurent pouvoir admettre une semblable force sous le nom de *principe vital, de nature conservatrice, etc.*, qui les entraînait aux mêmes conséquences. A l'époque où parut Stahl, sa doctrine, incomplète sous tant de rapports, hypothétique dans le principe qui lui servait de lien plutôt que de base, eut du moins le mérite de s'appuyer sur une intelligence plus juste des phénomènes de l'organisme, et de porter ses partisans à les observer plus fidèlement.

Pendant que Stahl développait ou faisait développer par ses élèves sa profonde doctrine, Frédéric Hoffmann professait un mécanicisme moins précis, et par conséquent moins systématique en apparence que celui de Bellini, et qui se rattache encore par Leibnitz à la philosophie de Descartes. Déjà Prosper Alpin, dans le seizième siècle, et surtout Baglivi, à la fin du siècle précédent, avaient essayé de faire revivre les principes de l'ancienne école méthodique : ce dernier avait ébranlé les théories humorales, en ramenant l'attention sur les élémens solides de l'économie animale, auxquels il faisait jouer un rôle presqu'exclusif. Ces idées de solidisme s'étaient facilement introduites en Angleterre, où le système iatro-mécanique comptait dans Pitcarn et Cole des partisans dévoués, mais où Glisson, surtout, par des considérations plus philosophiques sur les propriétés actives de la matière en général, et sur la propriété contratile propre à la fibre animale (1672), avait jeté les bases de la doctrine de l'irritabilité, restreinte depuis dans ses justes limites par Haller. D'un autre côté, le matérialisme mystique de Leibnitz, en douant la matière de forces propres, avait facilité en Allemagne l'admission de doctrines qui cherchaient uniquement dans l'organisme le principe de ses phénomènes.

Hoffmann, partant de ces données philosophiques et physiologiques, et se croyant avec raison, sous certains rapports, plus sage que Stahl en s'arrêtant aux phénomènes les plus généraux de l'économie animale, développa les opinions de Baglivi et les fit passer dans la science. Mais, malgré son éloignement pour les hypothèses, c'est encore une hypothèse, et une hypothèse mécanique qui constitue la base de sa doctrine. Tout, dans son système, est fondé sur les forces matérielles que possède l'organisme, et sur les mouvemens qu'elles y opèrent. Le corps humain, pour Hoffmann, était une machine dont tous les effets dérivent du mouvement, et dont on peut expliquer le jeu par les lois de la mécanique ordinaire, ou par celles d'une mécanique supérieure, qui n'ont pas été découvertes encore, mais qui ne peuvent manquer de l'être un jour. Toutes les fonctions animales étant ainsi rapportées au mouvement de la fibre animale, les lésions de ces fonctions ou les maladies dépendaient des altérations de ce mouvement, qui ne peut être que trop fort ou trop faible, et qui constitue l'état de spasme et celui d'atonie. Hoffmann admettait bien quelques altérations des humeurs qui semblent contradictoires à ses principes, mais dans une part bien moindre que ne le fit Boerhaave, tout aussi partisan des théories mécaniques.

Boerhaave adopta les principales idées de l'iatro-mathématicien Pitcarn, mais ne soumettait pas comme lui les phénomènes vitaux aux lois mathématiques. Il ne fut pas un mécanicien pur : il associa aux explications mécaniques les théories humorales qui se fondaient sur les altérations des fluides; mais ce qui domine par-dessus tout dans

son système ce sont les théories mécaniques, et c'est par là qu'il est généralement connu. Comme Hoffmann, il place la cause de la vie dans le mouvement : il admet d'abord que la fibre élémentaire est douée d'une force particulière de cohésion, qui la met à même de ne céder qu'à un degré convenable à l'effort des fluides, et de réagir sur eux ; cette force étant diminuée, il y a relâchement, d'où rupture ou simplement dilatation des vaisseaux, extravasation ou stase des liquides ; la force étant augmentée, il y a rigidité de la fibre, d'où rétrécissement des conduits et obstacle au cours des fluides circulans. L'inflammation était pour lui le résultat d'un arrêt dans la circulation du sang, par suite du passage des globules sanguins dans les capillaires où ils ne pénètrent pas habituellement. Tel est le point de départ de la fameuse théorie de l'erreur de lieu qui a régné si longtemps dans les écoles. Toute chose capable de faire stagner le sang dans une partie était une cause d'inflammation. A ces influences mécaniques, ajoutez quelque principe abstrait qui se rapproche du naturisme d'Hippocrate, et surtout les acrimonies acides et alcalines des humeurs, et vous aurez les élémens avec lesquels Boerhaave composa son syncrétisme médical.

Les rapports qui existaient entre les doctrines d'Hoffmann et de Boerhaave, fondées également sur la mécanique, l'humorisme qui y était encore admis, les dispositions qui avaient fait accueillir le système iatro-mathématique, et surtout le talent de ces deux hommes, comme professeurs et comme écrivains, la renommée qui les signalait les plus grands praticiens du siècle, toutes ces circonstances firent prévaloir généralement les théories mécaniques sur la profonde doctrine organique de Stahl, cachée sous le mysticisme des idées et l'obscurité du style. Ce n'était que plus tard, et modifiée dans ses formes et son langage, que celle ci devait entrer en partage plus égal de la science. Du reste, la réalité ou l'apparence spécieuse des divers points de vue sur lesquels étaient fondées ces différentes doctrines s'opposait à ce que chacun de leurs principes dominât exclusivement ; aussi en trouve-t-on presque toujours quelques élémens confondus ou réunis dans les doctrines qui en procédèrent plus ou moins immédiatement.

L'animisme de Stahl, soutenu dans toute sa pureté par Gohl, Carl, Mich. Alberti et Juncker, ne sortit guère, dans les premiers temps, de l'université allemande où il avait été professé par son auteur, et fut confiné dans le cercle d'un assez petit nombre de sectateurs. Vers le milieu du siècle, il fut introduit par Boissier de Sauvages dans l'école de Montpellier, où régnaient alors les théories mécaniques ; et allié plus ou moins encore à des doctrines mécaniques et humorales, il devint le système dominant de cette école, se transformant tantôt en un vitalisme organique avec Bordeu, et avec Barthez en un vitalisme métaphysique. Plus tard, mais dégagé de son principe hypothétique, il

devait, en s'alliant aux idées générales d'Hoffmann, et en fournissant les bases des expériences de Haller sur l'irritabilité et la sensibilité, conduire aux doctrines organiques modernes.

Les idées d'Hoffmann sur les propriétés spéciales dévolues à la matière organique devinrent, en s'épurant, comme nous venons de le voir, la source de nos doctrines actuelles; mais elles produisirent auparavant le système nervoso-dynamique de Cullen, et les théories de l'excitement, qui, ouvertement ou non, dominent encore aujourd'hui la pathologie et la thérapeutique.

Boerhaave, pendant sa vie, et long-temps après lui, exerça sur la médecine une influence immense, mais d'un autre genre que celle de Stahl et d'Hoffmann. L'éclat de son enseignement, la séduction d'un système lié dans ses parties avec un art infini, présenté et développé dans ses leçons et dans ses ouvrages avec une méthode et une précision extrême, lui attirèrent une foule de sectateurs. Ses théories mécaniques se répandirent de tous côtés, et se conservèrent dans les écoles, à côté des théories humorales de Galien ou de Sylvius, long-temps encore après que les esprits supérieurs les avaient abandonnées, et en avaient démontré le peu de fondement. Mais Boerhaave racheta ses erreurs par un mérite qui agit avantageusement sur la science : versé dans la connaissance profonde des travaux de ses prédécesseurs et de ses contemporains, il répandit partout le goût d'une solide érudition. C'est à ses exemples et à ceux de son disciple Haller, que l'Allemagne surtout dut le grand nombre de médecins qui, tels que Van-Swieten, Gruner, Kestner, Hebeinstreit, Hensler, Murray, Baldinger, Ludwig, Ackermann, Plouquet, etc., se distinguèrent dans ce siècle par des travaux de pure érudition ou par les recherches savantes dont ils enrichirent leurs ouvrages.

Pendant que Boerhaave, Hoffmann et Stahl s'efforçaient de coordonner toute la science autour de quelques idées plus ou moins justes et fécondes ou plus ou moins hypothétiques, les diverses branches de la médecine s'avançaient d'un pas inégal. L'anatomie, cultivée avec tant de succès à la fin du siècle précédent par Ruysch, Malpighi, Vieussens, Valsalva, Verheyen, Duverney, était encore éclairée dans le commencement de celui-ci par plusieurs de ces hommes célèbres et par leurs dignes continuateurs, Santorini, Mery, Littre, Albinus, Winslow, Heister, Senac, etc. Les connaissances positives de physiologie s'accroissaient avec celles de la structure des parties. Les recherches de Torti sur les fièvres pernicieuses, les travaux de Lancisi, de Senac, d'Astruc, de Musgrave, de Gorter, etc., éclairaient divers points de la pathologie interne; enfin l'histoire de la médecine de D. Leclerc et celle de Schutz, publiées au commencement du siècle, lui faisaient connaître les trésors de l'antiquité médicale; Freind l'initiait à la médecine des Arabes.

Les accoucheurs trouvent alors dans Levret et dans Smellie deux génies originaux qui changent complètement la face de leur art, et en fixent la doctrine. L'invention du forceps et du levier, au commencement de ce siècle, l'une des plus importantes découvertes, venait de donner à l'art les moyens les plus puissans.

Cependant, le milieu du dix-huitième siècle voyait fleurir deux hommes qui devaient changer, plus ou moins long-temps après eux, la face entière de la science : ces deux hommes sont Haller et Morgagni. Sans doute des travaux semblables à ceux de ces célèbres médecins avaient été entrepris avant eux, mais par la généralité de leurs recherches, par la sagacité avec laquelle ils les ont dirigées, par l'esprit dans lequel ils les ont constamment poursuivies, c'est à eux que l'on doit rapporter l'heureuse impulsion donnée à la physiologie et à la pathologie. Jusqu'à Haller, et trop souvent encore après lui, la physiologie fut un champ ouvert à tout ce que l'imagination peut enfanter. Haller recueillit ce qu'il y avait de positif dans les connaissances acquises sur les phénomènes organiques; il se livra à de nombreuses expériences sur les animaux pour observer le mécanisme des parties vivantes. Ses recherches sur l'irritabilité sont l'origine de presque tous les travaux entrepris pour constater l'action, les propriétés des divers tissus animaux, le mécanisme des différentes fonctions.

Morgagni découvrit un autre côté de la science. Pendant toute l'antiquité, et presque jusqu'à l'époque où nous arrivons, on ne s'était guère occupé que des causes prochaines des maladies. Depuis la renaissance de l'anatomie, quelques hommes avaient bien de temps en temps cherché dans les cadavres les désordres qui avaient entraîné la mort : tels furent le grand Vésale, Colombo, Eustachi, M. Donatus, etc. Plusieurs observateurs avaient publié des recueils de faits intéressans, où se trouvaient mentionnés les cas dans lesquels l'autopsie était venue éclairer le médecin; c'est ainsi que F. Plater, P. Forestus, L. Rivière, etc., fournirent au célèbre compilateur Th. Bonet les matériaux à l'aide desquels il publia son *Sepulchretum* (1679), immense répertoire où se trouvent entassés pêle-mêle les faits les plus remarquables, mais le plus souvent dépourvus de détails suffisans. Il était nécessaire qu'une main habile vînt débrouiller ce chaos, et apprît à tirer parti de ces matériaux. Morgagni, digne élève de Valsalva, posa les bases sur lesquelles seules peut être élevé l'édifice de la pathologie : il réunit et coordonna les faits particuliers observés par ses prédécesseurs, les rapprocha de ceux qu'il avait lui-même recueillis; il chercha à rattacher les symptômes morbides aux altérations des organes, en un mot, à connaître les conditions matérielles des dérangemens qu'éprouve l'économie animale; enfin Morgagni remplit la tâche qu'il s'était imposée, de rechercher, au moyen de l'anatomie, le siége et la

cause des maladies. Il ouvrit la voie qui a renouvelé la pathologie tout entière; il fournit la principale base sur laquelle elle doit s'appuyer.

C'est autour des deux monumens élevés par Haller et Morgagni que va se constituer la science; ses progrès dépendront de la rigueur avec laquelle seront suivis, étendus et développés expérimentalement les principes posés par ces deux grands maîtres. Mais la médecine, avant d'entrer franchement dans cette voie, avant de la parcourir sans détour, devait encore trop souvent sacrifier à l'esprit de système. Pendant que l'Académie royale de chirurgie dictait à l'Europe le code chirurgical qui nous régit encore, pendant que les chirurgiens éminens de la France et des autres contrées montraient l'art de discuter, d'analyser les faits, et de les grouper de manière à faire ressortir ce qu'ils ont de général; qu'à l'aide de leur connaissance profonde de la structure de l'économie animale, ils poursuivaient, en même temps que les faits de leur art, les données générales et particulières de physiologie, d'anatomie et de physiologie pathologique qui peuvent l'éclairer, les médecins, la plupart du moins, s'agitaient encore dans des disputes sans fin sur de vaines spéculations pathologiques et thérapeutiques. Cependant une tentative remarquable révélait des intentions de revenir à une marche plus sévère.

Le goût des systèmes de classification en histoire naturelle engendra les premières nosologies. Boissier de Sauvages, ami de Linné, est depuis F. Plater le premier qui ait distribué et décrit les maladies dans un autre ordre que celui que l'on appelait *anatomique*. Sauvages ne tarda pas à rencontrer une foule d'imitateurs: Vogel, Cullen, Macbride, etc., s'efforcèrent de rechercher des phénomènes communs qui leur permissent d'établir dans la pathologie des groupes naturels Mais prenant des points de départ hypothétiques, s'appuyant sur des observations superficielles ou incomplètes, il leur fallut se rejeter dans le vague des théories et des explications, et leurs travaux n'eurent qu'une influence indirecte sur la science, en suscitant l'examen des objets qu'on voulait faire entrer dans des cadres tracés avec une rigueur que ne comportait pas l'état de la science.

Les théories mécaniques et humorales de Boerhaave régnaient presque universellement en Europe, et principalement à l'université d'Édimbourg, vers la fin du siècle dernier, lorsque parut Cullen. Les recherches provoquées par les travaux de Haller sur l'irritabilité et la sensibilité avaient attiré l'attention sur le rôle du système nerveux dans l'organisme : l'importance de ce système, déjà pressentie par Willis, Pacchioni, Baglivi et Hoffmann, avait peut-être été un peu négligée par Haller. Fabré, de l'Académie royale de chirurgie, renouvelant les idées de Glisson, étendant l'irritabilité, que Haller, d'après l'expérience, avait restreinte aux parties musculaires, en avait fait une propriété générale de la matière organique, mise en

jeu par les facultés de l'âme et par les agens extérieurs, et l'avait considérée comme le principe des diverses actions vitales, et en particulier de l'inflammation et de la fièvre, contrairement à la théorie boerhaavienne. Mais les théories de Fabre firent peu de sensation sur les médecins français, absorbés par les doctrines mécaniques ou vitalistes des écoles de Paris et de Montpellier. C'était par un plus long détour que les systèmes de l'excitation et de l'irritation, enfans égarés de l'irritabilité hallérienne, devaient nous revenir. En généralisant l'autre faculté vitale expérimentée par Haller, la sensibilité ou la force nerveuse, en lui subordonnant l'irritabilité généralisée ou la tonicité, comme l'avait fait Hoffmann, Cullen réussit mieux en Écosse. Le système nerveux devint pour lui le point de départ et le siége de tous les phénomènes vitaux, le système qui est primitivement modifié par tous les corps qui agissent sur l'organisme. Toutes les maladies consistent donc en une affection du système nerveux, dans lequel résident la puissance sentante et la puissance motrice; les médications n'ont d'effet qu'en agissant sur les parties solides douées de la force nerveuse. Cullen, rejetant, à quelques exceptions près qui impliquent contradiction, toute cause mécanique et humorale, fonda ainsi le solidisme le plus absolu qui ait été jusque-là établi. C'est alors que, croyant ne donner, comme tous les systématiques, que l'expression générale des faits, Cullen fut entraîné, par une fausse analyse des phénomènes et par des suppositions toutes gratuites, à admettre le spasme et l'atonie comme base de toute la pathologie, à trouver dans ces deux états l'explication de tous les faits morbides et thérapeutiques. Le fameux système de Brown, dont le caractère et l'influence ont été exposés ailleurs dans cet ouvrage, ne fut qu'une modification souvent malheureuse, et pour ainsi dire qu'une expression métaphysique de la docrine de Cullen. Sous le nom commun d'excitabilité, Brown comprit la sensibilité et l'irritabilité, et opéra sur cette faculté considérée abstractivement comme sur une substance surajoutée à la matière vivante, dont on peut mesurer la quantité ou la dose. Toute physiologie et toute pathologie positive disparaissaient dans une semblable conception, qui pouvait fournir toutes les déductions possibles, du moment que les faits étaient presque entièrement mis en dehors. Le système de Brown ne contribua pas moins que le vitalisme de l'école de Montpellier à arrêter l'essor de l'impulsion donnée par Haller et Morgagni. Malgré ses vices fondamentaux et ses conséquences fâcheuses, il eut toutefois, plus que tous les systèmes qui le précédèrent ou qui existaient en même temps, l'avantage de détourner les médecins de la vicieuse application d'idées mécaniques.

Le système médical de Brown, reçu avec faveur dans presque toutes les contrées de l'Europe, n'exerça en France qu'une influence indirecte ou occulte, distraits qu'y furent les médecins de cette époque par des idées d'un autre genre sur lesquelles nous allons revenir.

L'école de Montpellier, dans laquelle Sauvages avait, comme nous l'avons dit, introduit l'animisme (1734, etc.), repoussait sous les auspices de ce célèbre médecin, sous ceux de Bordeu et de Barthez, les fausses applications de la physique et de la chimie à la science de l'homme, et posait les bases de cette philosophie médicale qui prescrit d'étudier les lois de la vie dans les êtres seuls qui la possèdent. Mais pendant qu'elle s'élevait contre les hypothèses mécaniques et chimiques, tout en sacrifiant encore bien souvent aux doctrines surannées des temps passés, elle se tenait trop peu en garde contre les hypothèses métaphysiques et les abstractions, plus funestes à la science peut-être que les erreurs matérielles, en ce que ce genre de considérations éloigne des connaissances positives, et inspire à ceux qui s'y livrent une présomption extrême fondée sur l'apparence de rigueur logique de leurs déductions. Nous devons toutefois, dès à présent, signaler la double influence qu'eurent les travaux de Bordeu, et sur l'école de Montpellier et sur celle de Paris qui devait bientôt produire Bichat. Bordeu, en effet, esprit supérieur mais à imagination vive, appartient par ses doctrines mixtes, par son animisme et son naturisme, par ses départemens organiques doués de forces motrices et sensitives propres, et à l'école anatomique expérimentale de Haller, et à l'école métaphysique de Montpellier. Il est à regretter que celle-ci ait abandonné les principes organiques de Bordeu pour se mettre à la suite du génie métaphysique plus sévère de Barthez : cette direction, malgré de beaux travaux de celui-ci et de plusieurs de ses disciples, a tenu cette école presque en dehors du mouvement imprimé à la médecine par les progrès de l'anatomie et de la physiologie pathologiques.

Au milieu de ces oscillations diverses où la médecine cherchait vainement à asseoir ses bases, à fixer ses méthodes, mais où elle ne pouvait encore secouer la rouille du passé, et s'élançait toujours dans une systématisation impraticable, les anatomistes et les chirurgiens fournissaient à la science tout entière des leçons dont elle ne devait profiter que plus tard. Un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits marchait isolé dans une voie difficile, où il avait été à peine précédé par les chirurgiens physiologistes de l'Académie de chirurgie. J. Hunter s'efforçait de rattacher les lois physiologiques des productions organiques normales aux phénomènes de l'inflammation et des productions anormales, et créait la véritable physiologie pathologique. Pendant ce temps, la pathologie interne s'avançait partiellement par des travaux recommandables, mais attendait de recherches ultérieures et d'une observation plus sévère des résultats plus précis : nous citerons ceux de Sénac, de Lieutaud, de Lorry, de Lepecq de la Cloture, en France ; de Mead, Huxham, Pringle, Lind, Macbride, Cullen, Grant, Underwood, en Angleterre ; en Italie, de Sarcone et Borsieri ; en Allemagne et dans le reste du Nord, de Van-Swieten, Werlhof,

Gaubius, Dehaen, Stoll, Richter, Selle, Rosenstein, Rœderer et Wagler, Zimmermann, P. Franck, etc. L'inoculation de la variole, pratiquée pour en prévenir les funestes effets, allait être remplacée par la bienfaisante et admirable découverte de Jenner, par la vaccine, qui en préserve. La Société royale de médecine, fondée en 1780, par Vicq-d'Azyr, pour servir de centre commun aux travaux jusque-là isolés des médecins, et pour étudier les épidémies qui demandent le concours d'observateurs nombreux, promettait des résultats utiles à la science. Mais elle exista trop de temps, ainsi que l'illustre secrétaire qui lui donna son active impulsion, pour réaliser les espérances qu'elle avait fait naître. Des événemens d'une immense importance devaient, du moins en France, entraîner la science dans une autre direction.

La philosophie française du dix-huitième siècle, qui ne fut que la consécration générale de la méthode empirique de Bacon, que l'extension des principes de Newton et de Locke, avait donné une nouvelle impulsion aux sciences physiques et naturelles: en même temps elle avait fixé l'attention sur les procédés de l'entendement dans la recherche de la vérité. Condillac, digne interprète de Locke, avait admirablement développé les principes de ce philosophe, et démontré l'importance de l'analyse dans toutes les recherches scientifiques. Pinel, imbu de ses principes avec tous ses contemporains, frappé de l'influence funeste qu'avaient eue sur la médecine les idées systématiques, résolut d'appliquer l'analyse à cette branche des connaissances, de la ramener à la sévérité des sciences d'observation, et en particulier des sciences naturelles, qui reposent sur la détermination de caractères nets et bien distincts des êtres matériels dont elles s'occupent. C'est dans cet esprit qu'il écrivit la *Nosographie philosophique :* là, considérant les maladies comme des êtres individuels, il s'efforça de dessiner les traits qui distinguent chacune d'elles, et de les classer d'après les analogies et les affinités qu'elles présentent. Nous n'avons pas ici à discuter la manière dont Pinel exécuta les différentes parties de son plan nosographique; nous croyons encore que les bases qu'il adopta sont les seules sur lesquelles puisse être élevé l'édifice de la pathologie. Quoi qu'il en soit, Pinel eut une influence immense sur son époque. Il donna en partie à la médecine un esprit positif qui lui manquait; il rappela et consacra les véritables principes de la doctrine hippocratique, et parvint à proscrire tout à fait l'humorisme et le mécanicisme systématiques qui se montraient encore bien souvent. Mais, avant de reconnaître tous les bienfaits de cette doctrine, qui se prêtait naturellement à toutes les modifications et à l'extension qu'y apportaient chaque jour les progrès de l'anatomie et de la physiologie pathologiques, la science devait passer par quelques unes de ces révolutions que l'esprit de système

saura toujours faire naître, tant que l'on croira pouvoir chercher des principes généraux ailleurs que dans la méthode empirique. On sent que nous voulons parler surtout du système physiologique de l'irritation, expression avancée des systèmes de Thémison, de Hoffmann de Cullen, de Brown, modifiés d'après les vues de Fabre, de J. Hunter et de Bichat. Les questions qui se rattachent à ce sujet appartiennent à l'histoire contemporaine, que nous ne pouvons pas traiter ici. Nous ne parlerons donc, en terminant cette époque et notre historique, que de Bichat, dont l'influence, parallèle à celle de Pinel, a fini par effacer celle-ci, et qui, tout en avançant la science sous d'importans rapports, l'a fait dévier de la droite ligne que lui avaient tracée Haller et Morgagni.

A l'époque où parut Bichat, la science était livrée à toutes les hésitations, entre les tendances opposées où la poussaient les doctrines anatomiques de Haller et de Morgagni, l'animisme de l'école de Montpellier, et les vues systématiques de Cullen, de Brown, alliées souvent encore aux théories humorales et mécaniques. Bichat, animé de l'esprit de Haller, mais plus encore de celui de Bordeu, tenta de frayer une route au milieu d'élémens si confus, de fonder un corps de doctrine où tous les phénomènes de l'organisme fussent rattachés, comme dans les sciences physiques, à des principes émanés directement des faits. Par une distinction aussi profonde que juste, il décomposa les organes du corps humain en leurs élémens constitutifs, montra qu'ils sont formés de tissus ayant chacun leur mode de vitalité, d'affection, de sympathie, et détermina sous le nom de propriétés vitales les principes des actions organiques primitives qui lui parurent présider à toutes les fonctions de l'économie animale. Partant de ces données physiologiques, et séparant tout-à-fait les phénomènes de la vie de ceux de la matière inorganique, Bichat établit que les maladies qui affectent les divers tissus consistent dans les altérations des propriétés vitales, et que l'action des moyens thérapeutiques se réduit à ramener ces propriétés à leur état normal. Les propriétés admises par Bichat ne faisaient que reproduire sous d'autres noms les mouvemens toniques de Stahl, l'irritabilité hallérienne, les divers modes de sensibilité de Bordeu, de Fouquet, etc. Cette doctrine, produit d'une analyse physiologique incomplète, appliquée vicieusement à la pathologie et à la thérapeutique, eut des conséquences devant lesquelles sans doute se serait arrêté le génie anatomique de Bichat, si la mort n'eût pas interrompu ses recherches, mais qui devaient nécessairement naître du nouveau vitalisme qu'il avait créé. La science fut enrichie de ses travaux d'anatomie générale, de ses vues lumineuses sur l'anatomie pathologique, à laquelle il donna une impulsion qui ne s'est pas ralentie; mais il lui imprima une allure et des formes hypothétiques qui nuisirent à son avancement. On sait comment Broussais

releva l'école affaiblie de Bichat, comment, en s'appuyant sur les données anatomiques générales de celui-ci et tirant les conséquences dernières de ses principes physiologiques, il fonda la doctrine de l'irritation, qui envahit la science tout entière et y a laissé de profondes et de bienfaisantes traces, à côté de résultats fâcheux.

Nous nous arrêtons à cette époque de l'histoire générale de la science; nous ne pourrions avancer plus avant sans traiter les questions de doctrine et de faits qui entrent en quelque sorte dans son domaine actuel, et qui appartiennent davantage à l'histoire de chacune des branches médicales. Nous mentionnerons cependant les modifications que subirent les institutions médicales en France à la fin du dix-huitième siècle, et quelques-uns des caractères généraux de la science au dix-neuvième.

La révolution française, en faisant passer son niveau sur toutes les nstitutions, détruisit celles qui avaient trait à notre science. La Société royale de médecine, l'Académie de chirurgie, comme les universités et les facultés de médecine, furent abolies. Une nouvelle organisation, fondée sur les principes les plus sages, réunit les médecins et les chirurgiens dans des écoles communes, et fit disparaître les distinctions ridicules qui les avaient long-temps séparés. La science rentra dans son unité première; et si l'art put et dut être encore divisé dans la pratique, il lui fut permis de puiser aux mêmes sources, et à un égal degré, l'instruction qui ne doit pas être différente.

Les graves circonstances dans lesquelles se trouva alors notre pays interrompirent pendant quelque temps les études médicales. Bientôt, à la faveur de la nouvelle régénération qu'avaient subie les institutions, et par l'impulsion d'une foule d'hommes supérieurs, elles reprirent une marche plus rapide que jamais. Le génie de Desault et de Corvisart consacrèrent l'établissement des cliniques médicales et chirurgicales, qui ne furent pas moins utiles à l'avancement de la science qu'à l'étude même de l'art. Les études anatomiques furent poursuivies avec activité. L'anatomie comparée, ébauchée avec génie par Vicq-d'Azyr, était constituée par Cuvier. Bichat, comme nous l'avons dit, donna une impulsion puissante aux recherches d'anatomie pathologique. La chimie, créée par Lavoisier, venait en quelque sorte de naître. Nous ne dirons pas toutes les applications plus ou moins heureuses qu'on en fit à la médecine, les espérances ambitieuses que ses nouvelles découvertes firent naître, et qui ne se sont pas réalisées. Ces tentatives ramenèrent l'attention sur les rapports qui peuvent exister entre les phénomènes de la nature morte et ceux de la nature vivante, que l'on n'a droit ni de proscrire ni d'admettre absolument *à priori*, et qu'il faut seulement rechercher et étudier. La méthode d'observation de Pinel, la percussion d'Awenbruger et de Corvisart, à laquelle devait bientôt se joindre l'admirable découverte de l'auscultation par

Laennec, l'*Histoire des phlegmasies chroniques* de Broussais, etc., imprimaient à la médecine pratique de notre pays des progrès qui lui donnèrent une supériorité incontestée sur celle des autres contrées. Pendant ce temps, le rasorisme ou la doctrine du contre stimulus naissait en Italie. L'Allemagne, encore imbue de l'humorisme ou envahie par le brownisme, qui y avait subi diverses modifications, se distinguait du moins par ses grands anatomistes et ses profonds physiologistes, qui continuaient ou étendaient l'école de Haller. Mais, à côté de ces beaux travaux, la philosophie de la nature, née des doctrines mystiques qui trouvent plus particulièrement accès chez les Allemands, devait encore corrompre la science et l'enfoncer dans les retraites obscures de la métaphysique. Espérons que malgré ces erreurs et ces nouvelles tendances aux systèmes hypothétiques et abstraits, l'esprit d'observation et le goût pour les résultats positifs finiront par l'emporter.

En terminant cette faible esquisse d'un vaste tableau, qu'il me soit permis d'exprimer mon sentiment sur ce qui peut manquer à mon travail et sur des imperfections qui ne dépendent sans doute pas entièrement de sa difficulté. Destinée primitivement à un autre collaborateur, la tâche qu'à regret je me suis vu forcé de prendre aurait demandé et une main plus ferme, et des études plus suivies, et un temps et un espace plus considérables que le temps et l'espace dont j'ai pu disposer. Le désir de sortir de ces banalités historiques, auxquelles les simples dates d'une table synoptique sont mille fois préférables, et, d'un autre côté, la nécessité de ne pas dépasser certaines limites, m'ont entraîné à m'étendre sur telles ou telles époques, sur tels ou tels événemens, et à glisser rapidement sur d'autres, m'ont forcé de m'attacher à diverses parties du sujet et d'en négliger plusieurs. Ce défaut de proportion, plus sensible dans ce qui concerne l'histoire moderne, ne pouvait guère être évité, si l'on considère qu'à ces époques rapprochées de nous la science, divisée en branches distinctes, se surcharge d'événemens et de travaux; dès lors l'indication des faits et de leurs conséquences demande des détails que ne comportait pas un tableau général tel que celui que je devais tracer dans des bornes aussi circonscrites. Peut-être aurais-je disposé autrement mon travail, s'il m'eût été permis de le changer lorsque j'ai pu en juger l'ensemble. Du reste, ce que j'ai eu en vue, c'est de fixer les principaux événemens de l'histoire de la médecine, d'apprécier autant que possible leur influence sur la marche générale de la science, et de fournir quelques données positives auxquelles on puisse rattacher des recherches plus étendues.

BIBLIOGRAPHIE DE LA MÉDECINE EN GÉNÉRAL.

Nous ne pouvons pas prétendre donner ici une indication complète des ouvrages qui ont trait à la médecine considérée d'une manière générale, ou à plusieurs de ses branches à la fois. Il nous faudrait un espace dix fois plus grand que celui dont nous avons pu disposer pour pouvoir mentionner les écrits de ce genre; nous ne ferons donc, sur plusieurs points, qu'indiquer les ouvrages principaux. Par suite de ce défaut d'espace, il ne nous a pas été permis de faire accompagner de quelques remarques explicatives l'indication de certains ouvrages, dont la classification adoptée fera bien connaître le genre, mais non le caractère spécial. Nous regrettons particulièrement de n'avoir pu y joindre de ces annotations qui donnent à la bibliographie tout son intérêt et son utilité. Nous ne pouvons que renvoyer, pour nous compléter en ce sens, aux bibliographies raisonnées, particulièrement à la *Bibliotheca med.* de Haller et aux biographies médicales, qui donnent quelquefois des notions sur les ouvrages des auteurs. En l'absence de livres classiques sur cette partie de la bibliographie médicale, nous pensons toutefois que celle que nous donnons ici pourra être de quelque utilité, ne dût-elle que faire connaître les principaux ouvrages écrits sur la médecine en général, et en donner un tableau rarement présenté à part.

Les divisions auxquelles nous rattacherons cette classe d'écrits sont es suivantes : I. *Méthodologie médicale;* II. *Littérature médicale. Bibliographies;* III. *Histoires générales de la médecine;* IV. *Histoire de la médecine chez les divers peuples;* V. *Biographies médicales générales;* VI. *Mélanges historiques, biographiques et bibliographiques;* VII. *Considérations générales sur la médecine;* VIII. *Polygraphes; Ouvrages sur l'ensemble de la médecine;* IX. *Mélanges; Ouvrages renfermant des travaux sur plusieurs parties de la science;* X. *Dictionnaires ou répertoires généraux de médecine;* XI. *Mémoires des sociétés médicales;* XII. *Collections de thèses, dissertations, etc.;* XIII *Principaux recueils périodiques;* XIV. *Vocabulaires médicaux.*

§ I. *Méthodologie médicale.*

Schenck (J. Georg.). *De formandis medicinæ studiis, et schola medica constituenda enchyridion selectum, quo clariss. aliquot philosophorum et medicorum,* Hier. Mercurialis, Jacob. Sylvii, Hon. Castellani, J. Placotomi et J. Alb. Wimpinæi *Methodi et Epigraphai continentur.* Strasbourg, 1607, in-12.

Bartholin (Gasp.). *De studio medico inchoando, continuando, absolvendo consilium.* Copenhague, 1628, in-8°. Halle, 1726, in-4°. Réim-

primé à la suite de l'*Introd. in univers. artem med.* de Conring, éd. de Schelhammer.

LINDEN (J. Ant. van der). *Manuductio ad medicinam.* Ams., 1637, in-8°. Ed. Fort. Plempius. Louvain, 1639, in-12. Halle, 1726, in-4°.

CONRING (Hermann). *Introductio in universam artem medicam, singulasque ejus partes.* Helmstadt, 1654, in-4°.—*Introductio, etc.; addimentis necessariis aucta, continuata ad nostra tempora... Access.* J. Rhodii, *aliorumque consimilis argumenti commentationes, cura ac studio* Gunth. Christ. Schelhammeri. Ibid., 1687, in-4°. — *Cum præfatione* Fr. Hofmani. Halle et Leipzig, 1726, in-4°.

BOERHAAVE (Herm.). *Methodus discendi medicinam, prælectiones* A. 1710 (en anglais). Londres, 1719, in-8° (en latin). Ibid., 1726, in-8°. 5e édit. Venise, 1753, in-4°. — Haller a publié une édition très augmentée, sous ce titre : *Herm. Boerhaave, viri summi, suique præceptoris, Methodus studii medici emendata et accessionibus lompletata.* Amsterdam, 1751, in-4°, 2 parties en un vol. On y joint : *Index auctorum et rerum maxime memorabilium methodi studii medici* H. Boerhaave. *Auct.* Cornel. Pereboom. Leyde, 1759, in-4°.

HEISTER (Laur.). *Compendium institutionum, etc.; adjecta est methodus de studio medico optime instituendo et absolvendo, unà cum scriptoribus medicinæ studioso hodie maxime necessariis.* Helmstadt, 1736, in-4°. Ibid., 1745, in-4°. Leyde, 1764, in-8°.

GORTER (Jean de). *Methodus dirigendi studium medicum.* Amsterdam, 1755, in-4°.

LUDWIG (Ch. G.). *Methodus doctrinæ medicæ universæ.* Leipzig, 1766, in-8°.

SENFT (And. Ad.). *Commentatio I, de methodo discendi artem medicam.* Wurzbourg, 1780, in-4°.

DELIUS (H. Fr.). *Synopsis introductionis in medicinam universam ejusque historiam litterariam.* Erlangue, 1782, in-8°.

REUSS (Chr. Fr.). *Primæ lineæ encyclopædiæ et methodologiæ universæ scientiæ medicæ et theoreticæ et practicæ, etc.* Tubinge, 1783, in-8°.

BONDI (E.). *Die medicinische Wissenchafts und Studienlehre für angehende Mediziner bearbeitet.* Berlin, 1818, in-8°.

SELLE (Ch Gottl.). *Enleitung in das Studium der Natur und Arzneigelehrtheit.* Berl., 1787, in-8°. Trad. en fr. par Coray. Montp., 1795, in-8°.

DIEZ (Iman. Ch.). *Rudimenta methodologiæ medicæ.* Tubinge, 1794, in-8°. Ibid., 1695, in-8°.

VOGEL (Sam. Gottl). *Kurze Anleitung zum gründlichen Studium der Arzneiwissenchaft.* Stendal, 1791, in-8°.

PLOUQUET (Wilh. Gottf.). *Der Artz, oder über die Ausbildung der Studien, Pflichten, Sitten, und der Klugheit des Arztes.* Tubinge, 1797, in-8°.

BURDACH (K. F.). *Propädeutik zum Studium der gesammten Heilkunst, ein Leitfaden akademischer Vorlesungen.* Leipzig, 1800, in-8°.

Metzger (J. D.). *Skizze einer medicinischen Encyclopädie, für den Anfang des 19 Jahrh. Ein Leitfaden bei Vorlesungen*. Kœnigsberg, 1804, in-8°.

Meyer (Jam. Ferd.). *Versuch einer systematischen Encyclopädie der gesammten Medicin, nebst einer Abhandlung über das Studium der Medicin*. Berlin, 1807, in-8°.

Maygrier (J. P.). *Le guide de l'étudiant en médecine, ou essai d'une méthode analytique appliquée à l'étude de toutes les branches de l'étude de la médecine*. Paris, 1807, in-8°, 2ᵉ édit., rev., corr. et augmentée d'une bibliographie à l'usage de l'étudiant en médecine. Ibid., 1818, in-8°.

Prunelle. *Des études du médecin, de leurs connexions, et de leur méthodologie*. Paris, 1816, in-4°.

Vaidy. *Plan d'études médicales*. Paris, 1816, in-8°; et art. *Méthodologie* du *Dict. des sc. méd.*

Friedlander (L. Herm.). *De institutione ad medicinam libri duo, tironum atque scholarum causa editi*. Halle, 1823, in-8°.

Klose (Fr. Aug.). *Encyclopedie und Methodologie der Arzneikunde*. Gottingue, 1823, in-8°.

Conradi (J. W. Heinr.). *Einleitung in das Studium der Medicin zum Gebrauche bei seinen Vorlesungen. 3ᵉ durchaus umgearbeitete Ausgabe seines Grundrisses der medicinischen Encyclopädie und Methodologie*. Marbourg, 1828, in-8°.

Choulant (L.). *Anleitung zu dem Studium der Medicin*. Leipzig, 1829, in-8°.

Leupoldt (J. Mich.). *Grundzüge einer Propädeutik zum Studium der Heilkunde*. Berlin, 1826, gr. in-8°.

Clarus (J. Ch. Aug.). *Tabellarische Uebersicht der zum wissenschaftlichen Studium der Heilkunde nöthigen Vorlesungen*. Leipzig, 1831, in-8°.

Arnold (J. Wilh.). *Hodegetik für Medecin-Studirende, oder Anleitung zum Studium der Medicin, nebst einer ausgewählten medicinischen Litteratur*. Vienne, 1832, in-8°.

Dubois (E. Fr.). *Traité des études médicales, ou de la manière d'étudier et d'enseigner la médecine*. Paris, 1838, in-8°.

Un grand nombre d'écrits ont été publiés en Allemagne sur ce sujet; nous en avons cité quelques-uns, et les plus modernes.

§ II. *Littérature médicale. Bibliographies.*

Brumfels (Oth.). *Catalogus illustrium medicinæ scriptoribus*. Strasbourg, 1530, in-4°.

Champier (Symphor.). *De medicinæ claris scriptoribus, in V tractatus divisus*. Lyon, 1506, in-8°. Ibid., 1531, in-8°.

Gallus ou Lecoq (Pasch.). *Bibliotheca medica, sive catalogus illorum, qu ex professo artem medicam in hunc usque annum scriptis illustra-*

runt; nempe quid scripserint ubi qua forma, quove tempore scripta excusa, aut manuscripta habeantur. Bâle, 1590, in-8°.

Spach (Israël). *Nomenclator scriptorum græcorum, arabum, latinorum veterum et recentium medicorum.* Francfort, 1591, in-8°.

Schenck (J. Georg.). *Biblia iatrica, seu Bibliotheca medica mixta, continuata, consummata.* Francfort, 1609, in-8°.

Lipenius (Mart.). *Bibliotheca realis medica.* Francfort, 1679, in-fol.

Linden (J. Anton. van der.). *De scriptis medicis libri duo.* Amsterdam, 1637, 1651, 1662, in 8°. *Ed.* Merklin, sous ce titre: *Lindenius renovatus sive* Joann. Ant. van der Linden, *de scriptis medicis libri duo; quorum prior, omnium, tam veterum quam recentiorum, latino idiomate, typis unquam expressoram scriptorum medicorum, consummatissimum catalogum, etc.; posterior vero cynasuram medicam, sive rerum et materiarum indicerm, etc.* Nuremberg, 1686, in-4°.

Beughem (Corn.). *Bibliographia medica et physica.* Amsterdam, 1681, in-12. Ibid., 1696, in-12.

Walther (Joh.Georg.). *Sylva medica opulentissima, taliter hactenus non visa, in qua non solum ex aliquot centenis auctoribus medicis, tum priscis et galenis, tum neotericis et chymicis, quotquot hactenus inveni potuerunt, etc.*, Bade, 1679, in-4°, pp. 1438, sans les tables.

Boerhaave (Herm.). *Methodus studii medici.* Amsterdam, 1726, in-8°. — Ed. Alb. Haller. Amsterdam, 1751, in-4°, deux vol., pp. 1118.

Goelicke (And. Ott.), *Introd. in historiam litterariam scriptorum qui institutiones medicinæ, seu partem ejus, scriptis suis illustrare cordi habuerunt.* Francfort-sur-l'Oder, 1733, in-4°.

Alberti (Michel). *Tentamen lexici realis observationum medicarum ex variis auctoribus selectarum, in usum litteraturæ medicæ.* Hale, 1727-31, deux part. in-4°.

Manget (J.-J.). *Bibliotheca scriptorum medicarum veterum et recentiorum, in qua sub eorum omnium qui a mundi primordiir ad hunc usque annum vixerunt, nominibus, ordine alphabetico ad scriptis vitæ compendio enarrantur, etc.; sive qua historia medica vere universalis exhibetur, etc.* Genève, 1731, in-fol., quatre vol., portraits.

Boerner (Fred.). *Bibliothecæ librorum rariorum physico-medicorum historico-criticæ specim.* i, ii. Helmstadt, 1751-2, in-4°. — *Relationes de libris physico-medicis, partim antiquis, partim raris.* Fascic. 1. Wittemberg, 1756, in-4°.

Kestner (Chr. Guill.). *Bibliotheca medica, optimorum per singulas medicinæ partes auctorum delectu circumscripta, et duas tomos distributa.* Iéna, 1746, in-8°, pp. 728, *et index auctorum.*

Haller (Alb.). *Bibliotheca anatomica.* Zurich, 1774-77, in-4°, deux vol. — *Bibliotheca chirurgica.* Berne et Bâle, 1774-75, in-4°, deux vol. — *Bibliotheca medicinæ practicæ.* Berne et Bâle, 1776-1778, in-4°, quatre vol. — *Bibliotheca botanica.* Zurich, 1771-72, in-4°, deux vol. —

On peut joindre à ces *Bibliothèques*, qui constituent le monument bibliographique le plus parfait sur les sciences médicales, les annotations publiées par Ch. Theoph. de Murr, sous ce titre : *Annotationes ad bibliothecas Hallerianas, botanicam, anatomicam, chirurgicam, et medicinæ practicæ.* Erlangue, 1805, in-4°, pp. 67. — *Des Hernn von Hallers Tagebuch der medicinischen Litteratur der Jahre* 1745 *bis* 1774. *Gesamm. herausg. und mit verschiedenen Abhandlungen aus der Geschichte und Litteratur der Medicin begleitet von* J. J. Romerund. P. Usteri. Berne, 1789-91, t. I-IV.

Murray (J. And.). *Enumeratio librorum præcipuorum medici argumenti.* Leipzig, 1772, 1775, in-8°, pp. 100. — *Recudi curavit et per multa additamenta adjecit* Fred. Guill. von Halem. Auric. et Gotting., 1792, in-8°, p. 154. — *Medicinische-praktische Bibliothek.* Gottingue, 1774-80, in-8°, trois vol.

Gruner (Chr. Gotf.). *Kritische Nachrichten von kleinen medicinischen Schriften inn-und ausländischer Akademien vom Jahre* 1780, *in Auszügen und kurzen Urtheilen.* Leipzig, 1783-88, in-8°, trois vol.

Usteri (Paul). *Repertorium der medizinischen Litteratur für die Jahre* 1789-94. Zurich, 1790-96, in-8°.

Kuehn (Ch. Gl.). *Bibliotheca medica continens scripta medicorum omnis ævi, ordine methodico disposita.* Vol. I. Leipzig, 1794, in-8°. — Ce premier volume a rapport seulement à l'histoire naturelle, à l'anatomie et à la physiologie.

Meyer (Imm. Ferd.). *Die encyclopädisch-medicinische Litteratur.* Zulichau, 1805, in-8°, pp. 151. — C'est le septième cahier de l'*Encyclopäd. Handbuch der wissenschaftlichen Litteratur von* W. Tr. Krug.

Rothe (Imm. Vertr.). *Handbuch für die medicinische Litteratur nach allen ihren Theilen ; oder Anleitung zur Kenntniss der besten Auserlesenen medicinischen Bücher, etc., in systemat. Ordnung.* Leipzig, 1799, in-8°.

Ludwig (Erh. Fred.). *Introductio in rem litterariam praxeos medicæ.* — *Enleitung in die Bücherkunde der praktischen Medicin, etc.* Leipzig, 1806, in-8°. — Comprenant la médecine et la chirurgie.

Plouquet (Guill. Godef.). *Initia bibliothecæ medico-practicæ et chirurgiæ realis, sive repertorii medicinæ practicæ et chirurgicæ.* Tubinge, 1793-97, in-4°, huit vol. — *Biblioth. med.-practica et chir. realis recentior, seu continuatio et supplementa anitiorum biblioth. med. pract. et chir.* Tubinge, 1799-1803, in-8°, quatre vol. — Le même ouvrage, sous ce titre : *Litteratura medica digesta, seu repertorium medicinæ practicæ, chirurgiæ, atque artis obstetricicæ.* Tubinge, 1808, in-4°, deux vol. supplém. 1814, in-4°.

Burdach (Ch. Fred.). *Die Litteratur der Heilwissenchaft.* Gotha, 1810-11, in-8°, deux vol. — 3e vol. ou 1er suppl. Gotha, 1821, in-8°.

Baldinger (Ern. Gottf.). *Catalogus bibliothecæ medico-physicæ. Curavit*

notas var. libr. adjecit J. C. H. Conradi. Marbourg, 1812, in-8°, 2 vol.

Ersch (J. Sam.). *Litteratur der Medicin, seit* 1750. Leipzig, 1812, in-8°. — *Neue fortges. ausg. von* F. A. B. Puchelt. Ibid., 1822, in-8°.

Choulant (Joh. Ludw.). *Handbuch der Bücherkunde für die ältere medicin zur Kenntniss der griechischen, lateinischen und arabischen schriften in ärztlichem Fache und zur bibliographischen Unterscheidung ihrer verschiedenen Ausgaben, Uebersetzungen und Erläuterungen.* Leipzig, 1828, in-8°.

Monfalcon. *Précis de l'histoire de la médecine et de bibliographie médicale.* Paris, 1826; et 182. , in-18.—C'est la même édition; le titre seul est changé, et le nom de l'auteur ajouté sur le dernier titre.

Reuss (J. D.). *Repertorium commentationum a Societatibus litterariis editarum, secundum disciplinarum ordinem digessit.* Gottingue, 1808-21, in-4°, seize vol. — Les tomes x-xvi comprennent les diverses branches médicales.

Sprengel (Kurt). *Litteratura medica externa recentior, seu enumeratio librorum plerorumque et commentatiorum singularium, ad doctrinas medicas facientium, qui extra Germaniam ab anno inde* 1750 *impressi sunt.* Leipzig, 1829, in-8°.

Nopitsch (Ch. Fred.). *Chronologia et litteratura medicinæ, sive repertorium de medicinæ, chirurgicæ, pharmaciæ et chimiæ historia ac litteratura a rerum initio usque ad nostra tempora deductum.* Nuremberg, 1830, in-4°.

Bibliotheca medico-chirurgica et pharmaceutico-chimica, oder Verzeichniss derjenigen medizinischen, chirurgischen, geburtshülflichen und pharmazeutisch-chemischen Bücher, welche vom Jahre 1750 *bis zur Mitte des Jahres* 1837 *in Deutschland erschienen sind. Zuerst herausg. von* Th. Chr. *Fred.* Enslin. *Von neuem gänzlich umgearbeitet von* Wilh. Engelmann. 5e édit., avec table des matières. Leipzig, 1838, in-8°.

On doit ajouter les bibliographies générales, telles que la *France littéraire* de Quérard, le *Lexicon* d'Hamberger et Meusel, la *Bibl. britannica* de R. Watt, les biographies méd. ou universelles, etc., etc.

§ III. *Histoires générales de la médecine.*

Bernier (Jean). *Essais de médecine, où il est traité de l'histoire de la médecine et des médecins, du devoir des médecins à l'égard des malades, etc.* Paris, 1689, in-4°. Ibid. 1695, in-4°. — *Supplément au livre des essais, etc.* Paris, 1691, in-4°.

Leclerc (Daniel). *Histoire de la médecine, où l'on voit l'origine et le progrès de cet art, de siècle en siècle, depuis le commencement du monde.* Genève, 1696, in-12. Amsterdam, 1702, in 4°. — Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée d'un *Plan* pour servir à la continuation de cette histoire, depuis la fin du xie siècle jusques au milieu du xviie. Amsterdam, 1723, in-4°. Ibid. 1726, in-4°. La Haye, 1729, in-4°. — C'est la même édition que celle de 1723, dont le titre seul est changé.

Albinus (Bern.). *De ortu et progressu medicinæ.* Leyde, 1697, in-4°. — *De incrementis et statu artis mediæ sæculi* xvii. Leyde, 1711, in-4°.

Barchusen (J. Conr.). *Historia medicinæ, in qua, sinon omnia, pleraque saltem medicorum ratiocinia, dogmata, hypotheses, sectæ, etc.; quæ ab exordio medicinæ usque ad nostra tempora inclaruerunt dialogis* xix *pertractantur.* Amsterdam, 1710, in-8°. — Cet ouvrage, entièrement refait, porte le titre : *De medicinæ origine et progressu dissertationes, in quibus medicorum sectæ, etc.* Utrecht, 1723, in-4°.

Goelicke (And. Ottom.). *Historia medicinæ universalis, quâ celebriorum quorumcumque medicorum qui à primis artis natalibus ad nostra usque tempora inclaruerunt, accurate pertractantur.* Halle, 1717-20, in-8°, trois vol. — *Historia anatomiæ nova æque et antiqua etc.* Halle, 1713, in-8°. *Recentior.* Ibid.

Clifton (François). *State of physic ancient and modern ; with a plan for the improvement of it.* Londres, 1732, in-8°. Trad. en français par l'abbé Desfontaines. Paris, 1742, in-8°.

Freind (John). *The history of physic from the time of Galen to the beginning of the* 16 *th. century, etc.* Londres, 1725-26, in-8°, deux vol. Ibid. 1751. in-8°, deux vol. Trad. en latin par Wigan. Londres, 1734, in-12, deux vol. Trad. en français par Et. Coulet. Leyde, 1727, in-4° ; et in-12, trois vol. — Par B. (Noguez et Senac). Augmenté d'une préface, et publié par Senac. Paris, 1728, in-4°.

Schulze (J. Henr.). *Historia medicinæ a rerum initio ad annum Romæ* 535 *deducta.* Leipzig, 1728, in-4°. — *Ad Hadriani excessum.* Halle, 1742, in-8°. — *Dissertationum academicarum ad medicinam, ejusque historiam pertinentium, fascicul. I.* Halle, 1743, in-4°.

Stolle (Gottl.). *Anleitung zur Historie der medicinischen Gelehrtheit.* Iéna, 1731, in-4°. — Cet ouvrage a été presque entièrement fait par Kestner ; il n'y a que les chapitres sur la thérapeutique et la diététique qui soient de Stolle.

Kestner (Chr. Guill.). *Kurzer Begriff der Historie der medicinischen Gelehrtheit überhaupt.* Halle, 1744-1748, in-8°. — C'est la même édition, dont le titre seul est changé. Kestner avait fait une traduction latine de cet ouvrage, traduction qui n'a pas vu le jour.

Portal (Ant.). *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie, contenant l'origine et les progrès de ces sciences,* avec un *Tableau chronologique des principales découvertes,* et un *Catalogue des ouvrages d'anatomie et de chirurgie, etc.* Paris, 1770-73, in-8°, sept vol.

Baldinger (Ern. God.). *Progr. de iisquæ hoc sæculo inventa sunt in arte medica.* Gottingue, 1773, in-8°. — Réimpr. dans *Opusc. med.*, 1787, in-8°.

Dujardin et Peyrilhe. *Histoire de la chirurgie, depuis son origine jusqu'à nos jours.* Paris, 1774-80, in-4°, deux vol. — Nous citons ici cette histoire, parce qu'il y est traité beaucoup de points relatifs à l'histoire générale de la médecine.

Black (Will.). *An historical sketch of medicine and surgery, etc.* Londres, 1783, in-8°. Trad. en français, par Coray, sous ce titre: *Esquisse d'une histoire de la médecine et de la chirurgie, depuis leur commencement jusqu'à nos jours; ainsi que de leurs principaux auteurs, progrès, imperfections et erreurs.* Paris, an vi (1798), in-8°.

Ackermann (J. Chr. Gottl.). *Institutiones historiæ medicinæ.* Nuremberg, 1792, in-8°. — Cet excellent traité s'arrête au quinzième siècle, ou à la renaissance des lettres en Europe.

Good (John Mas.). *History of medicine, etc.; from the earliest accounts to the present period.* 2e édit. Dilly, 1795, in-8°.

Meza (L. Th. de). *Tentamen historiæ medicæ.* Copenhague 1795, in-8°.

Sprengel (Kurt.). *Versuch einer pragmatischen Geschichte der Arzneykunde.* Halle, 1792-1803, in-8°, cinq vol. — Les quatre premiers volumes ont eu une 2e édit., de 1800 à 1801. — 3e édit. 1821-28, in-8°, cinq vol.—Trad. en franç. par Jourdan. Paris, 1815-20, in-8°, neuf vol. Les trois derniers vol. de cette traduction comprennent l'histoire de la chirurgie, par W. Sprengel, fils du précédent. — *Beyträge zur Geschichte der Medizin.* Halle, 1794-96, in-8°. — *Geschichte der Medicin im Auszuge*, 1re part. Halle, 1804, in-8°.

Tourtelle (Etienne.) *Histoire philosophique de la Médecine, depuis son origine jusqu'au commencement du dix-huitième siècle.* Paris, an xii (1804), in-8°, deux vol.

Metzger (J. Daniel). *Skizze einer pragmatischen Litteraturgeschichte der medicin.* Kœnisberg, 1792, in-8°. — *Zusätze und Verbesserung zu einer Skizze einer pragm. Litteraturgeschichte der Medicin.* Kœnisberg, 1796, in-8°.

Hecker (Aug. Friedr.). *Programm. medicinæ omnis ævi fata.* Erfurt, 1790, in-4°. — *Allgemeine Geschichte der Natur- und Arzneykunde*, premier vol. — Leipzig, 1793, in-8°. — *Die Heilkunst auf ihren Wegen zur Gewissheit, oder die Theorie, System und Heilmethode von Hippocrates bis auf unsere Zeiten.* Berlin, 1808, in-8°. Erfurt, 1815, in-8°. Ed. Bernhardi. Erfurt. et Gotha, 1819, in-8°.

Scudéri (Rosario). *Introduzione alla storia della medicina antica e moderna.* Naples, 1794, in-4°. Trad. en français par Ch. Billardot. Paris, 1810, in-8°.

Knebel (Imm. Gottl.). *Versuch einer chronologischen Uebersicht der Litteraturgeschichte der Arzneywissenschaft, zur Beförderung und Erleichterung des Studiens derselben.* Breslau, 1799, in-8°.

Augustin (F. L.). *Vollständige Uebersicht der Geschichte der Medicin, in tabellarischen formentafeln.* Berlin, 1801, in-4°. Ibid. 1825, in-4°.

Ramsay (Dav.). *A review of the improvements, progress and state of medicine in the eighteenth century.* Charlestown, 1801, in-8°.

Lutherisz (C. Fried.). *Die system der Aerzte von Hippocrates bis auf Brown.* Dresde, 1810-11, in-8°, deux vol. Ibid., 1818, in-8°.

Hecker (Just. Fried. Carl.). *Geschichte der Heilkunde. Nach den Quellen bearbeitet. Mit einer chronolog. Uebersicht.* Berlin, 1822-29, in-8°, vingt vol. — Non terminé.

Mahon (C. A. O.) *Histoire de la médecine clinique, depuis son origine jusqu'à nos jours.* Paris, an xii, in-8°.

Cabanis (P. J. G.). *Coup d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine.* Paris, an xii (1804), in 8°.

Kortum (C. Arn.). *Skizze einer Zeit und Litteraturgeschichte der Arzneykunst, von ihrem Ursprunge an bis zu. Anfange des* 19 ten *Jahrhund.* Unna, 1810, in-8°. Leipzig, 1819, in-8°.

Millar (Rich.). *Disquisition in the history of medicine.* Édimbourg, 1811, in-8°.

Maclean. *Illustration of the progress of medical improvement for the last 30 years.* Londres, 1818, in-8°.

Nicolay (Joh. Eph.). *Das merkwürdigste aus der Geschichte der Medizin.* 1re part. ; depuis l'origine de la médecine jusqu'au seizième siècle. Rudolstadt, 1818, in-8°.

Broussais (Fr. Jos. Vict.). *Examen de la doctrine médicale généralement adoptée, et des systèmes modernes de nosologie, etc.* Paris, 1816, in-8°. — Cet ouvrage s'est étendu dans les deux édit. suiv., et l'auteur a appliqué son examen à toutes les doctrines médicales depuis Hippocrate, sous ce titre : *Examen des doctrines médicales et des systèmes de nosologie.* Paris, 1821, in-8°, deux vol. Ibid. 1829-34, in-8°, quatre vol.

Choulant (Joh. Ludw.). *Tafeln zur Geschichte der Medizin, nach der Ordnung ihrer Doctrinen.* Leipzig, 1822, in-fol.

Broussais (Casimir). *Atlas historique et bibliographique de la médecine, composé de tableaux sur l'histoire de l'anatomie, de la physiologie, de l'hygiène, de la médecine, de la chirurgie et de l'obstétrique, etc.* Paris, 1829, in-fol.

§ IV. *Histoire de la médecine chez les divers peuples.*

Grecs et Romains.

Hundertmarck (Ch. Fred.). *Exerc. de principibus diis artis medicæ tutelaribus apud veteres Græcos atque Romanos.* Leipzig, 1735, in-4°. — *Diss. de incrementis artis medicæ, per expositionem ægrotorum apud veteres in vias publicas et templa.* Leipzig, 1739, in-4°. — Ces deux diss. réimpr. dans Ackermann, *Opusc. ad med. hist.*

Alpino (Prosp.). *De medicina methodica libri XIII.* Padoue, 1611, in-fol. Leyde, 1719, in-4°.

Werlhof (P. God.). *Diss. de medicina sectæ methodicæ veteris, ejusque usu et abusu.* Helmstadt, 1723, in-4°.

Walch (J. E. J.). *Historia asclepiadarum.* — *De sigillis et inscriptioni-*

bus medicorum veterum ocularium apud veteres Romanos. — *De pyrrhonismo medicorum.* Dans *Antiq med. sel.* de l'auteur.

Guenz (Just. Gottf.). *Diss. sistens διαιδόχιος in sacris Æsculapii.* Leipzig, 1737, in-4°. Réimp. dans Ackermann., *Opusc. ad med. hist.*

Neubert (J. Gottw.). *Commentatio de adversis medicorum fatis apud Romanos.* Iéna, 1756, in-4°.

Richter (Aug. Gottl.). *Progr. de veterum empiricorum ingenuitate.* Gottingue, 1741, in-4°. — *Diss. sistens medicinam ex tamuldicis illustratam.* Gottingue, 1743, in-4°. *Diss. de prisca roma in medicos haud iniqua.* Gottingue, 1764, in-4°.

Kuehn (C. G.). *De philosophis ante Hippocratem medicinæ cultoribus.* Leipzig, 1781, in-4°. Réimpr. dans *Opusc.*, de l'auteur, et dans Ackermann, *Opusc. ad. hist. med.*

Schultze (Car. Jul.). *De veteris empiricæ scolæ dignitate.* Halle, 1800, in-8°.

Osterhausen (J. C.). *Diss. exhibens sectæ pneumaticorum medicorum historiam.* Altdorff, 1791, in-8°.

Arabes.

Reiske (J Jac.). *Observationes medicæ ex Arabum monumentis.* Leyde, 1746; in-4°. — Réimp. avec un autre ouvrage, par Chr. Gottf. Gruner, sous ce titre : Johan. Jac. Reiski et J. Ern. Fabri. *Opuscula medica ex monumentis Arabum et Ebræorum.*

Amoreux (P. Jos.). *Essai historique et littéraire sur la médecine des Arabes.* Montpellier, 1805, in-8°.

Piquer (André). *Discurso sobre la medicina de los Arabes.* Dans les Œuvres posth. de l'auteur. Madrid, 1785, in-8°.

Divers peuples orientaux anciens et modernes.

Calmet (Augustin). *De medicis et remediis Hebræorum.* Paris, 1714, in-4°.

Boerner (Fred.). Resp. S. A. Wagner. *De statu medicinæ apud vetere Ebræos.* Wittemberg, 1755, in-4°. — Resp. P. Faber. *Antiquitates medicinæ Ægyptiacæ.* Wittemberg, 1756, in-4°.

Mead (Rich.). *Medicina sacra, sive de morbis insignioribus qui in bibliis memorantur.* Londres, 1749, in-8°. Amsterdam, 1749, in-4°. Lausanne, 1764, in 8°. Et dans *Opp.*

Carcassone (David). *Essai historique sur la médecine des Hébreux anciens et modernes.* Paris, 1814, in-8°.

Conring (Hern.). *De hermetica Ægyptiorum veteri et nova Paracelsicorum medicina.* Helmstadt, 1648, in-4°.

Grundler (J Ern.). *Medicus Malabaricus* (manuscrit). — Il en a été inséré de nombreux extraits dans la *Biblioth. observationum novissima*, sect. viii, p. 380, reproduits dans les *Act. physico-med. Acad. naturæ curios.* (Kestner).

Alpino (Prosper). *De medicina Ægyptiorum libri* iv. Venise, 1591, in-4°. Avec le traité : *De med. Indorum* de J Bontius. Leyde, 1718, in-4°; 1745, in-4°. — Ed. J.-B. Friedreich. Nordlingen, 1829, in-8°, 2 vol.

Bontius (Jacques). *De medicina Indorum libri* iv. Leyde, 1642, in-12. Réimp. avec le traité de P. Alpin : *De med. Ægypt.*, 1645 et 1718.

8

Pison (Guill.). *De medicina Brasiliensi libri* iv. Amsterd., 1648, in-fol. fig. — *De Indiæ utriusque re naturali et medicina, libri* xiv. Amsterdam, 1658, in-fol. — Les six derniers livres sont formés de l'ouvrage précédent de Bontius et de ceux des ouvrages non terminés de ce médecin qui n'avaient pas été publiés.

Koempfer (Engelb.). *Amenitatum exoticarum politico-physico-medicarum fascic.* v; *quibus continentur variæ relationes, observationes et descriptiones rerum Persicarum et ulterioris Asiæ multa attentione in peregrinationibus per universum Orientem collectæ.* Lemgo, 1712, in-4°. — *Histoire du Japon et de Siam.* Trad. en français d'après la traduction anglaise du manuscrit de l'auteur. La Haye, 1729, in-fol., deux vol. Ibid. 1731, in-12, trois vol.

Reymann (J.). *Beschreibung e Tibetan. Handapotheke, ein Beytrag zur Kenntnisz des Arzneykunde des Orients.* Pétersbourg, 1811, in-8°.

Chinois et Japonais.

Cleyer (Andr.). *Specimen medicinæ Sinicæ, seu opuscula medica ad mentem Sinensium, etc.* Francfort, 1682, in-4°.

Rhyne (Guill. Ten.). *Diss. de acupunctura Sinensium et Japonensium.* Londres, 1683, in-8°.

Lepage (Franç. Albin). *Recherches historiques sur la médecine des Chinois.* Thèses de Paris, 1813, in-4°.

Remusat (J. S. Abel). *Diss. de glossosemeiotice, sive de signis morborum quæ a lingua sumuntur, præsertim apud Sinenses.* Thèses de Paris, 1803, in-4°.

Voyez, en outre, l'indication des manuscrits sur la médecine des Chinois, que possède la bibliothèque royale de Paris, dans la *Grammatica sinica* de Fourmont.

Italie.

Sylvaticus (J. Bapt.). *Collegii medicorum Mediolanensium origo, antiquitas, necessitas.* Milan, 1607, in-4°.

Chiocci (Andr.). *De collegii Veronensis illustribus medicis et philosophis qui vel scribendo, vel publice, profitendo collegium, patriam et bonas litteras illustrarunt.* Vérone, 1623, in-4°.

Albertini (Barth.). *Catalogo di tutti i dottori di collegio Bolognese.* Bologne, 1664 in-4°.

Lanzoni (Jos.). *Diss. de iatrophysicis Ferrariensibus, qui medicinam scriptis suis exornaverunt.* Bologne, 1691, in-4°.

Bianchi (J. B.). *De meritis Bononensium in medicinam oratio.* Genève, 1723, in-4°.

Panelli (Giov.). *Memorie degli uomini illustri e chiari in medicina de Piceno o sia della marca d'Ancona.* Ascoli, 1758, in-8°, deux vol.

Corte (Barthel.). *Notizie istoriche interno a medici scrittori Milanesi, à principali ritrovannenti fatti in medicina dagli Italiani.* Milan, 1718, in-4°.

Brambilla (J. Alex.). *Storia delle scoperte fisico-medico-chirurgische fatte dagli uomini illustri italiani.* Milan, 1780-82, in-4°, deux vol.

Malacarne (Vinc.). *Delle opere de' medici e de' cerusici que nacquero e fiorirono prima del secolo XVI negli stati della Real casa di Savoja monumenti raccolti, etc.* Turin, 1789, in-8°.

Valentin (Louis). *Voyage médical en Italie, en 1820.* Nancy, 1822,

in-8°. — 2e édit., augment. de nouvelles observations faites dans un 2e voyage fait en 1824. Paris, 1826 in-8°.

France.

Ranchin (François). *De Monspeliensis universitatis origine, progressu, etc.* Dans *Opusc. med.* Lyon, 1627, in-8°.

Naudé (Gabriel). *De antiquitate et dignitate scholæ medicæ Parisiensis.* Paris, 1628, in-4°.

Riolan (J.). *Curieuses recherches sur les escholes en médecine de Paris et de Montpellier.* Paris, 1650, in-8°.

Baron (Hyac. Théod.). *Ritus, usus et laudabiles Facultatis medicinæ Parisiensis consuetudines.* Paris, 1751, in-12.—*Compendiaria medicorum Parisiensium notitia, sive clarorum virorum, qui a sæculo circiter decimo quarto ad hunc usque diem in Facult. med. Paris. vel decanatum gesserunt, vel baccalaureatus, licentiatus, aut doctoratus gradum obtinuerunt, chronologica series.* Paris, 1752, in-4°.—*Compend. medic. Parisiens. notitia, per decanium, etc.* Paris, 1763, in-4°.

Devaux (Jean). *Index funereus chirurgorum parisiensium, ab ann.* 1315, *ad ann.* 1714. Trévoux, 1714, in-12; continuation jusqu'en 1729.—Cet ouvrage se trouve à la suite des *Rech. hist. et crit. sur l'orig. de la chir. en France*, de Quesnay.

Quesnay (Franç.). *Recherches critiques et historiques sur l'origine, les divers états et les progrès de la chirurgie en France.* Paris, 1744, in-4°, et in-12, 2 vol.—*Histoire de l'origine et des progrès de la chirurgie en France.* Paris, 1749, in-4°, fig.

Chomel (J. B. Louis). *Essai historique sur la médecine en France.* Paris, 1762, in-12.

Astruc (Jean). *Mémoire pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier.* Paris, 1767, in 4°.

Hazon (J. Alb.). *Éloge historique de la Faculté de médecine de Paris*, latin et français. Paris, 1773, in-4°, pp. 90, en franç. seulem. pp. 67. — *Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de médecine en l'Université de Paris, depuis* 1110 *jusqu'en* 1750, *etc.* Paris, 1778, in-4°.

Trécourt. *Etat de la méd. et de la chirurgie en France.* Paris, 1777, in-8°.

Desgenettes. *Eloges des académiciens de Montpellier, recueillis, abrégés et publiés pour servir à l'histoire des sciences dans le* XVIIIe *siècle.* Paris, 1811, in-8°.

Moreau de la Sarthe (L. J.). *Mémoires sur l'histoire de l'Ecole de médecine de Paris.* Paris, 1814, in-4°. *Extrait de l'Encyclop. méth*, part. *médecine* art. *Paris* (École de).

Bérard (F.). *Doctrine médicale de Montpellier, et comparaison de ses principes avec ceux des autres Écoles de l'Europe*, t. I. Montpellier, 1819. in-8°.

Pesse. *Paris et Montpellier, ou tableau de la médecine dans ces deux Écoles*, par J. Cross. Trad. de l'anglais par Élie Revel. Paris, 1820, in-8°.

Buchez. *De la Faculté de médecine de Paris, depuis le douzième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième.* Dans *Journ. des progrès des sc. et inst. méd.*, 1826, t. I, p. 222.

Sabatier (J. C.). *Recherches hist. sur la Faculté de médecine de Paris, depuis son origine jusqu'à nos jours.* Paris, 1835, in-8°.

Allemagne.

Adam (Melchior). *Vitæ germanorum medicorum, qui superiori sæculo et quod excurrit, claruerunt.* Heidelb., 1620, in-8°. Francfort, 1705, in-fol.

Welsch (Gottf.). *De medicis et medicamentis Germanorum.* Leipzig, 1668, in-4°.

Reimann (J. Fr.). *Historia medicæ artis Germanorum.* Halle, 1713, in-8°.

Hahn (J. G.). *De medicina veterum Germanorum.* Leipzig, 1717, in-4°.

Athenæ rauricæ, S. catalogus professorum Acad. Basiliensis ab an 1460 *ad an* 1778, *cum brevi biographiâ, etc.* Bâle, 1778, in-8°.

Oetter (Sam. Wilh.). *Der Arzt in Deutschland in den ältern und mitlern Zeiten historisch vorgestellt.* Nuremberg, 1777, in-8°. Strasbourg, 1778, in-8°.— *Bestätigte Warheit, dass die Geistlichen, in Deutschland, seien ehehin die Lehrer der Arzneykunst und auch zugleich die Aerzte gewesen.* Nuremberg, 1790, in-8°.

Moehsen (J. Ch. W.). *Geschichte der Wissenschaften in der Mark Brandenburch, besonders des Arzneywissenschaft, von den ältesten Zeiten an bis zu Ende des sechszehnten Jahrunderts, etc.* Berlin, 1781, in-4°, fig.

Schaeffer (Chr. St.). *Vitæ professorum qui in Academia Gryphiswaldensi a primis ejus initiis vixerunt.* Griphiæ, 1765, in-4°.

Boehmer (Just. Chr.). *Memoriæ professorum Helmstadiensium ex medicorum ordine.* Helmstadt, 1719, in-4°.

Baier (J. Jac.). *Biographia professorum medicinæ qui in Academia Altdorfina unquam vixerunt, etc.* Nuremberg, 1728, in-4°. Portr.

Grienwaldt (Fr. Ant.). *Album bavariæ iatricæ.* Munich, 1733, in-8°.

Stehler (Fr. Ant.). *Historia trium seculorum medicæ Ingolstadiensis Facultatis.* Ingolstadt, 1772, in-4°.

Weszpremi (Etienne). *Succincta medicorum Hungariæ et Transsylvaniæ biographia.* Cent. I-III. Leipz., 1774-78; Vienne, 1787, in-8°, 4 vol.

Thiest (J. O.). *Versuch eines Beitrags zur Biographie hamburgischer Aerzte.* Helmstadt, 1782, in-8°.

Wittwer (Phil. Ludw.). *Entwurf einer Geschichte des Collegium der Aerzte in der freien Reichstadt Nürnberg.* Nuremberg, 1799, in-8°

Leveling (H. Palm. de). *Historia chirurgico-anatomica Facultatis medicæ Ingolstadiensis, ab ann.* 1472 *ad ann.* 1788. Ingolstadt, 1791, in-4°.

Blumenbach (J. F.). *Synopsis systematica scriptorum, quibus inde ab inauguratione Academiæ Georgiæ augustæ* 1737 *usque ad* 1787, *disciplinam suam augere studuerunt professores medici Gottingensæ.* Gottingue, 1788, in-4°.

Kilian (H. F.). *Die Universitäten Deutschlands in medicinisch-naturwissenchaflicher Hinsicht.* Heidelberg et Leipzig, 1808, in 8°. Extr. dans *Journ. compl. du Dict. des sc. méd.*, t. XXVI, XXVII, XXVIII et XXX.

Danemark.

Bartholin (Thom.). *Cista medica Hafniensis, variis consiliis, curationibus, casibus rarioribus, vitis medicorum Hafniensium, aliisque, ad rem medicam, anatomicam, botanicam et chimicam, spectantibus referta, etc.* Copenhague, 1662, in-8°. — *De medicina Danorum domestica, disserta-*

tiones decem, cum ejusdem vindiciis et addimentis. Copenhague, 1666, in-8°.

Amérique.

Tacher (James). *American medical biography, or memoire of eminent physicians who have flourished in America. To which is prefixed a succinct history of medical science in the United States, from the first settlement of the country.* Boston, 1828, in-8°, 2 vol. en un, portr.

Angleterre.

James. (C.). *Letters relating to the College of physicians as also a short account of its institution.* Londres, 1688, in-4°.

Spintre (J.). *London's medical informer; containing a brief inquiry in to the ancient state of the practice of physick and surgery, in the world, the present state of these profession in London, etc.* Londres, 1710, in-8°.

Aikin (John). *Biographical memoir of medecine in Great - Britain from the revival of litterature to the time of Harvey.* Londres, 1780, in-8°.

A picture of the present state of the royal College of physicians of London, containing memoire biographical, critical, and litterary of all the resident members of theat learned body, and of the head of the medical boardfs... to which is subjoined an appendix, or account of the different medical institutions of the metropolis scientific and charitable, with their etablishments. Londres, 1815, in-8°.

Russie.

Richter (Guill. Michel de). *Geschicthe der Medicin in Russland.* Moscou, 1813-17, in-8°, 3 vol. — *Discours sur le mérite éclatant de Pierre-le-Grand relativement à la médecine et à la chirurgie dans son empire.* Moscou, 1817, in-4°.

§ V. *Biographies médicales.*

Nous ne pouvons indiquer ici que les biographies générales, omettant les premiers et faibles ouvrages en ce genre de Rem. Fuchs, de Symph. Champier et de quelques autres. On doit regretter pour l'histoire de la médecine ancienne le livre que Soranus avait écrit : *De vitis et sectis medicorum.* Quelques biographies des médecins de diverses contrées ont été mentionnées dans le paragraphe précédent.

Sambuc (J.) *Icones veterum aliquot et recentiorum medicorum, cum elogiis.* Anvers, 1574, in-fol. Leyde, 1603. Amsterd., 1612, in-fol.

Castellanus ou Duchatel (Pierre). *Vitæ illustrium medicorum, qui toto orbe ad hæc usque tempora floruerunt.* Anvers, 1617, in-8°.

Kestner (Chr. Wilh.). *Medicinisches Gelehrten-Lexicon darinnen die Leben der berühmtesten Aerzte, sammt deren Schriften, etc.* Iéna, 1740, in-4°.

Boerner (Fred.). *Nachrichten von den vornehmsten Lebensumständen und Schriften jetz lebender berühmter Aerzte und Naturforscher in und um Deutschland.* Wolfenbüttel, 1748-56, in-8°, trois vol. — *Notices sur* Hamberger, Krüger, Linné, Triller, Haller, Cartheuser, Werlhof, Heister, Gorter, Gmelin, Hebenstreit, Ludwig, Rœderer, Unzer, etc.

Baldinger (Ern. Gottf.). *Biographien jetzlebender Aerzte und Naturforscher in-und auszer Deutschland.* Iéna, 1768-71, in-8°, publié en quatre livraisons. — *Notices sur* Van-Swieten, Cranz, Kestner, Spielmann, Margraf, Gmelin, Bruckmann, Succow, Schaeffer, Camper, Martini, Gesner, Hollmann, Jaeger, Murray, Meckel, Lobstein, Schroder.

Eloy (Nic. Fr. Jos.). *Dictionnaire historique de la médecine, contenant son origine, ses progrès, etc.* Liége, 1755, in-8°, deux vol. — Nouvelle édition entièrement refaite. Mons, 1778, in-4°, quatre vol.

Matthiæ (Georg.). *Conspectus historiæ medicorum chronologicus, in usum prælection. academ.* Gottingue, 1761, in-8°.

Moehsen (J. Ch. Wilh.). *Uerzeichnisz einer Sammlung von Bildnissen, grôszentheils berühumter Aerzte, etc. .....; diesen sind verschiedene Nachrichten und Anmerkungen vorgesetzt, die sowohl zur Geschichte der Arzneygelartheit, als vornehmlich zur Geschichte der Künste gehören.* Berlin, 1771, in-4°. — *Beschreibung einer Berlinischen Medaillensammlung, die aus Gedächtniszmünzen berühmter Aerzte bestcht, etc.* Berlin, 1781, in-4°.

Carrère (Jos. Barth. Franç.). *Bibliothèque littéraire, historique et critique de la critique ancienne et moderne.* Paris, 1776, in-4°, deux vol. — Interrompu au milieu de la lettre C.

Hutchinson (Benj.). *Biographia medica, or historical and critical memoir of the lives and writings of the most eminent medical characters, that have existed from the carliest account of the time to the present period; with a catalogue of their litterary productions.* Londres, 1799, in-8°. deux vol.

Elwert (J. G. Ph.). *Nachrichten von dem Leben und den Schriften jetztlebender teutschen Aerzte, Thierärzte, Apotheker und Naturforscher.* Hildesheim, 1799, in-8°.

Biographie médicale. Paris, 1821-25, in-8°, sept vol. (Par Jourdan, Boisseau, Bégin, etc.).

Waad (Will.). *Nugæ chirurgicæ, or a biographical miscellany illustrative of a collection of professionnal portraits.* Londres, 1824, in-8°.

Dezeimeris, Ollivier et Raige-Delorme. *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne, etc.* 1re, 2e, 3e, 4e, 5e et 6e part., formant trois vol. (A-Ræ). Paris, 1828-37, in-8°. La 7e livraison doit compléter l'ouvrage, auquel, à dater de la 3e partie, M. Dezeimeris a seul travaillé.

Callisen (Ad. Carl. Pet.). *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon der jetzt lebenden Aerzte, Wundärtze, Geburtzhelfer, Apotheker und Naturforscher aller gebildeten Völker.* 1-21e vol. Copenhague, 1830-35, in 8°.

Des notices biographiques sur les médecins se trouvent aussi dans les biographies universelles, comme celles de Chalmers, Chaudon, Michaud, Jœcher; dans les Éloges de Vicq-d'Azyr, de Cuvier, etc.

§ VI. *Mélanges historiques, biographiques et bibliographiques.*

Nous ne citerons, en général, parmi les innombrables écrits qui pourraient appartenir à cette section que les recueils les plus importans, ne pouvant indiquer tous les opuscules publiés sur des sujets particuliers.

Joubert (Laur.). *Erreurs populaires au fait de la médecine, et régime de santé.* Bordeaux, 1570, in-8°; Paris, 1580, 1587, in-8°; Rouen,

1601, in-8°; Lyon, 1601, 1608, in-12. Trad. en lat. par Isaac Joubert. Paris, 1579; par Bourgeois. Anvers, 1600, in-8°.

Agrippa (H. Corn.) *De incertitudine et vanitate scientiarum, declamatio invectiva*. Cologne, 1527, in-12, etc., etc. Trad. en fr. par L. Turquet de Mayerne, 1582, in-8°. Paris, 1603; 1630, in-12; par Gueudeville. Leyde, 1726, in-12.

Riolan (J.). *Comparatio veteris medicinæ cum nova, Hippocraticæ cum hermetica, dogmaticæ cum spagyrica; adj. est examen animadversionum Bancyneti et Harveti*. Paris, 1605, in-12.

Heurn (Jean). *Oratio de medicinæ origine, Æsculapidum, ac Hippocratis stirpe et scriptis*. Leyde, 1608, in-4°; et dans *Oper. omn.*

Browne (Thom.) *Religio medici*. Londres, 1642, in-8°. Ibid., 1643, 1644, 1654, in-8°. Trad. en lat. par J. Merryweater. Leyde, 1644, in-12. Id., par L. N. Moltke, avec notes. Strasbourg, 1652, in-8°. Trad. du lat. en fr. par N. Lefevre. Lahaie, 1688, in-12. — *Pseudodoxia epidemica, or enquiries into very many received tenets, and commonly presumed truth. — Essai sur les erreurs populaires.* — Londres, 1646, in-fol.— Cet ouvrage, qui a eu de nombreuses édit. anglaises, a été traduit en allemand, puis en latin sur la trad. allem. — Trad. en franç. sur la 7e édit., par l'abbé Souchay. Paris, 1732, in-12, 2 vol. Ibid. 1742, in-12, 2 vol.

Doering (Michel). *De medicina et medicis adversus iatro-mastigas et pseudomedices libri* II, *in quibus non solum generatim medicinæ origo, progressus, dignitas et medici officium prolixe afferitur, sed etiam particulatim, tam Hippocraticæ et Galeniæ præstantia, quam empiricæ, magicæ, methodicæ et paracelsicæ usus atque abusus excutitur*. Giessen, 1611, in-8°.

Bouvard (M. C.). *Historicæ hodiernæ medicinæ rationalis veritatis*. Λογος προτρεπτικος. *Ad rationales medicos*, in-4°, pp. 299. Ce livre sans nom d'auteur, sans lieu d'impression, sans date, et dont il n'existe qu'un très-petit nombre d'exemplaires, deux ou trois, est de Charles Bouvard, médecin de Louis XIII, et a été imprimé en 1655. — P. Sue a publié sur ce livre une notice et un extrait raisonné. Paris, 1807, in-8°.)

Sorbière (Sam.). *Lettres et discours sur diverses matières curieuses*. Paris, 1660, in-4°.

Naudé (Gabr.). *Epistolæ*. Genève, 1667, in-12.

Bartholin (Thom.). *Epistolarum medicinalium Centuririæ* IV. Copenhague, 1667, in-8°.— Plusieurs lettres ont trait à des matières philologiques et littéraires. — *De medicis poetis diss.* Ibid., 1669, in-8°.

Spon (Jacq.). *Miscellanea eruditæ antiquitatis*. Lyon, 1676 et 1685, in-fol., fig. — *Recherches curieuses d'antiquités*. Lyon, 1683, in-4°, fig. — Diverses parties de ces ouvrages se rapportent à la médecine.

Harvey (Gedeon). *The conclave of physicians; detecting their intrigues, fradus, and plots againts their patients, etc.* Londres, 1686, in-8°. — *Discourse on the vanities of philosophy and physic*. Londres, 1699, 1700, 1702, in-8°.

Wedel (G. Wolfg.). *Exercitationes philologico-medicæ*, I Cent. Iéna, 1686-1720, II Cent.; 1702-4, in-4°.

Patin (Guy). *Lettres choisies....* — Nouvelle édition, augmentée de plus de trois cents lettres. 1692, in-12, trois vol. — *Nouveau recueil de lettres choisies*, 1695, in-12, deux vol.; 1725, in-12, deux vol. — *Nou-*

velles lettres de Gui Patin, tirées du cabinet de M. Spon. Publ. par Mabudel. 1718, in-12, deux vol. — *Patiniana*, imprimé avec le *Naudeana.* — La meilleure édition est celle qui a été augmentée par Lancelot, et publiée par Bayle. 1703, in-12. — *L'esprit de Gui Patin*, 1709, in-12; 1743, in-8°.

Cellarius ou Keller (Sal.). *Origine et antiquitates medicinæ, post præmaturum Sal. Cellarii excessum, emendat. auctioresque editæ a Cristophoro Patre.* Iéna, 1701, in-8°. Halle, 1696, in-4°. Iéna, 1704, in-8°.

Vinck (Dan.). *Amœnitates philologico-medicæ inquibus medicina a servitute liberatur.* Utrecht, 1730, in-8°.

Schacher (Pel. Fried.). *De feminis ex arte medica claris.* Leipzig, 1738, in-4°.

Astruc (Jean). *Lettres sur les disputes qui se sont élevées entre les médecins et les chirurgiens, avec leurs réponses.* Paris, 1838, in-4°. — *État des contestations entre la Faculté de médecine et la communauté des chirurgiens.* Paris, 1747, in-4°. — *La nécessité de maintenir dans le royaume les écoles de chirurgie qui y sont établies dans la Faculté de médecine.* Paris, 1749, in-4°.

Moehsen (J. K. Wilh.). *De manuscriptis medicis quæ codices Bibliothecæ regiæ Berolinensis servantur.* Epist. I, II. Berlin, 1746-47, in-4°.

Hebenstreit (J. E.). *De homine sano et ægroto carmen, sistens physiol., hygienem, therap., materiam med. Præf. de antiqua medicina carmen, subnectuntur similes poetarum sententiæ; acc. singula quædam carmina.* Leipzig, 1753, in 8°. Ibid., 1759, in-4°.

Boerner (Fred.). *Noctes Guelphicæ, sive opuscula argumenti medici litterarii.* Rostock et Weimar, 1755, in-8°.

Barbeu-du-Bourg. *Anecdotes de médecine.* Paris, 1762, in-18.

Bordeu (Théoph. de). *Recherches sur quelques points d'histoire de la médecine, etc.* Liége (Paris), 1764, in-12, deux vol.; et dans *Œuvres compl.*, t. II.

Walch (J. Ern. Imm.). *Antiquitates medicæ selectæ.* Iéna, 1772, in-12.

Gruner (Chr. Gotf.). *Analecta ad antiquitates medicas, quibus anatome Ægyptiorum et Hippocratis, nec non mortis genus quo Cleopatra regina periit, explicantur: iterum retractavit.* Breslau, 1774, in-4°. — *Morborum antiquitates.* Breslau, 1774, in-8°.

Goulin (J.). *Lettres à un médecin de province, pour servir à l'histoire de la médecine en France.* Paris, 1769, in-8°. — *Mémoires littéraires, critiques, philologiques, biographiques et bibliographiques, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de la médecine.* Paris, 1775-76, in-4°, deux volumes. — Le 2e volume a été interrompu après la 12e feuille. — *Conjectures sur le temps où ont vécu plusieurs anciens médecins.* Paris, 1781, in-12.

Sue (Pierre). *Extrait des mémoires littéraires et critiques sur la médecine.* Paris, 1776, in-8°. — *Anecdotes historiques et litt. sur la méd.* Ibid., 1785, in-12, 2 vol. — *Examen des nouvelles instructions bibliographiques, historiques et critiques de méd.* Ibid. 1786, in-8°. — *Sur la bibliogr. médicale.* Ibid., 1796, in-8°. — *Mém. hist. littér. et crit. sur la vie et les ouvrages tant imprimés que man.* de J. Goulin. Ibid., an VIII, in-8°.

Letsom (J. Coakley). *History of the origin of medicine.* Londres, 1779, in-4°.

Ackermann (J. Chr. Gl.). *Opuscula ad medicinæ historiam pertinentia.*

Nuremberg, 1797, in 8°. — *Studii medici salernitani historia.* Dans son édit. du *Regimen sanitatis salerni.* Stendal, 1790, in-8°. — On doit joindre comme des études précieuses sur l'histoire de la médecine les notices, préfaces, que ce savant et judicieux écrivain a publiées sur Ant. Musa (*Progr. de Ant. Musa, Oct. Augusti medico, et libris qui illi adscribuntur.* Aldorf, 1786, in-4°, et dans *Opusc.*), sur Serenus Samonicus (*Ser. Sam. de medicinæ præc. salub.* Leipzig, 1786, in-8°), sur Hippocrate, Théophraste, Galien, Arétée, Rufus, Dioscoride, dans l'édit. de la *Bibliotheca græca* de Fabricius, publiée par Harles. Plusieurs de ces notices ont été reimprimées dans l'édit. des méd. grecs, de Kühn. La notice sur Hippocrate (*De conditione artis medicæ ante Hippocratem Hippocratis vita, scriptis et meritis*) se trouve aussi dans l'édit. de Pierer.

SPRENGEL (Kurt.). *Apologie des Hippocrates und Seiner Grundsätze*, 2e part., 1792, in-8°. — *Beyträge zur Geschichte der Medizin*, 1er vol. Halle, 1794-96, in-8°, publiés en trois parties.

BIRKHOLZ (Ad. Mich.) *Cicero medicus, H. E. Selectos E. M. T. Ciceronis operibus locos, vel omnino medicos, vel facillime ad res disciplinasque medicas transferendos, etc.* Leipzig, 1806, in-8°.

PETIT (Marc Ant.). *Essai sur la médecine du cœur.* Lyon, 1806, in-8°. 2e édit., avec divers discours de l'auteur; ibid. 1823, in-8°.

RICHERAND (Anth.). *Des erreurs populaires relatives à la médecine.* Paris, 1809, 1812, in-8°.

S ICKLER (Fr. Carl. Ludw.). *Die Hieroglyphen in dem Mystus des Æsculapis, etc.* Meiningen, 1819, in-4°.

VAGNER (Wilh.). *De medicorum juribus atque officiis tractatus*, p. I. *Sistens disquisitionem historicam de medicorum apud diversas gentes statu atque conditione.* Berlin, 1819, in-4°.

SCOTTI (Ang. Ant.). *Catechismo medico o sia Sviluppo delle dottrine che conciliano la religione colla medicina.* 2e édit. Naples, 1822, in-12.

CHOULANT (L.). *De locis Pompeianis ad rem medicam facientibus.* Leipzig, 1823, in-4°, p. 23, fig.

KUEHN (Ch. G.). *Opuscula academica medica et philologica.* Leipzig, 1828, in-8°, 2 vol., fig.

HOUDART. *Études historiques et critiques sur la vie et la doctrine d'Hippocrate, et sur l'état de la médecine avant lui.* Paris, 1838, in-8°.

DEZEIMERIS (J. G.). *Lettres sur l'histoire de la médecine et sur la nécessité de l'enseignement de cette histoire; suivies de fragmens historiques.* Paris, 1838, in-8°.

§ VII. *Considérations générales sur la médecine.*

Nous ne donnerons qu'une partie bien minime des écrits publiés sur la médecine en général; ceux qui voudraient connaître le titre des innombrables dissertations et opuscules écrits sur ce sujet pourront consulter les art. *Médicina* et *Medicus* de la *Litteratura med.* de Plouquet. Un grand nombre de thèses se trouvent dans les collections de Paris et des autres facultés. Nous ne pouvons guère établir d'autre ordre dans les ouvrages rapportés à cette section, qu'en séparant ceux qui ont trait plus particulièrement aux généralités de la science, ou aux institutions médicales, ou à la philosophie médicale.

HIPPOCRATE et GALIEN. *Isagogica opera.* René Chartier a réuni sous

ce titre, dans le 2e tome des œuvres d'Hippocrate et de Galien (Paris, 1639, in-fol.), les traités hippocratiques et galéniques qui appartiennent presque tous aux généralités de la science; traités hipp. : *Jusjurandum*, *De lege*, *De arte*, *De prisca medicina*, *De medico*, *De decentu habitu*, *Præceptiones;* traités de Galien : *Suasoria ad artes oratio*, *De historia philosophica*, *De optima doctrina*, *De constitutione artis medicæ*, *De sectis ad eos qui introducontur*, *De arte medica*, *De definitionibus medicis*, *De partibus artis medicæ*, *De optima secta*, *De subfiguratione empirica*, *introductio seu medicus*, *quo optimus medicus sit etiam philosophus.*

Stahl (G. Ern.). *De certitudine artis medicæ.* Halle, 1698, in-4°. *De necessitate artis med.* Ibid. 1712, in-4°. — *De potestate artis med.* Ib., 1712, in-4°.

Lefrançois (Alex.). *Réflexions critiques sur la médecine, etc.* Paris, 1715, in-12, 2 vol.; 1723, in-12, 2 vol. — *Projet de réformation de la médecine.* Paris, 1746, 1723, in-12.

Hoffmann (Fréd.). *Medicus politicus, seu regulæ prudentiæ secundum quas medicus juvenis studia sua et vitæ rationem dirigere debet, etc.* Leyde, 1738, in-4°; Halle, 1746, in-8°, et dans *Opp. suppl.* I, part. 2, p. 389. Trad. en fr. par J. J. Bruhier. Paris, 1751, in-12.

Richter (G. Gottl.). *Diss. de medicina firmis certisque fundamentis innixa.* Kiel, 1752, in-4°, et dans *Opusc. med.*

Gruner (Chr. Godef.) *Gedanken von der Arzneywissenschaft und den Aerzten.* Breslau, 1722, in-8°.

Gregory (J.). *Observations on the duties, offices, and qualifications of a physicians; and on the method of prosecuting inquiries into phylosophy.* Londres, 1770, 1772, 1777, in-8°; Édimbourg, 1773, in-8°. Trad. en franç. par Verlac. Paris, 1787, in-12. —

Gilibert (J. Emm.). *L'anarchie medicinale, ou la médecine considérée comme nuisible à la société.* Neuchatel, 1772, in-12, 3 vol.

Vicq-d'Azyr. *Fragmens de philosophie médicale, de médecine-pratique et d'hygiène.* Dans *OEuvres,* t. v, p. 43, etc.— Sous ce titre sont réunis divers morceaux de Vicq-d'Azyr sur la médecine en général, sur l'enseignement, l'exercice, le perfectionnement de cette science.

Nouveau plan de constitution pour la médecine en France (présenté à l'Assemblée constituante par la Soc. roy. de méd.). Dans *Mém. de la Soc. roy. de méd.*, ann. 1788, p. 1; et separ.

Cabanis (P. J. G.). *Du degré de certiude en médecine.* Paris, 1797, in-8°. Ibid., 1802, in-8°. — *Rapport fait en conseil des Cinq-Cents sur l'organisation des écoles de médecine.* Paris, an vii. — *Coup d'œil sur la révolution et la réforme de la médecine.* Paris, an xii (1804), in-8°. — Ces divers écrits ont été réimpr. dans les *OEuvres compl.*.

Alibert (J. L.). *Discours sur les rapports de la méd. avec les sciences physiques et morales.* Dans *Mém. de la Soc. méd. d'émulat.* Paris, an vi, in-8°.

Hecher (Aug. Fried.). *Die Heilkunst auf ihren Wegen zur Gewissheit, oder die Theorien, Systeme, und Heilmethoden der Aerzte seit Hippocrates bis auf unsere Zeiten.* Erfurt, 1802, in-8°; Gotha, 1808, 1819, in-8°.

Salverte (Eus.). *Des rapports de la médecine avec la politique.* Paris, 1805, in-8°.

Kilian (E. J.). *Ueber die innere Organisation der Heilkunst.* Bamberg, 1804, in-8°.

Tissot (S. C. D,). *Essai sur les moyens de perfectionner les études de médecine.* Lausanne, 1785, in-8°.

Menuret (J. J.). *Essais sur les moyens de former de bons médecins; sur les obligations réciproques des médecins et de la Société.* Paris, 1791, in-8°, pp. 150.

Observations sur les moyens de perfectionner l'enseignement de la médecine en France, etc., par les professeurs de l'École de santé de Montpellier, an v, in-4°.

Fourcroy. *Exposé des motifs du projet de loi sur l'exercice de la médecine.* An vi, *se trouve dans la plupart des recueils de lois snr l'instruction publique et sur la médecine.*

Dumas (Ch. L.). *Discours sur les progrès futurs de la science de l'homme.* Montpellier, 1804, in-8°, pp. 100.

Prunelle. *De l'influence exercée par la médecine sur la renaissance des lettres.* Montpellier, 1809, in-4°.

Flajani (Alex.). *Saggio filosofico intorno agli stabilimenti in Europa appartementi alla medicina.* Rome, 1807, in-8°.

Horn (Wilh.). *Reise durch Deutschland, Ungarn, Holland, Italian, Frankreich, Gross-Britannien und Irland, in Rücksicht auf medicinische und naturnwissenschaftl. Institute, Armenpflege, etc.* Berlin, 1833, in-8°, 4 vol.

Trélat (Vl.). *De la constitution du corps des médecins et de l'enseignement médical; des réformes qu'elle devrait subir, etc.* Paris, 1828, in-8°.

Charbonnier (M. R.). *Considérations générales sur l'état actuel de la médecine et sur les moyens d'apporter dans l'enseignement ainsi que dans l'exercice de cet art les changemens nécessités par les progrés des connaissances.* Paris, 1829, in-8°, pp. 154.

Verdier (Jean). *Essai sur la jurisprudence de la médecine en France.* Ibid., 1763, in-12, 2 vol. — *Jurisprudence de la chirurgie en France.* Ibid., 1764, in-12, 2 vol.

Rondonneau. *Manuel légal des médecins, chirurgiens et pharmaciens.* Paris, in-18.

Trébuchet (Ad.). *Jurisprudence de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie en France.* Paris, 1834, in-8°.

Jones (Rob.). *Inquiry into the state of medicine on the principles of inductive phylosophy.* Londres, 1782, in-8°. Trad. en italien. Mil., in-8°, 2 vol.

Zimmermann (J. G.). *Von der Erfahrung in der Arzneykunft.* Zurich, 1763-64, in-8°. deux vol., 3e édit. Ibid., 1787, in-8°. Trad. en franç. par Lefèvre de Villebrune (*Traité de l'expérience*). Paris, 1774, in-12, 3 vol.

Hillary (Will.). *An inquiry into the means of improving medical Knowledge, by examining all those methods which have hindered it in all past ages, etc.* Londres, 1761, in-8°.

Caccia (Al.). *Della logica medica.* Crémone, 1795, in-8°.

Chartet. *Philosophie médicale.* Bruxelles, 1811, in-8°.

Demorcy-Delettre (J. B. E.). *Essai sur l'analyse appliquée au perfectionnement de la médecine.* Paris, 1811, in-8°.

Roullier (A.). *Essai sur la philosophic médicale, contenant l'examen*

des principes qui servent de base aux diverses théories, et leur application à la pratique. Paris, 1815, in-8°.

Blane (Gilbert). *Elements of medical logick, illustrated by practical-proff. and exemples; etc.* Londres, 1818. in-8°.

Amard (L. V. F.). *Association intellectuelle, méthode progressive et d'association, ou de l'art d'étudier et d'opérer dans toutes les sciences, et particulièrement en médecine, etc.* Paris, 1821, in-8°, deux vol.

Bouillaud (J.). *Essai sur la philosophie médicale et sur les généralités de la clinique médicale, précedé d'un résumé philosophique des principaux progrès de la médecine, etc.* Paris, 1836, in-8°.

Macilwain (George). *Medicine and surgery on inductive science; being an attempt to improve its study and practice on a plan in close alliance a with inductive phylosophy, and affering, as firts-fruits, to the law of inflammation, etc.* Londres, 1838, in-8°.

Buchez (P. J. B.) *Introduction à l'étude des sciences médicales.* Leçons orales, recueillies et rédigées par H. Belfield-Lefèvre, D. M. Paris, 1838, in-8°.

Beaucoup d'auteurs se sont occupés de la manière de diriger les recherches en médecine, et d'établir les principes de la science, mais non dans des ouvrages particuliers; nous citerons particulièrement Clerc (*Histoire de l'homme malade*), Barthez (*Elem. de la sc. de l'homme*), Bérard (*Doctr. de Montpellier, et Rapport du phys. et du moral*), Georget (*Phys. du système nerveux*), Gerdy (*Physiologie*). — On doit encore avoir recours aux ouvrages des philosophes et des physiciens qui ont écrit sur la philosophie des sciences en général, et des sciences physiques en particulier; Bacon, Locke (*De la conduite de l'esprit dans la recherche de la vérité*), Condillac (*Tr. des systèmes*), Sennebier (*l'Art d'observer*), A. Comte (*De la philosophie positive*), Herschell (*De la philosophie naturelle*), etc.

§ VIII. *Polygraphes. Ouvrages sur l'ensemble de la médecine.*

Médecins grecs et latins.

Hippocrate. Ἅπαντα τὰ του Ιπποκρατους. Venetiis, apud Aldum, 1526, in-fol. — *Hippocratis coi opera..., per* M. Fabium Calvum, Gull. Copum, Nic. Leonicenum et Andr. Brentium, *latinitate donata.* Bâle, 1526, in-fol. — Ιππ. βιβλια ἁπαντα (Ed. Cornaro). Bâle, 1538, in-folio. — *Hipp. opera ex* Jani Cornarii *versione.* Bâle, 1543, in-fol. Venise, 1545, in-8°. Paris, 1546, in-8°. Bâle, 1546, in-fol., 1553, in-fol. Edit. J. Bapt. Paitono. Venise, 1737-39, infol., 3 vol. Edit. Haller, in *Artis med. princ.*, t. I-IV. Lausanne, 1769-71, in-8° et titre à part. — *Hipp. coi opera quæ extant græce et latine.., interpretationis latinæ ab* Hier. Mercuriali. Venise, 1588, in-fol. — *Magni Hipp. opera omnia... lætina interpretatione et annotationibus illustrata,* Anutio Foesio *authore* (grec et latin). Francfort, 1595, in-fol.; 1621, in-fol.; 1624, in-folio. Genève, 1657, in-fol. — *Magni Hipp. coi opera omn. gr. et lat. ed.* J. Ant. Van-der-Linden. Leyde, 1665, in-8°, 2 vol.; Naples, 1754, in-4°, 2 vol.; Venise, 1757, in-4°, 2 vol. — *Hipp. Coi et Cl. Galieni Pergameno opera,* Renatus Charterius, *Plurima interpretatus...* gr. et lat. ed. Paris, 1630-79, in-fol., 13 vol. — *Hipp. omn. cum variis lectionibus... stud. et opera* Steph. Mackii. Vienne, 1743-49, in-fol., 2 vol. (incomplet). — *Hipp.*

opera. Ex interpr. An. Foesii *recudi curavit, prolegomena*, etc., *adj.* J. Fr. Pierer. Altembourg, 1806, in-8°, 3 vol. — *Hipp. Opera omn. gr. et lat. ed.* D.-L.-G. Kühn. Leipzig, 1827, in-8°, 3 vol. (texte et trad. de Foèse, sans les annotations). — Trad. en fr. par Cl Tardy. Paris, 1667, in-4°; par Dacier. Paris, 1697, in-12, 2 vol. (incomplet); par Gardeil. Toulouse, 1801, in-8°, 4 vol.; par Demarcy : un grand nombre de traités séparément. M. Littré doit publier prochainement une édition et traduction nouvelles des œuvres hippocratiques. — Nous renvoyons aux bibliographies spéciales l'indication des édit. comment. traduct. des divers traités hippocratiques.

Celse (A. Cornelius). *De arte medica libri octo.* Florence. 1478, in-fol. Ed. de Van der Linden. Leyde, 1657, in-12; 1665, in-12. Ed. d'Almeloveen, d'après la précédente, et notes de R. Constantin, Casaubon, etc. Amsterdam, 1687, in-12; 1713, in-12. — Edit. de Volpi, avec trois lettres de Morgagni sur Celse et ses ouvr. Padoue, 1722, in-8°. Ibid., 1740, in-8°. 2 vol., avec six lettres de Morgagni. — Edit. de Krause. Leipzig, 1766, in-8°. — Edit. de Targa. Padoue, 1769, in-4°, avec lettre de Bianconi sur Celse, notes et commentaires et lexique, par G. Matthiæ. Leyde, 1785, in-4°. — Trad. en fr. par Ninnin, 1753, in-12, 2 vol., par Fouquier et Ratier. Paris, 1823, in-18 (nous n'avons indiqué que les principales éditions de Celse. Le texte des éditions, depuis celle d'Almeloveen, est donné d'après l'édition de Vander-Linden. Les éditions qui ont suivi celles de Krause et de Targa sont faites d'après ces dernières qui sont les meilleures, surtout celle de Targa.)

Arétée. Αρεταιου Καππαδοκος ιατρικα. *Aetiologica, semeiotica et therapeutica morborum acutorum et diuturnorum Aretæi Capp. gr. et lat., ed... aut.* G. Henischio B. medico Augustano. Augsbourg, 1603, in-fol. (trad. de J. P. Crasso). — Περι αιτιων και σημειων οξεων παθων, etc... *De causis et signis auctorum et diuturnorum morborum libri quatuor; De curatione acutorum et diut. morb. lib. quatuor, novamque versionem dedit* J. Wigan. Oxford, 1723, in-fol. — Edit. Herm. Boerhaave *gr. et lat.* Leyde, 1735, in fol. (trad. de J. P. Crasso). — *Ex interpr.* J. P. Crassi. Padoue, 1700, in-8°; Venise, 1763, in-8°; Strasbourg, 1768, in-8°; Lausanne, 1772, in-8°; ou t. v des *Art. med. princ.* de Haller; Vienne, 1790, in-8° (trad. pref., et notes de Wigan). — Edit. Kühn (texte et trad. de Wigan).

Galien. Edit. grecques : Γαληνου α' β' γ' δ' ε'. Galeni librorum part. I, II, III, IV, V. Venetiis apud. Aldum (1525), pet. infol. — Γαλ. απαντα... *Opera omnia.* Bâle, 1538, in-fol., 5 vol. — Edit. grecques et latines. Edit. Ren. Chartier, avec Hippocr. Paris, 1679 (1639-79), in-fol., 13 vol. — Edit. de Car. Gottl. Kühn. Leipzig, 1821-1830, in-8°, 20 vol. Les t. 17 et 18 sont divisés chacun en deux parties. — Edit. latines, *Opera edit.* Diom. Bonardi. Venise, 1490, in-fol. — Edit. Hier. Suriani. Venise, 1502, in-fol., goth. — *Quarta impressio...* Papiæ, 1515-16, in-fol., 3 vol. — Edit. des Juntes : *Impress. quinta cura Scip.* Ferrarii, Venitiis expensis L. Ant. de Giunta, 1522, in-fol., 3 vol. — *Gal. operum impr. novissima... Scip.* Ferrarii. Venise, 1528, gr. in fol., caract. goth. — Les fils de L. Ant. de Giunta, Thomas et J. Marie, imprimèrent l'édit. préparée par leur père, revue et mise en ordre par J. B. Monti. Cette édition est la première des dix qu'ils donnèrent : *Gal. operum editio prima.* Venitiis, apud Juntas, 1540, in-fol. 4 vol. — Les neuf autres édit. ont un 5e vol. formé par l'index de

Brassavola. — 2*a Edit.* Aug. Gadaldini, *Index a* Ant Musa. Brassavola, 1550, in-fol., 5 vol. 3*a* 1556. — 4*a* 1563. — 5*a* 1570 (Quelques addit. furent faites à ces deux édit.; les suivantes sont plus correctes). — 6*a* 1586.— 7*a* 1497.— 8*a* 1600.— 9*a* 1609.— 10*a* 1625.— Éditions de Froben : *Omnia Cl. Galeni, Pergameni, opera*... Bâle, 1542, in-fol., 8 vol. — Edit. Cornario. Ibid., 1549, in-fol., 8 vol. — Conr. Gesneri *Præf. et Proleg.* Ibid., 1562, in.fol., 8 vol. — Autres éditions latines : édit. V. Trincavelli et Aug. Riccio. Venise, 1541, in-8°, 8 vol. — Edit. J. B. Rasarii. Venise, 1562, in-fol., 4 vol. index.— *Gal. opp. omnia latinæ*, Lyon, 1550, in-fol. Ibid., 1554, in-fol. — Un grand nombre de traités de Galien ont été imprimés à part; il a été formé des recueils de certains d'entre eux. Nous ne pensons pas devoir les indiquer, renvoyant, comme nous l'avons fait pour les traités hippocratiques, aux bibliographies spéciales, et pour Galien à l'histoire littéraire qu'a donnée J. C. G. Ackermann de cet auteur dans la nouvelle édit. de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, et qui est reproduite dans l'édition de Galien par Kühn. — Nous citerons parmi les trois abrégés qui ont été faits de Galien, celui d'André Lacuna, intit. : *Epitome Galeni Pergam operum, in quatuor partes digesta, etc.* Venise. 1549, in-8°, 4 vol. Bâle, 1551, in-fol. Lyon, 1553, in-16, 4 vol. Bâle, 1571, in-fol. Strasbourg, 1604, in-fol.

Coelius Aurelianus. *Celerum sive acutarum passionum libri tres, ed* J. Guinterio Andernaco. Paris, 1533, in-8°. — Les huit livres réunis, avec notes attribuées à J. Dalechamp. Lyon, 1567. in-8°; 1579, in-8°. — *De morbis acutis et chronicis libri* viii... Conr. Ammanus *recens, acc.* Th. J. ab Almeloveen... *notæ et adversiones, etc.* Amsterdam, 1709, in-4°; 1722, in-4°; 1755, in-4°. Venise, 1757, in-4°. — Edit. Haller. Lausanne, 1774, in-8°, 2 vol. (t. x, xi, des *Art. med. princ.*)

Cassius. Ιατρικαι απορiαι και προβληματα περι ζωων και τετροποδων. Paris, 1541, in-8°. — *Eadem latine interpr. Adr. Junio (Jonghe), cum græci exemplaris castigat.* Paris, 1541, in-4°; réimpr. dans la Coll. de H. Estienne. — Les mêmes sous le titre : *Cassii introsophistræ naturales et medicinales quæstiones* lxxxiv. *Circa hominis naturam et morbos aliquot*, Conr. Gesnero *interpr. cum scholiis quibusdam, etc.* Zurich, 1562, in-8°. Les mêmes gr. et lat., avec notes de And. Rivinus. Leipzig, 1653, in-8°.

Oribase. *Opera quæ extant, omnia, tribus tomis digesta,* J. B. Rasario *interprete.* Bâle, 1557, in-8°, inséré dans la *Collect.* de H. Estienne.

Aetius d'Amide. *Contractæ ex veteribus medicinæ tetrabiblos, hoc est*, xvi *sermones, Interpr.* Cornario. Bâle, 1542, in-fol.; 1549, in-fol.; 1560, in-12, 4 vol. Venise, 1549, in-8°, inséré dans la *Collect.* de H. Estienne.

Alexandre de Tralles. *De arte medica libri* xii, édit. gr., avec notes et correct. de J. Goupyl, et le Traité de Rhazès *de la peste.* Paris, 1548, in-fol. gr. et lat., *interpr.* J. Guntherio Ander. Bâle, 1556, in-8°, édit. lat. : trad. de Gonthier, et notes de Ant. Molinæus. Lyon, 1560. in-12; 1575, 1576, in-12, inséré dans la *Collect.* de H. Estienne, et dans celle de Haller.

Paul d'Egine, édit. gr. Βιβλια επτα. *De re medica libri septem.* Venetiis, apud Aldum, 1528, in-fol. Edit. Gomusœus. Bâle, 1538, in-fol. — Edit. lat.— Vert. Alb. Torinus. Bâle, 1532, in-fol.; 1538, in-4°; 1546, in-8°; 1551, in-8°.— Vert. J. Guinterus Andern. Paris, 1532, in-fol. Cologne, 1534, in-fol. Strasbourg, 1542, in-fol. Venise, 1542, 1553,

in-8°. Lyon, 1551, in-8°. — Vert. J. Cornarius *cum comm.* Bâle, 1556, in-fol.; Lyon, 1562; 1567, in-8°. Cette dernière traduction est insérée dans la *Coll.* de H. Estienne.

ACTUARIUS (Jean, fils de Zacharie). *De methodo medendi libri* VI. Henr. Mathisio, *interpr.* Venise, 1554, in-4°; 1567, in-8°, insér. dans la *Coll.* de H. Estienne. — *Opera.* Paris, 1556, 2 vol. (Le texte grec n'a jamais été imprimé).

Médecins arabes.

SERAPION LE JEUNE, ou JEAN, fils de SERAPION. *Opera, seu Breviarium de arab. in latin. transl. a* Gerhardo Crem., *et Liber aggregatus in medicinis simplicibus, etc* Venise, 1479, 1497 et 1503, in-fol.; ibid., 1530 et 1550, in-fol., avec le titre : *Practica per* Andr. Alpagum *in lat conv. Ejusdem de simplic. medicamentorum temperamentis commentaria.* Abrahamano Judæo et Simone Januensi. *interpr., nunc castigata, singul. capitibus Dioscoridis ac Galeni locis in margine notatis. — Jai Damasceni Therapeuticæ methodi, hoc est, curandi artis libri* VII, *interpr.* Gerhardo, *ab* Albanno, Torino *corr.* Bâle, 1529 et 1543, in-fol. Le nom de Damascène doit s'appliquer, non à Mesné l'ancien, comme on l'a cru long-temps, mais à Sérapion le jeune.

RHAZÈS (Abubeker Mohammed Ben Zacharia). *Elchavy, seu Continens, ex interpr.* Ferragi. Brescia, 1486, in-fol. — Édit. Hier. Suriano. Venise, 1500 et 1506, in-fol., etc. — *Libri ab Almansorem.* Milan, 1481, in-fol.; Venise, 1497, in-fol.: et sous le titre : *Opera parva Abubetri, etc.* Lyon, 1510, in-8°; édit. augmentée sous le titre : *Abubetri Rhazœ opera medica exquisitiora per* Gerhardum Tolet. Andr. Vesalium *et* Albanum Tor., *latinitate donata, etc.* Bâle, 1544, in-fol.

HALY ABBAS. *Liber totius medicinæ necessaria continens.* Venise, 1492, in-folio; Lyon, 1523, in-4°.

AVICENNE. *Canon medicinæ.* Padoue, 1476, 1473 et 1496, in-fol.: Venise, 1495, etc., in-fol.; Bâle, 1556, in-fol. — *Opera omnia.* Padoue, 1476 et 1478, in-fol., 3 vol.; Venise, 1492, in-fol.; 1564, in-fol., 2 vol.; 1580, 1585, in-fol.; Lyon, 1598, in-fol., 4 vol.

MESUÉ LE JEUNE. *Græcorum ac arabum opera quæ extant omnia. Ex duplici transl.* Jac. Sylvii... *Acc. Annot.* Manardi *et* Sylvii, *etc.* Venise, 1561, 1562, 1575, in-fol., *cum addit. variorum;* Venise, chez les Juntes, 1602 et 1689, in-fol.

AVENZOAR ou ABEN-ZOHAR. *Theisir, i. e. rectificatio medicationis et regiminis.* Venise, 1490, 1496, 1497, in-fol., avec le *Colliget* d'Averrhoes. Ibid., 1514, in-fol. Lyon, 1531, in-8°.

AVERRHOES. *Colliget, libri* VII (avec les *Cantica Avicennæ, cum Averr. commentariis*). Venise, 1482, 1490, 1496, 1498, 1552, in-fol.; avec les correct. de A. Alpago. Lyon, 1531, in-8°. — J. Bruyerin a trad. les liv. II, VI et VII, sous ce titre : *Averr. collectaneorum de re medica sectiones tres, de sanitatis functionibus, de sanitate tuendâ, et de morbis curandis.* Lyon, 1537, in-4°.

ALBUCASIS (Abul-Casem, Alsaharavi). *Azaravii compendium artis medicæ.* Augsbourg, 1490, in-fol.; 1530, in-fol.; et sous le titre : *Libri theoricæ nec non practicæ Alzaharavii, qui vulgo Alzarius dicitur.* Augsbourg, 1519, in fol.

Collections d'anciens auteurs.

Articella, ista sunt opera, quæ in hoc precl. libro continentur. I *Liber* Ioannitii, *qui dicitur isagoge in greco.* II. *Libellus de Pulsibus* Philareti. III. *Libell.* Theophili *de urinis.* IV. Hippocratis *aphorismi in ordinem collecti.* V. *Aphor. ejusdem cum comm.* Galieni. VI. *Lib. pronosticorum, cum translatione nova et antiqua.* VII. *Lib. regiminis acutorum contin. quatuor particulas.* VIII. *Lib. epidimiarum* Hippocr. *cum comm. 8 partic. contin.* IX. *Libell.* Hippocr. *de natura fœtus.* X. *Lib.* Galieni, *qui dicitur tegni, ars parva.* XI. *Libell.* Gentilis de Fulgineo *de divis. librorum* Galieni. XII. *Libell. de lege Hippocr. et libell. qui dicitur jusjurandum.* Venise, 1513, in-8°. (Ibid., 1483, 1487, 1493, 1523, in-fol.); Lyon, 1525, 1534, in-8°; Strasbourg, 1535, in-8°. — Nous avons cité cette collection à cause de sa date ancienne, du rôle qu'elle joue dans l'histoire de la médecine, à cause de ses nombreuses éditions et de sa rareté actuellement.

Medici antiqui omnes, qui latinis litteris diversorum morborum genera et remedia persecuti sunt, undique conquisiti, et uno vol. comprehensi, etc. Venise, chez les Aldes fils, 1547, in-fol. (Celsus, *De med.*; Q. Sereni *medicina*; Trotulæ *Curand. ægrit. mulieb. l. unus*; J. Cornarii *Epist. de Hippocraticæ medic. dignitate*; Marcelli *Epist. ad filios*; Largi desi-gnatiani *Epist.*; Plinii Secundi *Epist. de med.*; C. Celsi *Epist. ad J. Callistum.*; Ejusd *Epist. ad. Pullium Natalem*; Vindiciani *Epist. ad Valentinium imper.*; Marcellus, *De medicamentis*; Scribonii largi, *De composit. medic.*; Sorani Ephes. *In artem medendi isagoge saluberrima*; C. Plinii Sec. *De re medica*, l. V; L. Apuleii Mad. *De herbarum virtutibus historia.*; Ant. Musæ *Lib. de botanica*; Æmilius Macer, *De herb. virtutibus, cum* J. Atrociani *Comment.* Strabi Galli *Hortulus*; Cœl. Aureliani *Chronicon*, l. V.; Th. Prisciani S. Octavii Horatiani *Rerum medicarum*, l. IV). —Venise, 1552, in-4° (sont ajoutés : Meletii *De natura structur atque hominis opus*; Polemonis, *Naturæ signorum interpr.* Hippocr. *De hominis structura*; Dioclis *ad Antigonum reg. de tuenda valetudine Epist.*; Melampi *De nævis corporis tract.*; Nic. Petricio, *Interpr.*)

Estienne (Henri). *Medicæ artis principes post* Hippocratum et Galenum. *Græci latinitate donati :* Aretæus, Ruffus Ephesius, Oribasius, Paulus Ægineta, Ætius, Alexander Trallianus, Actuarius, Nic Mirepsus. *Latini :* Corn. Celsus, Scribonius Largus, Marcellus Empiricus. *Aliique præterea, quorum unius nomen ignoratur.* Index... *Hippocratis aliquot loci cum Corn. Celsi interpretatione.* (sans indicat. du lieu d'impress), 1567, in-fol., 2 p. — Outre les auteurs cités, cette collect. renferme: Cassius l'iatros., *Quæst. med. S. problemata*; Sextus Platon, l. II; *De medic. ex animalibus*; Philarète, *De pulsuum differentia*, lib.; Théophile, *De exacta retrim. vesicæ cognitione* lib.; auteur inconnu (Demetrius Pepagomene), *De podagra* lib.; Q. Serenus Sammonicus, *De medic. præcepta salub.*; Q. Rhemnius Fannius, ou Remus Favinus Palœmon, *De ponderibas et mensuris* lib., et quelques lettres d'Hippocrate de Largus designatianus, de Corn. Celse, de Pline le jeune et de Vindicianus. Il y a lieu de s'étonner que Cœlius Aurelianus ne s'y trouve pas compris.

Crasso (J. P.). *Medici antiqui græci :* Aretæus, Palladius, Ruffus, Teophilus, A. J. P. Crasso *latinitate donati.* Bâle, 1581, in-4°.

Haller. *Artis medicæ principes, Hippocrates, Aretæas, Alexander, Aurelianus, Celsus, Rhazis, Lausanne*, 1769-74, in-8°, 11 vol.

Kuehn (Ch. G.). *Opera medicorum græcorum, quæ extant*, gr. et lat. Leipzig, 1833, in-8°. Il a paru jusqu'à présent 28 vol. en deux parties (les parties 17 et 18 étant composées chacune de deux volumes). Les auteurs compris jusqu'ici dans cette collection sont Hippocrate, 3 vol.; Galien, 20 vol.; Arétée, 1 vol.; Dioscoride, 2 vol.

Médecins polygraphes du moyen-âge. École de Salerne. Arabistes.

Constantin l'Africain. *Opera*. Bâle, 1836, in-fol., 2 vol.

Jean de Milan. *Regimen sanitatis Salerni, etc.* (*voy.* ce qui est dit à l'art. *bibliogr.* Hygiène, t. xvi, p. 93.

Gariopontus. — *Passionarius Galeni de ægritudinibus a cap. ad pedes.* Lyon, 1516, 1526, in-4°. — *Ad totius corp. ægritudines remediorum praxeos*, l. v. Bâle, 1531, in-4°. — *De morb. causis, accidentibus et curationibus*, l. viii. Bâle, 1536, in-8°.

Ægidius Corpeliensis (Gilles de Corbeil). *Carmina medica*, édit. Lud. Choulant. Leipzig, 1826, in-8°.

Gordon (Bern.). *Opus, Lilium medicinæ inscriptum, de morborum prope omnium curatione*, vii *part. distrib. una cum aliquot aliis ejus libellis*. Venise, 1494, in-fol. Paris, 1542, in-8°; Lyon, 1559, in-8°.

Arnaud de Villeneuve. *Opera omnia*. Lyon, 1504, in-fol... Ed. Nic. Taurello. Bâle, 1585, in-fol.

Abano (Pierre). *Conciliator differentiorum philosophorum et præcipue medicorum*. Mantoue, 1590, in-fol.—Abrégé par Horst; Giessen, 1615, in-8°.

Bertucci ou Bertruccio (Nic.). *Collectorium artis medicæ, etc.* Lyon, 1509, 1518, in4°.

Falcucci, ou Nic de Falconiis, Florentinus. *Sermonum liber scientiæ medicinæ... qui continet* viii *serm.* Venise, 1494, 1507, 1533, in-fol., 4 vol.

Gaddesden (Jean de). *Rosa anglica*, iv *l. distincta, de morbis particularibus, de febribus, de chirurgica, de pharmacopœa*. Pavie, 1492, in-f., etc.

Garbo (Th.). *Summa medicinalis*. Venise, 1521, in-f. Lyon, 1529, in-f.

Valescus de Tarente (Balescon). *Practica medicinæ quæ Philonium inscribitur*. Lyon, 1490, in-fol. *Præf.* G. W. Wedel, Ib., 1680, in-4°.

A cette époque se rapportent les ouvrages d'Albert-le-Grand, de Pierre de Crescentiis, de Trotula, de Pierre d'Espagne, de Sylvaticus, Simon Januensis, Gilbert l'anglais, de Roger, Roland, G. de Salicet, Lanfranc, etc., et surtout de Roger Bacon (*Opus majus de utilitate scientiarum*). Nous n'avons cité les auteurs de ce temps que comme servant à l'histoire de l'art.

Médecine moderne, depuis la renaissance des lettres jusqu'à nos jours.

A dater de cette époque, il est peu de médecins qui embrassent, comme dans l'antiquité et chez les Arabes, l'universalité de la science. Nous citerons seulement les ouvrages généraux connus sous le nom d'*Institutions de médecine* ou de *compendium*, et nous formerons une section particulière des œuvres complètes ou des ouvrages dont le contenu se rapporte à diverses branches de la médecine à la fois.

Fernel (J.). *Universa medicina*. Paris, 1567, in-fol. Francfort, 1574, 1575, in-8°, 2 vol., etc.

Valleriola (Fr.). *Loci medecinæ communes* iii *libris digesti*. Lyon, 1562, in-12.

Crato de Crafftheim. *Microtechne, seu parva ars medicinalis*. Francfort, 1592, in-8°; Hanau, 1609, 1646, in-8°.

Heurn. *Institutiones medicinæ*. Leyde, 1592, in-4°; 1609, in-12. *Opp.*

Mercado. *Institutiones medicæ*. Madrid, 1594, in-8°; et dans *Opp.*

Targirus (Joach.). *Medicina compendaria, etc.* Leyde, 1598, in-8°.

Riolan (J.). *Universæ medicinæ compendium*. Paris, 1598, in-8°. Bâle, 1601, in-12, sous le titre : *Artes med. theor. et pract. systema*. Bâle, 1629, in-8°.

Fuchs (Leonard). *Operum didacticorum pars* i, ii, iii, iv, v : *continentes* : i, *Instit. med., s., methodum ad Hipp., Gal., aliorumque veterum scripta recte intelligenda;* ii *Libros de hum. corp. fabrica ;* iii *Medicament. omn. præparandi... rationem ac modum...* ; iv *Omn. morborum a cap. ad. calcem usque medelam ;* v *Paradoxorum medicinæ synopsia*. Francfort, 1604, in-fol.

Horst (Gr.). *Institutionem physic. libri* ii. Nuremb., 1637, in-4°.

Plater (Fel.). *Questionum medicarum et eudoxarum juxta partes medicinæ dispositarum, centuria posth., etc.* Bâle, 1625, in-8°. Paris, 1632, in-8°; 1641, in-12; et avec *Praxeos medicæ, etc.* Bâle, 1656, in-4°.

Sennert (Dan.). *Institutiones medicæ*. Wittemberg, 1611, 1620, 1667, in-4°, et *Opp.*

Plemp (V. F.). *De fundamentis medicinæ*, *libri* vi. Louvain, 1638, in-4°. Edit. Auct. 1644, 1653, 1664, in-fol.

Hoffmann (Gaspar). *Institutionum medic., libri* vi. Lyon, 1645, in-4°.

Deusing (Ant.). *Synopsis medicinæ universalis, seu compend. institutionum medic. disput. exhibitum ac ventilatum*. Groningue, 1649, in-16.

Rivière (Laz.). *Institutiones medicæ*. Leipzig, 1655, in-8°, etc. *Opp.*

Waldschmidt (J. J.) *Inst. medicinæ rationalis*. Marbourg, 1688, in-12.

Ettmuller (Mich.). *Opera omnia*. Edit. Ric. Cyrillo. Naples, 1728, in-fol., vol Edit. Manget. Genève, 1736, in-fol. Abrég. et publ. sous ce titre : *Opera omnia in compendium redacta, in que continentur* : i *Institutionum medic. squopsio, abipso aut coneinnata* ii. *Pyrotechnia rationalis*. iii *Comm. in Schræderi pharmacopæiam*. iv. *Universa praxis med.* v *Chir. medica*. Amsterdam, 1702, in-8°. — Les instituts de méd., la chirurgie médicale, la pratique spéciale de méd., et le *Comm. sur les médicamens,* ont été trad. en fr.

Boerhaave (Herman). *Institutiones rei medicæ, etc.* Leyde, 1708, etc. Vienne, 1775, in-8°. Trad. par de la Mettrie. Paris, 1740, in-12, 2 vol. avec comm. Ibid., 1743, 6 vol. — *Prælectiones acad. in proprias institutiones*. Éd. et notes de Haller, 1739, 1744, in-8°, 6 t. en 6 vol.

Alberti (Michel). *Introductio in universam medicinam tam theoreticam quam practicam... physiologia et pathologia*. Halle, 1718, in-4°. — *Introductio in medicinam... qua semeiologia, hygiene, materia medica ac chirurgia conscribuntur*. Halle, 1719, in-4°.

Nenter (G. Ph.). *Fundamenta medicinæ theoretico-practica*. Strasb., 1721, in-4°, 2 vol. Venise, 1753, in-fol.

Schreiber (J. Fréd.). *Element. medicinæ physico-mathemat.*, t. i, Francfort et Leipzig, 1731, in-8°. — *Almagestum medicum. Introd. et physiologiæ medicæ,* part. i. Vienne, 1757, in-4°.

Sprengel (Kurt). *Institutiones medicæ.* Amsterdam, 1810, in-8°, 6 vol.; Milan, 1817, 11 vol.

Nous n'avons indiqué, parmi les ouvrages de ce genre, que ceux des auteurs les plus remarquables dans leur temps. On gagnerait peu à connaître le titre d'une foule d'autres, tels que ceux de Strobelberger, Beverwyck, Vander-Linden, Mœbius, Frank de Frankenau, Blancard, Deidier, etc., etc.

§ IX. *Ouvrages sur divers points des sciences médicales. Mélanges.*

Benedetti (Alex.). *De re medica, etc.* Venise, 1535, in-fol. Bâle, 1539, in-8°; 1549, 1572, in-fol.

Lange (Jean). *Medicinalium epistolarum miscellanea, etc.* Bâle, 1554, in-4°. — *Ed. Auct.* Francfort, 1589, in-8°, etc.

Gratarolo (G.). *Opuscula.* Lyon, 1555, in-16.

Fracastor (Jér.). *Opera omnia.* Venise, 1555, 1574, 1584, in-4°. Lyon, 1591, in-8°, 2 vol.; Montpell., 1622, in-8°, 2 vol.; Genève, 1621, 1637, 1671, in-8°.

Paracelse. *Opera medico-chimico-chirurgica.* Genève, 1558, in-fol., 3 part., en 2 vol.

Vesale (André). *Opera omnia anat. et chirurgica.* Cur. H. Boerhaave et B. Siegfr. Albinus. Leyde, 1725, in-fol., 2 vol., fig.

Fallopia (G.). *Opera gonuina omnia, tam practica quam theorica.* Venise, 1584, 1606, in-fol., 3 vol.; Francfort, 1606. in-fol.

Trincavella (V.). *Opera omnia.* Lyon, 1586, 1592, in-4°; Venise, 1599, in-4°.

Argentier (Jean). *Opera omnia.* Venise, 1592, 1606, in-fol.; Francfort, 1615, in-fol.

Cesalpino (Andr.). *Quæstionum medic. libris duo.* Venise, 1593, 1604, in-4°.

Quercetanus ou Duchesne (J.). *Opera.* Francfort, 1602, 1612, in-8°; Lyon, 1600, in-8°. Leipzig, 1614, in-8°.

Capivaccio (Jér.). *Opera omnia.* Francfort, 1603, in-fol.; Venise, 1606, 1617, in-fol.

Ranchin (F.). *Opuscula medica, etc.* Paris, 1604, in-12. Rouen, 1628, in-12. — *Opuscules et traités divers, etc.* Lyon, 1640, in-4°.

Heurn (J.). *Opera omnia.* Leyde, 1608, in-4°; Lyon, 1658, in-fol.

Mercado (L.). *Opera omnia.* Francfort, 1608, 1614, in-fol., trois part.

Guidi (Guido). Vidus Vidius. *Ars medicinalis...* Venise, chez les Juntes, 1611, in-fol., 3 vol. Francfort, 1626, 1645, in-fol., et sous le titre : *Opera omnia medica, chirurgica, anatomica.* Ibid., 1667, in-fol.

Abraham de la Framboisière (Nic.). *OEuvres div.* en 7 tomes, etc. Paris, 1624, in-fol. — *Opera med.* Francfort, 1629, in-4°.

Dulaurens (Andr.). *Opera omnia anat. medica.* Francfort, 1627, in-fol. Paris, 1628, in-4°, 2 vol. Trad. en fr. par Th. Gelée; Rouen, 1613, 1621 et 1660, in-fol.; Paris, 1646, in-fol.

Joel (Fr.) *Operum medicorum,* t. i, ii, iii, iv, v. Hambourg, 1629, in-4°, t. vi; Rostock, 1630.

Massaria (Alex.). *Opera medica.* Lyon, 1634, 1654, 1669, 1671, in-fol.

Horst (Greg.). *Opera medica.* Nuremberg, 1660, in-fol.; Gouda, 1661, in-4°, 2 vol.

Sylvius, Dubois (Jacques). *Opera medica, etc.* Genève, 1630, in-fol.

Sennert, *Opera omnia.* Venise, 1645, in-fol.; Paris, 1645, in-fol.

Bravo Ramirez de Sobremente (Gasp.). *Opera medicinalia.* Lyon, 1679, in-fol., 4 vol.

Campanella (Th.). *Medicinalium juxta propria libri* vii. Lyon, 1635, in-4°.

Spigel (Adr.). *Opera omnia.* Amsterdam, 1645, in-fol.

Helmont (Van). *Ortus medicinæ, id est initia physicæ inaudita. Progressus medicinæ novus, etc.* Amsterdam, chez L. Elzevir, 1648, 1652, in-4°; Venise, 1651, in-fol.; Lyon, 1667, in-fol.; Francfort, 1682, in-4°; Copenhague, 1707, in-4°. Dans la 4e édit. sont ajoutés divers opusc. *De lithiasi, de febribus, etc.*, et dans la dernière plusieurs écrits posthumes.

Sanctorius. *Opera omnia.* Venise, 1660, in-4°, 4 vol.

Cardan (Jer.). *Opuscula medica.* Lyon, 1638, in-8°, et *Opera omnia;* Lyon, 1663, in-fol., 10 vol.

Hartmann (J.). *Opera omnia medico-chymica.* Francfort, 1664, in-fol.

Willis (Th.). *Opera omnia.* Genève et Lyon, 1676, in-4°; Genève, 1680, in-4°; Amsterdam, 1682, in-4°; Venise, 1720, in-fol.

Sylvius ou Deleboë. *Opera medica.* Amsterdam, 1679, in-4°; Genève, 1680, in-fol.; Paris, 1671, in-8°, 2 vol.

Diemerbroeck (Isbr. de). *Opera omnia.* Utrecht, 1685, in-fol.; Passaw, 1688, in-4°, 2 vol.; Genève, 1687, 1721, in-4°.

Malpighi (M.). *Opera omnia.* London, 1686, in-fol.; Leyde, 1687, in-4°, 2 vol. — *Opp. posthuma.* Londres, 1690, in-fol.; Venise, 1698; 1743, in fol.; Amsterdam, 1698, 1700, in-4°.

Lange (Chr.). *Opera omnia.* Franc., 1688, in-4°.

Craanen. *Opera.* Anvers, 1689, in-4°, 2 vol.

Glisson (Fr.). *Opera omnia medico-anatomica.* Leyde, 1691 et 1711, in-12, 3 vol.

Pitcarn (A.). *Opera omnia;* Venise, 1693, in-4°; Leyde, 1697, in-4°.

Blancard (Et.). *Opera medica et chirurgica practica.* Leyde, 1701, in-4°, 2 vol.

Bellini (Laur.) *Opera omnia.* Venise, 1708, in-4°. Florence, 1720, et 1747, in-4°.

Baglivi (Georges). *Opera omnia medico-practica et anatomica,* editio vii, etc. Lyon, 1710, in-4°. 9e édit., à Ph. Pinel. Paris, 1788, in-8°, 2 vol.

Borch (Olaüs). *Dissertationes acad.* (xviii), *In* ii *tom. Tributæ.* Copenhague, 1715, in-8°.

Lancisi (J. M.). *Opera omnia.* Genève, 1717, in-4°, 2 vol., complété par : *Opera varia.* Venise, 1739, in-fol.; Rome, 1745, in-4°, 4 vol.

Ramazzini (B.). *Opera omnia medica et physica.* Londres, 1716, in-4°; Genève, 1717, in-4°; Leipzig, 1828, in-8°, 2 vol.

Ruysch (Fred.). *Opera omnia anatomico-medico-chirurgica.* Amsterdam, 1721, in-4°. Ibid., 1737, in4°, 5 vol.

Vallisnieri (Ant.). *Opere fisico-mediche.* Venise, 1733, in-fol., 2 vol.

Drelincourt (Ch). *Opuscula medica.* La Haye, 1727, in-4°.

Freind. *Opera medica.* Interpr. Wigan. Londres, 1733, in-fol.

Gorter (J. de). *Exercitationes medicæ,* iv. Amsterdam, 1737, in-4°. Padoue, 1751, in-4°. — *Opusc. varia med.-theorica.* Padoue, 1751, in-4°. — *Opusc. medico-practica,* ibid., 1751 in 4°.

Fantoni (Jean). *Opuscula med. et physiologica.* Genève, 1738, in-4°.
Lanzoni (Jos.). *Opera omnia med.-physica et philosophica.* Lausanne, 1738, in-4°, 3 vol.
Hoffmann (Fréd.). *Opera omnia physico-medica, etc., in sex tom. distrib.* Genève, 1740, in-fol., 6 vol. Ibid., 1748, in-fol., 6 vol. *Suppl.* i (2 p.), et ii (3 p.). Edit. E. A. Nicolai. Ibid. 1753, in-fol.
Fizes (Ant.). *Opera medica.* Montpellier, 1742, in-4°.
Mead (Richard). *The med. works.* Londres, 1744, in-8° ; 1762, in-4°. Edimbourg, 1765, in-8°, 3 vol. *Opera medica.* Paris, 1751, in-8°, 2 vol., etc., trad. fr. par Coste. Bouillon, 1774, in-8°, 2 vol.
Platner (J. Zach.). *Opusculorum chirurg. et anat.*, tom. ii. Leipzig, 1749, in-4°.
Clifton (Fr.). *Works now firts collected, etc.* Londres, 1752, in-8°, 2 vol.
Albinus (Bern. Sigefroy). *Academicarum annotationum;* lib. vii, gr. in-4°; pl. Leyde, 1754-68.
Dehaen (Ant.) *Ratio medendi.* Vienne, 1758-73, in-8°, 15 vol. — *Ratio med. continuat.*, ibid., 1771-79, in-8°, le 3e vol. ou œuv. posth., Ed. Max. Stoll. — *Ratio med., etc.* Leyde, 1761-1775, in-8°, 4 vol. — *Opusc. omnia medico-physica.* Naples, 180 , in-8°, 6 vol. — *Quædam inedita.* Vienne, 1795, in-8°.
Plenciz (M. Ant.). *Opera medico-physica.* Vienne, 1762, in-8°, 4 p.
Haller (Alb.). *Opera minora.* Lausanne, 1762-63, in-4°, 3 vol.
Morgagni (J. B.). *Opera omnia.* Venise, 1762, in-fol., 6 vol. Bassano, 1765, in-fol., 5 vol.
Roederer (J. H.). *Opuscula medica.* Gottingue, 1763, in-4°, fig.
Huxham (John). *Opera physico-medica*, éd. G. eh. Reicher. Leipzig, 1764, in-8°, 2 vol., Ed. nova aucta, ibid., 1773, in-8°, 3 vol.
Triller (Dan. Guill.) *Opuscula medica ac medico-philologica.* Éd. C. C. Krause. Francfort et Leipzig, 1766-72, in-°, 3 vol.
Vogel (Rod. Aug.). *Opuscula med. selecta,* t. i. Gottingue, 1768, in-4°.
Whitt (Rob.). *Works.* Edimbourg, 1768, in-4°.
Brendel (J.). *Opuscula mathematici et medici argumenti.* Ed. H. Wrisberg. Gottingue, 1769-75, in-4°, 3 vol.
Fabre (Pierre). *Essais sur différents points de physiol., de path. et de thérap.* Paris, 1770, in-8°. — *Recherches sur différ. points de physiol., de pathol. et de thér., pour servir de base à un cours de path.* Paris, 1783, in-8°, 2 vol.
Delius (H. Fr.). *Aversaria argumenti physico-practici.* Erlangen, 1778-90, in-4°, 6 pars.
Schroeder (Ph. Georg.). *Opuscula medica.* Ed. J. chr. G. Ackermann. Nuremberg, 1778-9, in-8°, 2 vol.
Eschenbach (Chr. Ehr.). *Scripta medico-biblica.* Rostock, 1779, in-8°.
Richter (Georg. Gottl.). *Opuscula medica.* Ed. J. chr. G. Ackermann Francfort et Leipzig, 1780-1, in-4°, 3 vol.
Fotergill (John). *Complete collect. of the med. and philos. works.* Ed Elliot, 1781, in-8°, 2 vol. *Works*, ed. Letsom, Londres, 1738, in-8°.
Fontana (Fer.). *Opuscoli scientifici.* Florence, 1785, in-8°.
Baldinger (Ern. God.). *Opuscula medica.* Gottingue, 1787, in-8°.
Gaubius (G. D.) *Opuscula acad. omnia.* Leyde, 1787, in-4°.
Gregory (John). *Whole works.* Edimb., 1788, in-8°, 4 vol.
Hoffmann (Christ. Louis). *Opuscula latina medici argumenti.* Munster, 1789, in-8°. — *Vermischte med. schiften*, ibid., 1790-2, in-8°, 3 p.

Frank (Pierre). *Opuscula medici argumenti*. Leipzig, 1790, in-8°. — *Opuscula posthuma*. Vienne et Turin, 1825, in-8°.

Rush (Bonj.). *Medical inquires and observations*. Philadelphie, 1794-8, in-8°, 3 vol., 1804, in-8°, 4 vol.

Camper (P.). *Œuvres*. Paris, 1803, in-8°, 3 vol. Atlas. — *Dissertationes decem quibus ab academiis palma adjun*. Lingen, 1798-1800, in-8°, 2 vol.

Jsenfamm (J. Fr.). *Dissertationes*, t. i, Erlangue, 1799, in-4°.

Tissot (S. A. D.). *Œuvres complètes*. Ed. Paris, 1800, in-8°, 11 vol.

Tommasini. *Opera minori*. Bologne, 1800, in-8°, 10 vol.

Giannini (J.). *Memorie di medicina*. Milan, 1802, in-8°.

Prochaska (G.). *Operum minorum anat., physiolog. et path. argumenti*, p. 1 et 11. Vienne, 1800, in-8°.

Vicq-d'Azyr. *Œuvres*. Ed. Moreau de la Sarthe. Paris, 1805, in-8°, 6 vol. et Atlas in-4°.

Bordeu (Théoph.). *Œuvres complètes*. Ed. Richerand. Paris, 1818, in-8°, 2 vol.

Cabanis (P. J. G.). *Œuvres complètes*. Edit. Thurot. Paris, 1823-1825, in-8°, 5 vol.

Platner (Ern.). *Opuscula academica*. Ed. C. G. Neumann. Berlin, 1824, in-8°.

Hunter (John). *The works*. Ed. J. F. Palmer. Londres, 1835-7, in-8°, 4 vol. — Trad. en fr. avec notes, par G. Richelot. (Plusieurs livraisons de cette traduction ont déjà paru.)

Cette section bibliographique sera complétée à l'art. Pathologie médicale.

§ X. *Dictionnaires ou répertoires généraux des sciences médicales.*

James (Rob.). *A medicinal dictionary including physic. surgery, anatomy, chemistry, etc.* Londres, 1743, in-fol., 3 vol. ; trad. en franç. par Diderot, Eidous et Toussaint, et revu par J. Busson. Paris, 1745-8, in-fol., 6 vol.

Planque (Franc.). *Bibliothèque choisie de médecine, tirée des ouvrages périodiques, tant français qu'étrangers*. Paris, 1748-70, in-4°, 10 vol., et in-12, 31 vol.

Onomatologia medico-practica. Encyklopädisches Handbuch für ausübende Aerzte in alphab. Ordnung ausgearb. von einer Gesellschaft von Aerzten. Nuremberg, 1783-6, in-8°, 4 vol.

Encyclopédie méthodique. Médecine, contenant l'hygiène, la pathologie, la séméiol., la nosologie, la thérapeutique, la médecine militaire, la méd. vétérinaire, la méd. lég., la jurisprudence de la méd., la biographie méd. Paris, 1787-1830, in-4°, 13 vol. et table. — Une partie de la même encyclopédie est consacrée à la chirurgie, et forme 2 vol.

Consbruch (W. G. Ch.). Ebermaier (J. Ch.) et Niemann (J. Fr.) *Allgemeine Encyklopädie für praktische Aerzte und wundärzte*. Leipzig, 1802-30. Onze parties comprenant chacune l'*anatomie*, *l'anat. path.*, *la physiol.*, *la pathol.*, *l'hygiène*, *la mat. méd.*, *la chir.*, *l'obstétrique*, *etc.* La plupart de ces parties publiées séparément ont eu plusieurs éditions.

Parr (Barth.). *The London medical dictionary, including under distinct heads every branch of medicine. etc.* Londres, 1809, in-4°, 2 vol.

Dictionnaire des sciences médicales, par une Société de méd. et de chir. Paris, 1812-22, in-8°, 60 vol.

Dictionnaire abrégé des sciences médicales (par Boisseau, Bégin, Jourdan). Paris, 1821-6, in-8°, 15 vol.

Dictionnaire de médecine, par MM. Adelon, Béclard, Biett, etc. Paris, 1822-8, 21 vol.; 2e édit., sous le titre : *Dictionnaire de médecine ou Répertoire général des sciences médicales considérées sous les rapports théorique et prat.* Paris, 1832-9, in-8°, 19 vol. (jusqu'au milieu de la lettre M.).

Pierer (J. Fr.) et Choulant (L.). *Medizinisches Realwörterbuch zum Handebrauch praktisch Aerzte und Wundärzte, etc.* Ire partie : *Anatomisch-phsiolog. Realwörterbuch, etc.* Atembourgh, 1816-29, 8 vol. C'est la seule partie qui ait été publiée.

Hecker (A. Fr.). *Lexicon medicum theoretico-practicum reale, oder allgemeines Wörterbuch der gesammten theor. und prakt. Heilkunde, etc.* Erfurt et Gotha, 1817-22, in-8°, 3 tom. en 6 part. (non terminé).

Encyclopädisch Wörterbuch der medicinische Wissenschaften. Herausg. von den Professorem der med. facultät. Berlin : D. W. H. Busch, C. F. V. Graefe, etc. Berlin, 1828-38, 17 vol. (jusqu'à la moitié de la lettre I.).

Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques, par MM. Andral, Bégin, Blandin, Bouillaud, etc. Paris, 1829-36, in-8°, 16 vol.

The american cyclopædia of practical medicine and surgery; a digest of medical litterature. Philadelphie, 1833-35, in-8°, t. I-VII.

Divers répertoires sur l'anatomie, la chirurgie, la médecine pratique, etc., ont été publiés ; ils sont indiqués à la bibliographie spéciale de chacune de ces branches.

§ XI. *Mémoires des sociétés médicales.*

a. *France.*

Mémoires de l'Académie des sciences, depuis 1666 jusqu'en 1699. Paris, 1733, 11 vol. — *Histoire de l'Académie royale des sciences, avec les Mémoires* (ann. 1700-1790). Paris, 1731-98, in-4°. Un vol. par année. — *Tables* jusqu'à 1770, par Godin. Paris, 177.., in-4°, 8 vol. — *Tables* jusqu'à 1775, par l'abbé Rosier. Paris, 177.., in-4°, 4 vol. — *Mém. de mathématiques et de physique, présentés à l'Acad. roy. des sc., par divers savans* (*Mém. des savans étrangers*). Paris, 1750-85, in-4°, 10 vol. — *Mémoires de l'Institut national; section des sciences mathématiques et physiques.* Paris, an VI-1815, in-4°, 10 vol., etc.

Collection académique composée des Mémoires, Actes ou Journaux des plus célèbres Académies et Sociétés littéraires de l'Europe; concernant la physique, l'histoire naturelle, la botanique, la chimie, l'anatomie, la médecine, etc., part. française (Extr des *Mém. de l'Acad roy. des sc.*, jusqu'à l'an. 1778). Dijon, etc., 1754-87, in-4°, 16 vol. — Part. étrang., 1755-79, 7 vol.

Mémoires de l'Acad. roy. de chirurgie, Paris, 1743-74, in-4°, 5 vol. en 6 part., et in-12, 15 vol.— *Prix de l'Acad. roy. de chir.* Paris, 1753-99, in-4°, 5 vol. en 7 part., et in-12, 16 vol. — *Mémoires et prix, etc.* Paris, 1819, in-8°, 10 tom. en 12 vol.

Histoire et Mémoires de la Soc. roy. de méd. Paris, 1779-98, in-4°, 10 v.

Mémoires de la Société médicale d'émulation. Paris, 1802-26, in-8°, 9 vol.

Actes de la Société de médecine pratique de Montpellier, an. 1804-6. Montpellier, 1807, in-4°.

Actes de la Soc. de méd. de Bruxelles. Bruxelles, 1808-12, in-8°, 4 vol.

Mémoires et prix de la Société de médecine de Paris. Paris, 1817, in-8°.

Annuaire méd. chir. des hôpit. de Paris. Paris, 1820, in-4°.

Mémoires et prix du cercle médical de Paris. Paris, 1824, in-8°.

Mémoires de l'Acad. roy. de médecine. Paris, 1828-1838, in-4°, 7 vol.

Bulletins de la Faculté de médecine de Paris et de la Société établie dans son sein (1804-1821). Paris, 1812-1820, in-8°, 7 vol.

Nous aurions pu citer plusieurs autres collections de Mémoires de Sociétés dans lesquels se trouvent des travaux intéressant les sciences médicales, tels sont les *Mémoires de l'Académie de Dijon*, les *Bulletins de la Société philomatique de Paris*, les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, les *Annales des sciences naturelles, etc., etc.*

b. *Anglais et Américains.*

The philosophical transactions of the roy. society of London. Londres, 1665-1838, in-4°. Un vol. en deux parties pour chaque année. — *The philos. transactions, etc., abridged from their comm. in* 1665, *to the year* 1800. by Ch. Hutton, G. Shaw and Rich. Pearson. Londres, 1809, in-4°, 18 vol. — *Index to the Philos. transactions from their commenc. to* 1817, Londres, 1818, in-4°. — *Abrégé des transactions philosophiques de la Soc. roy. de Londres,* trad. de l'angl. et rédigé par Gibelin, Paris, 1787. in-8, 12 part. form. 14 vol. — *Trans. philos., etc.*, ann. 1737-46, trad. en franç. par Demours. Paris, 1757-61, in-4°, 5 vol. *Index to the medical papers in the medical transactions from their commencement to* 1817. Londres, 1818, in-4°.

Medical essays and observations, by a Society in Edinburgh. Édimbourg, 1737, in-8°, 6 vol. — Trad. en fr. par Demours. Paris, 1743, in-12, 7 vol.

Essays and observations physical and literary, by a Society in Edinburgh. Édimbourg, 1754-65, in-8°, 3 vol.

Medical observations and inquires, by a Society of physicians in London. Londres, 1757-76, in-8°, 6 vol.

Medical transactions published by the college of physicians in London. Londres, 1768-1827, in-8°, 6 vol.

Medical and philosophical commentaries, by a Society in Edinburgh. Édimbourg, 1773-95, in-8°, 20 vol.

Memoirs of the med. Society of London. Lond., 1787-1805, in-8°, 6 vol.

Transactions of a Society for the improvement of medical and chirurgical knowledge. Londres, 1793-1812, in-8°, 3 vol.

Medico-chirurgical transactions, published by the medical and chirurcal Society of London, 1809-35, in-8°, 18 vol.

Transactions of the medical Society of London. Londres, 1811-17, in-8°. 2 part.

Transactions of the association of fellows and licentiates of the King's and Queen's college of physicians in Ireland. Dublin, 1817-26, in-8°, 5 v.

Dublin medical transactions, etc., new ser. Dublin, 1830, in-8°.

Dublin hospital reports and communications in medicine and surgery. Dublin, 1818-30, in-8°, 5 vol.

Transactions of the medico-chirurgical Society at Edinburgh. Édimbourg, 1824-29, in-8°, 3 vol.

Transactions of the medical and physical Society of Calcuta. Calcutta, 1826-33, in-8°, 6 vol., etc.

Transactions of the provincial medical association. Londres, 1833-5, in-8°, 3 vol

Transactions of the college of physicians in Philadelphia. Philadelphie, 1793, in-8°.

Communications to the Massachussets medical Society. Boston, 1808-13, in-8°, 2 vol.

Transactions of the medical Society of New-York. 1834, in-8°.

c. *Allemagne et autres contrées du Nord.*

Miscellanea curiosa, sive ephemeridum medico-physicarum Germanicarum Acad. naturæ curiosorum Decuriæ III. Leipzig et Nuremberg, 1670-1702, in-4°, 26 vol. (les deux premières décuries qui forment 17 vol. sont suivies d'un volume d'*index;* la troisième décurie a 6 vol.). — *Acad. cæs. Leop. naturæ curios. Ephemerides, S. observ. physico-medicarum centuriæ* X. Noremb., 1712-22, in-4°, 5 vol. (Kellner a publié, Noremb. 1739, in-4°, un synopsis des observations contenues dans les 3 décur. et les 10 cent. *des Éphémér.*) — *Acta physico-medica Acad. cæs. Leop.-Carol. natur. curios. exhibentia ephem., etc.* Noremb., 1715-54, in-4°, 10 vol. —*Nova acta, etc.* Noremb., 1727-91, in-4°, 8 vol.

Miscellanea Berolinensia ex scriptis societatis scientiarum exhibitis. Berlin, 1710-43, in-4°, 7 vol. — *Mém. de l'Acad. roy. des sc. et belles-lett. de Berlin.* Berlin, 1744-69, in-4°, 25 vol. — *Nouveaux mém., etc.* Berlin, 1770-1804, in-4°, 30 v.— *Ab hand lungen, etc.*, 1804-1826, 10 v.

Commentarii societatis regicæ scientiarum Gottingensis. Gottingue, 1751-73, in-4°, 5 vol.— *Novi comm., etc.* Gott., 1771-78, in-4°, 8 vol. — *Commentationes soc. reg. sc.* Gott. 1779-1803, in-4°, 15 vol. — *Conspectus societatis reg. sc. Gott. sodalium, quæstionum, etc., inde primordiis a* 1751 *usque ad an.* 1808, *exhib. A. J. D. Reuss.* Gott. 1808, in-4°.

Acta eruditorum (1682-1731), *publicata.* —*Nova acta, etc.* (1732-82.) Leipzig, 1682-1782, in-4°, 1 vol. par année. — *Suppl. ad acta* et *suppl. ad nov. acta*, 18 vol.— *Indices generales, etc.*, 6 vol.; chaque volume des tables comprend 10 années. — *Opuscula omnia actis eruditorum inserta* (1732-1740). Venise, 1740, etc., in-4°, 7 vol.

Acta litter. et scientiarum sueciæ. Upsal, 1724-42, in-4°, 4 vol. —

Acta Soc. reg. scientiarum Upsaliensis. Stockholm, 1744-51, in-4°, 5 vol. — *Nova acta, etc.* Upsal., 1773-99, in-4°, 6 vol.

Commentarii acad. scientiarum imper. Petropolitanæ. Petersb., 1728-51, in-4°, 14 vol. — *Novi commentarii, etc.* Ibid., 1750-76, in-4°, 20 vol. — *Acta acad., etc.* Ibid., 1778-86, in-4°, 6 tom. en 12 part. — *Nova acta, etc.* Ibid., 1787-1806, in 4°, 15 vol. — *Mém. de l'Acad. imp. de Saint-Pétersb.* Saint-Pétersb., 1809-20, in-4°, 7 vol.

Historia et commentationes Acad. elector. scientiarum et elegant. litterarum Theodoro-palatinæ. Manheim, 1766-90, in 4°, 6 vol.

Acta Acad. elector. Moguntinæ scientiarum utilium quæ Erfurti est. Erfurt, 1757-61, in-8°, 2 vol. — 1772-97, in-4°, 12 vol.

Acta philosophico-medica acad. scientiarum principalis Hassiacæ. Giessæ, 1771, in-4°.

Collectanea Societatis medicinæ haumiensis. Ibid., 1774-5, in-8°, 2 vol. — *Acta Soc. med. Haun.* Ibid., 1777-9, in-8°, 2 vol. — *Acta regiæ Soc. med. Haun.* Ibid., 1783-1803, in-8°, 4 vol. — *Acta nova. etc.* Ibid. 1818, in-8°, 1er vol.

Acta medicorum suecicorum, etc. Upsal, 1783, in-8°, 1 vol.

Acta Helvetica physico-mathematico-botanico-medica. Bâle, 1751-77, in-4°, 8 vol. — *Nova acta Helv., etc.* Ibid., 1787, in-4°.

Acta medicorum Berolinensium. Berlin, 1719-30, in-8°, 21 vol.

Medicorum silesiacorum, satiræ, quæ observationes, casus, experimenta, etc. Breslaw et Leipzig, 1736-40, in-8°.

Selecta medica Francofurtensia anatomen, imprimis practicam, chirurgiam, materiam medicam, ipsamque universam medicinam tam clinicam quam forensem variis casibus et observationibus, etc., illustrantia et digesta. Francfort, 1736-40, in-4°.

Academiæ medico-chirurgicæ Vindobonensis Acta. Vienne, 1788, in-4°.

d. *Italie.*

Commentarii de Bononiensi scientiarum instituto ac Academia. Bologne, 1733-91, in-4, 7 vol.

Raccolta d'opuscoli scientifici et filologici. Venise, 1728-57, in-12, 51v

Gli atli dell' Acad. delle scienze di Siena. Sienne, 1760-81, in-4°, 6 vol

Micellanea philosofico-mathematica soc. privatiæ Torinensis. Turin, 1758, in-4°. — *Mélanges de philos. et de mathém. de la Soc. roy. de Turin.* Ibid., 1759-76, in-4°, 5 vol. — *Mém. de l'Acad. royale des sc. de Turin.* Ibid., 1784-1831, in-4°, 35 vol., en comptant toute la collection. — A dater de l'année 1816, ces Mémoires prennent le titre de *Memorie della reale Academia delle sc. di Torino.*

Saggi di medicina degli academici conghietturanti di Modena. Carpi, 1756, in-4°.

Memorie della Societa med. di emulazione di Genoa. Gênes, 1801-4, 3 v.

§ XII. *Collection de Thèses. Dissertations, etc.*

Wedel. Georg. Wolfg). *Excitationum medico-philologicarum decades* x. Jena, 1686-1701, in-4° — *Centuriæ secundæ excreitationum medico-philologicarum decædes* v. Jena, 1720, in-4°.

Franck von Frankenau (G.) *Satiræ medicæ* xx, *quibus accedunt dissertationes* vi, *varii simulque rarioris argumenti*, etc. Leipzig, 1726, in-12.

Ludwig (Ch. Th.) *Decas quæstionum medicarum, quæ sub ejus moderamine ventilatæ sunt.* Leipzig, 1740, in-4°.

Linné (Carl.) *Amœnitates Academicæ, seu dissertationes variæ, physicæ, medicæ, botanicæ.* Leipzig et Stockholm, 1769, 7 vol. in-8°. Erlangue, 1790, 10 vol. in-8°.

Adolphi (Chr. Mich.). *Dissertationes physico-medicæ quædam selectæ varii argumenti quæ in univ. Lipsiensi diversis temporibus hantehac conscriptio sunt, etc.* Leipzig, 1747, in-4°.

Brogiani (Dom.). *Miscellanea physico-medicæ ex Germanicis academiis deprompta.* Pise, 1747, in-4°.

Haller (Alb. de). *Disputationes anatomicæ selectæ.* Gottingue, 1746-51, in-4°, 7 vol. Index. 1752. — *Disp. chirurgicæ selectæ.* Lausanne, 1755-6, in-4°, 5 vol. fig. abreg. et trad. en franç. par H. J. Macquart. Paris, 1757, in-12, 5 vol.— *Disp. practicæ sel.* Ibid., 1756-60, in-4°. 7 v.

Gruner (Ch. God.). *Delectus diss. medicarum Jenensium.* Altembourg et Heidelb, 1778-83, 2 vol. in-4°, fig.

Overkamp (Fr. J.). *Coll. dissertationum inaug, Lugduno-Batavarum.* Leyde, 1767, in-4°.

Sandifort. *Thesaurus dissertationum, programm., aliorumque opusc. selectiss.* Roterdam, 1768-78, in-4°, 3 vol.

Wasserberg (Franc. Xav.). *Fasciculi* iv. *Operum minorum medicorum et dissertationum.* Vienne, 1775, in-8°.

Baldinger (Ernest Godefr.). *Sylloge selectiorum opusculorum argumenti medico-practici.* Gott., 1782, 6 vol. in-8°.

Wittwer (Ph. L.). *Delectus dissertationum medicarum Argentoratensium.* Nuremberg, 1781, in-8°, 4 vol.

Smellie (W.). *Thesaurus medicus, sive disputationum in Academia Edinensi ad rem medicam pertinentium delectus.* Edimb., 1785, 4 v. in-8°.

Webster (Ch.). *Medicinæ praxeos systema, ex academiæ Edimburgensis disputationibus deprompium.* Edimbourg, 1781, 3 vol. in-8°.

Reuss (Christ. Fred.). *Diss. medicæ selectæ Tubingenses.* Tubin. 1785, in-8°, 3 vol.

Schegel (J. Ch. Traug.). *Thesaurus pathologico-therapeuticus, seu de scriptis selectioribus in morbus tam internos quam externus.* Leipzig, 1789, in-8°, 2 vol. — Schlegel a publié d'autres collections sur l'obstétrique, la médecine légale, la pharmacologie, que nous citerons à leur place.

Frank (Joh. Pet.) *Delectus opusculorum medicorum antehac in Germania in diversis academiis editorum.* Pavie, 1793, in-8°, 12 vol.

Eyerel (Jos.). *Diss. medicæ in univers. Vindobonensi habitæ et ex Max. Stollii prælect. potissimum conscriptæ.* Vienne, 1792, in-8°, 4 vol.

Jansen (Fr. Xav.). *Collectio diss. selectarum in variis fœderati Belgii academiis editarum; ad omnem med. partem pertinent.* Leyde, 1792, in-4°.

Roemer (J. J.). *Silloge opusculorum argumenti medici et chirurgici a celeberrimis Italiæ viris sparsim editorum.* Zurich, 1790, in-8°. — *Delectus opusculorum ad omnem rem medicam spectantum, quæ primum a celeberrimis Italiæ medicis edita.* Zurich, 1791, in-8°. — *Diss. medicarum Italicarum decas.* Nuremberg, 1797, in-8°.

Tabor (Henr.). *Collectio diss. et programmatum quæ usus medicos elaboravere inscyt. Acad. Heidelburg, professores.* Heidelberg, 1791, in-8°.

Klinkosch (Th.) et John (J. D.). *Diss. medicæ selectiores Pragenses.* Prague et Dresde, 1775-1793, in-8°, 4 vol.

Collectio diss. med. Marburgensium. Marbourg, 1791-96, in-8°. 5 fasc.

Collectio diss. medicarum in Lovaniensi univ. Louvain, 1796-6, in-8°, 4 v.

Broussonet (J. L. V.) *Thesaurus acad. medicorum exhibens dissert. rariores et select. præsertim, Monspellenses.* T. i. Montp., 1802, in-8°.

Brera (Val. Aloys.). *Sylloge opusculorum selectorum ad praxim præcipue medicam spectantium.* Pavie, 1797-1811, in-8°, 10 vol.

§ XIII. *Recueils périodiques.*

a. Recueils français.

Nouvelles découvertes sur toutes les parties de la médecine; par Nic. de Blegny. Paris, 1679-1683, in-8°, 5 vol. — *Mercure savant.* Amsterdam, 1683.

Journal de médecine, chirurgie, pharmacie, etc. Paris, 1754-95, in-12, 95 vol., rédigés successivement par Vandermonde, Roux, Dumangin, Colombier, Doublet et Bacher. — *Table* des 30 premiers vol., par A. M. Lallemant. Paris, 1774, in-12. — *Table* des 65 premiers vol. par Leroux. Paris, 1788, in-4°.

Gazette de médecine, année 1761. Paris, 1761, in-8°, 2 vol. — *Gazette de santé, etc.,* par J. J. Gardane, Paulet, de Montègre, Pilet, Miquel, J. Guérin, 1773-39, in-4°, un vol. par année. — A dater de 1830, ce journal porte le titre de *Gazette médicale.*

Journ. et Recueil de mém. de médecine, etc., militaire, par Dehorne.

Paris, 1782-9, in-8°, 7 vol. — Contin. Ibid., 1815-38, in-8°, 45 vol.

La médecine éclairée par les scicences physiques, ou Journal des découvertes, etc., par Fourcroy. Paris, 1792, in 8°, 4 vol.

Journal général de médecine, de chirurgie et de pharmacie, ou Recueil périodique de la Société de médecine de Paris. Paris, 1796-1827, in-8°, 97 vol., rédig. success., par Sédillot jeune et Gaultier de Claubry. — *Tables* des 61 prem. vol., par Bourges. Paris, 1803-18, in-8°, 3 vol. — *Tables* des t. 62-97, form. la 2e série, par Gaultier de Claubry. Paris, 1829, in-8° — Continué par Gendrin, puis par Forget, sous le titre de *Transactions médicales.* Paris, 1830-3, 14 vol. *Tables.*

Bibliothèque germanique médico-chirurgicale, par Brewer et de La Roche. Paris, an VII-X, in 8°, 8 vol. — *Nouvelle bibliothèque germanique, etc.* Paris, 1821, in-8°.

Annales de littérature médicale étrangère, rédigées par J. F. Kluyskeus, Dubar et Vrancken. Gand, an XIII-1814, in-8°, 18 vol.

Journal de médecine, chirurgie et pharmacie, par Corvisart, Leroux et Boyer. Paris, an XI ou 1803-17, in-12, 1-8 vol., et in-8°, 9-40 vol.

Bibliothèque médicale, ou recueil périodique d'extraits des meilleurs ouvrages de méd. et de chirur. Paris, 1802-22, in-8°, 78 vol. — *Nouvelle bibliothèque médicale.* Paris, 1823-29. 4 vol. an.

Bulletin des sc. méd. par la Soc. méd. d'émulat. de Paris. Paris, 1807-11, in-8°. 8 vol.

Journal universel des sciences médicales. Paris, 1816-30, in-8°, 58 vol. *Table* pour les 28 prem. vol.

Nouveau journal de médecine, chirur., etc., rédigé par Béclard, Chomel, Cloquet, Orfila, Rostan, etc. Paris, 1818-22, in-8°, 16 vol.

Journal complémentaire du dictionnaire des sc. méd. Paris, 1818-32, in-8°, 44 vol. 1re table génér. pour les t. 1-15; 2e table génér. pour les t. 16-30.

Revue médicale historique et philosophique. Paris, 1829-31, in-8°, 8 vol. contin. sous le titre : *Revue méd. française et étrangère.* Ibid, 1822-39, 4 vol. par ann. — *Table générale* jusqu'à l'année 1834.

Annales de la médecine physiologique. Paris, 1821-33, in-8°, 44 vol.

Journal de physiologie expérimentale et pathologique, par Magendie. Paris, 1821-9, in-8°, 8 vol.

Annales de la Société de médecine de Montpellier, réd. par Baumes. Montpel., 1803-17, in-8°, 44 vol. — *Hist. de la Soc. de méd. prat. de Montp.*, réd. par Baumes; Montp., 1804-8, in-8°, 5 vol.. Ibid., 18-20, 9 vol. — 2e série réd. par J.-F.-V. Bonnet. — *Éphémérides médicales de Montpellier.* Montpellier, 1826-28, in-8°, 9 vol.

Archives générales de médecine. Paris, 1823-32, in-8°, 30 vol. Ire table génér. pour les t. 1-18 ; 2e table pour les t. 19-30. — 2e série. Ibid., 1833-7. 15 vol. Table génér. — 3e série. Ibid., 1838 et suiv., 3 vol. par ann.

Bulletin des sc. méd. (de Férussac). Paris, 1824-31, in-8°. 26 vol.

Répertoire général d'anatomie et de physiol. pathologique, par J. Breschet. Paris, 1827-9, in-4° et in-8°, 4 vol. en 8 part.

Journal hebdomadaire de médecine. Paris, 1828-30, in-8°, 7 vol. — *Journal hebd. et universel, etc.* Ibid., 1831 3, 11 vol. Autre série, 1834-6, 4 vol. par ann.

Journal des progrès des sciences et institutions médicales. Paris, 1827-9, gr. in-8°, 18 tom. en 6 vol., table génér. — 2e série. Ibid., 1830, 3 t.

Archives médicales de Strasbourg. Strasb. et Paris, 1835-7, in-8°,3 vol.
Journal des connaissances médico-chirurgicales. Paris, 1833-9, gr. in-8°, un vol. par an.
L'Expérience, Journal de médecine et de chirurgie. Paris, 1838 et suiv. gr. in-8°, un vol. par an.
Des travaux relatifs aux sciences médicales ou pouvant intéresser les médecins se trouvent dans le *Journal encyclopédique*, le *Journ. des Savans*, le *Journal de physique de l'abbé Rozier*, le *Magasin et* la *Revue encyclop.*, la *Bibliothèque britannique* et la *Bibliothèque univer selle de Genève, etc.*

b. *Anglais et Américains.*

The medical journal; ed. S. F. Simmons. Londres 1788-81, 11 vol., in-8°. — *The new London., med. journ.* Ibid., 1892, in-8°, 1 vol.
Medical communication. Londres, 1784-90, 2 vol., in-8°.
Medical facts and observations, a sequel to the London medical journal. Londres, 1791-1800, 8 vol., in-8°.
The medical and chirurgical review. Londrês, 1794-1808, 16 vol., in8°.
Annals of medicine. Ed. Duncan. Édimbourg, 1776-1804, 8 vol. in-8°.
The London medical review and magaz. Lond., 1799-1802, in-8°, 8 v.
The London med. and physical journal. Lond., 1799-1833, in-8°, 80 v.
The Edinburgh medical and surgical journal. Edimbourg, 1805-35, 43 vol., in-8°. Table générale pour les 20 prem. vol.
The London medical review. Londres, 1808-12, 6 vol., in-8°.
The new medical and physical journal. Londres, 1810-15, 13 vol. in-8°.
The London medical repository. Londres, 1814-28, 48 vol. in-8°.
Annals of medical and surgery. Londres, 1816-17, 2 vol., in-8°.
The medico-chirurgical journal and review. Lond., 1816-20, 7 vol., in-8°.
The quarterly journal of foreign med. and surgery. Lond., 1818-23, 5 vol., in-8°.
The medico-chirurgical review. Londres, 1820-35, 22 vol., in-8°.
Anderson's quarterly journal of the med. sc. Lond., 1824-6, 3 vol. in-8°.
The medico chirurgical review, 1820-35, 22 vol., in-8°, etc.
The lancet. Londres, 1824, etc. 28 vol., in-8°.
The Edinburgh journal of medical sciences. Edimb. 1826-7, 3 vol., in-8°.
The London medical gazette. Londres, 1827-35, 15 vol., in-8°.
The Glascow medical journal. Glasge, 1828-33, 5 vol., in-8°.
The London medical and surg. journal. Londres, 1828-30, 4 vol., in-8°.
The midland medical and surg. reporter, 1828-32. Worcest., 3 vol., 8 v.
The Dublin journal of medical and chemical science. Dublin, 1832-39, in-8°, 7 vol. — *The quarterly medical review.* Lond., 1833-5, 4 vol., in-8°.
The bristish and foreign medical review, or quaterly journ. of practical med. and surgery. Londres, 1836-9, 4 n^os^ par an ou 2 vol.
The new England journal of med. and surg. Bost., 1812-27, in-8°, 16 v.
The american journal of the medical sciences. Philad., 1826, in-8°.
The Baltimore medical and surgical journal and review. Baltimore, 1833 et suiv., in-8°. — *The north American medical and physical journal.* Philad., 183., in-8°. — *The north american archives of medical and surgical sciences, etc.*

c. *Allemands*

Commercium litterarium ad rei medicæ et scientiæ naturalis incrementum institutum. Nuremberg, 1731-45, in-8°, 15 vol.

Commentarii de rebus in scientia et medicina gestis. Leipzig, 1752-1803, in-8°, 37 vol. et 3 vol., de supplém., et 3 vol. de tables pour chacune des trois premières décades.

Medicinische bibliothek, par Rud. Aug. Vogel. Erfurt et Leipzig, 1751-53, in-8°, 2 vol. — *Neue medic. Biblioth.* Gottingue, 1754-73, in-8°, 8 vol. — *Med. prakt. Biblioth.* continuée par J. A. Murray. Gottingue, 1774-80, in-8°, 3 col.

Medicinisch-chirursische Bibliothek, von J. El. Tode. Cohenhague, 1774-87, in-8°, 10 vol. — *Arzneykundige Annalen*, par le même. Copenhague, 1787-92, in-8°, 2 vol.— *Medicinisches Journal*, par le même. Copenhague et Leipzig, 1793-1801, in-8°. 5 vol.

Medicinische Litteratur für praktische Aerzte, von J. Chr. Tr. Schlegel. Leipzig, 1780-86, in-8°, 12 parties. — *Neue med. Litteratur,* von J. Chr. Trr Schlegel und J. Arnemann. Leipzig, 1787-94, in-8°, 4 vol. — *Vebersicht der nenesten medicinischen Litteratur,* von J. Chr. Tr. Schlegel. Chemnitz, 1795-1800, in-8°, 1 vol. en 3 parties.

Medicinisch.-praktische Bibliothek für Aerzte und Wundärzte, von K. G. Th. Kortum und J. Chr. Schaeffer.Munster, 1789-91, in-8°, 3 vol.
Medicinische Bibliothek; von J. Fr. Blumenbach. Gottingue, 1783-95, in-8°, 3 vol.

Medicinische-chirurgische Zeitung, par J. J. Hartenkeilund, F. X. Mezler. Salzbourg, 1798-1808, in-8°, 76 vol. et supplém., 1797-1808, in-8°, 11 vol. Tables génér. jusqu'à l'ann. 1801, 3 vol. in-8°, continuées par J. N. Ehrbart Innsbruck, 1818-35, et suiv., 4 vol. par an (110 vol.), suppl., 25 vol.

Medicinische National-Zeitung, etc. Altembourg, 1798-9, in-4°, 2 vol. et deux suppl. — *Allgemeine medizinische Annalen des neuazehnten Jahrunderts.* Ibid., 1800-30, in-4°; 31 vol. et suppl.

Journal der Erfindungen, theorien U. Widersprüche in der natur und Arznezwissenschaft, par A. F. Hecker. Gotha, 1793-7, in-8°, n°s 1-24. *Intellig. blatt, nenes journ.* 1-20, 6 vol.— 1798-1809, n°s 25-44 intellig. 21-39, 5 vol. — *Nenestes Journ., etc.*, 1810-2, in-8°, 2 vol.

Bibliothek der prakt. Arzneikunde u Wundarzneikunst, von C. W. Hufeland. Berlin, 1799-1820, in-8°, 44 vol. suppl., von Hufeland und E. Osanne, 1821-36, 45-76 vol.

Journal der praktischen Heilkunde, von Hufeland, K. Himly, Harless, Osann. Berlin, 1795-1837, in-8°; 85 vol., suppl. et tables.

Medicinische Jährbücher des K.K. Oestreich Staates. Vienne, 1811, in-8°.

Archiv. für medizin. Erfahrung. Leipzig, 1801-14, in-8°. — Herausg. von Horn, Nasse und Wagner, 1815-36, in-8°.

Heidelberger klinische Annalen, von Puchelt, Chelius und Naegele. Heidelberg, 1825-34, in-8°, 10 vol. — *Medicinische Ann., etc.* Ibid., 1335 et suiv. : 4 n°s formant un volume par an.

Magazin für die gesammte Heilkunde. V. J. N. Rust. Berlin, 1816-37, in-8°, 48 vol., etc.

Zeitschrift für natur-und Heilkunde. Von Brosche, Carus, Choulant, etc. Dresde et Lepzig, 1819-28, in-8°, 5 vol. — *Neue, etc.,* von Ammon, Choulant, etc. Ibid., 1829-30, 1 vol.

Notizen aus den Geliete der natur-und Heilthunde, von Froriep. Weimar, 1821-36, in-4°, 50 vol. Tables. — *Neue Notizen, etc.*, 1737, in-4°.

Journal der chirurgie und Augen. V. Graefe u. Walter. Berlin, 1820-36, in-8°, 24 vol., etc.

Nous n'avons pas cité divers journaux spéciaux ou consacrés à la littérature médicale, tels que le *Repertorium*, de Rust et Casper, le *Jahrbücher*, de Schmidt, les *Repertorium*, de Kleinert, de Behrend ; les *Ann. litter.*, de Hecker, le *Jahrbücher*, de Harless, le *Summarium*, de Haenel et Friederich, le *Magasin*, de Gerson et Julius.

f. *Italiens.*

Giornale di medicina, da Orteschi, Venise, 1763-74, in-4°, 12 vol. — *Nuovo giornale di medicina*, da Vitalio. Venise, 1781, in-4°, 1 vol.

Giornale per servire alla storia raggionata della medicina di questo secolo, red. par Aglietti. Venise, 1783-91, in-4°, 6 vol.

Biblioteca fisica, da Brugnatelli. Pavie, 1788-91, in-8°, 20 vol. — *Giornale fisico-medico*, continué sous le titre : *Avanzamenti della medicina e fisica*, par Brugnatelli. Pavie, 1792-6, in-12, 13 vol. — *Commentari medici. Opera periodica*, di Brugnatelli e L. Brera, et continué depuis la 2e partie du tom. 1er, par ce dernier. Pavie 1797, in-8°. — *Nuovi commentari di medicina, e di chir.* Padoue, 1818-20, in-8°, 5 vol.

Raccolta di opuscoli medico pratici; da G. L. Targioni. Florence, 1773-83, in-8°, 7 vol. — *Repertorio med. chir.* Turin, 1821-8, in-4°. 8 vol.

Giornale della soc. medico-chirur. di Parma. Parme 1806, in-8°, 15 vol.

Giornale di medicina, di V. L. Brera. Padoue, 1812-16, in-8°, 8 vol.

Annali universali di med.; da Ann. Amodei. Milan, 1814-38, in-8°, 88 vol. — Table pour les 56 prem. vol.

§ XIV. *Lexiques. Vocabulaires.*

Des ouvrages de ce genre paraissent avoir existé en assez grand nombre chez les anciens, d'après les noms des auteurs que citent Galien, dans le livre qu'il a composé sur le même sujet (*Expositio absolutorum Hippocratis vocum*), et Érotien, dans la préface de son glossaire hippocratique, imprimé en grec par H. Étienne. Paris, 1564, in 8°, trad. en latin, avec annotations, par B. Eustachi, sous ce titre : *Erotiani vocum quæ apud Hippocratum sunt, collectio.* Venise, 1566, in-4°. Mais il ne nous est parvenu que les livres de ces deux derniers auteurs et celui qu'on attribue à un Hérodote de Lycie, imprimé par J. Mercuriali et René Chartier, dans leur édition des *Œuvres d'Hippocrate*. A une époque plus avancée, Rhazès a écrit un livre du même genre de peu d'importance, A dater du XIVe siècle, un grand nombre de lexiques relatifs à la médecine ont été publiés ; nous citerons les principaux, passant ceux de Sylvaticus, Champier, Rheginus.

Etienne (Henri). *Dictionarium medicum, vel expositiones vocum medicinalium, ad verbum excerptæ ex Hippocrate, Aretæo, Galeno, Oribasio, etc.* Paris, 1564, in-8°.

Gorræus (Jean). *Definitionum medicarum libri* XXIV, *litteraris græcis distincti.* Paris, 1564, in-fol.

Foese (Anut.). *Œconomia Hippocratis, alphabeti serie distincta, in qua dictionum apud Hippocratem omnium, præsertim obscuriorum, usus explicatur, etc.* Francfort, 1583, in-fol. ; Genève, 1662, in-fol.

Baillou (Guill.). *Liber definitionum medicarum.* Paris, 1639, in-4°.

Castelli (B). *Lexicon medicum græco-latinum.* Venise, 1607, ibid., 1626, in-8° ; avec add. de E. Stupano. Bâle, 1628, in-8° ; Rotterdam, 1644, in-8° ; avec add. d'Adr. Ravenstein. Ibid., 1651, 1657, 1665, 1670, in-8° ; Lyon, 1669, in-8° ; Nuremberg, 1682, in-4°. — Corrigé

et très augmenté par J. P. Bruno, sous ce titre : *Castellus renovatus, hoc est, lexicon medicum*. Nuremberg, 1682, in-4° ; 2ᵉ édit. sous le titre : *Amalthœum Castello-Brunonianum, etc.* Ibid, 1688, in-4°. — Avec add. de J. Rhoding. Padoue, 1699 et 1713, in-4°. — Avec add. laissées manuscrites par Bruno. Leipzig, 1713, in-4°.

BLANCARD (Etienne). *Lexicon medicum græco-latinum, in quo termini totius artis medicinæ secundum neotericorum placita definiuntur et circumscribuntur.* Amsterdam, 1679, in-8°, avec add. et corrections de J. H. Schulze, sous ce titre : *Steph. Blancards' Lexicon medicum renovatum, etc.* Halle, 1739, in-8° ; ibid, 1748, in-8° ; Louvain, 1754, in-8°, 2 vol. —Revu et aug. par Jacq. Fréd. Isenflamm, sous le titre : *Steph. Blancardi Lexicon tripartitum renovatum, etc.* Leipzig, 1777, in-8°, 2 vol.

HEBENSTREIT (J - Ern.). Εξηγησις ονοματων νων πεσι παθων. *Exegesis nominum græcorum quæ morbos definiunt.* Leipzig, 1751, in-4° ; 1760, in-4°.

NEMMICH (Ph. Andr.) *Lexicon nosologicum polyglotton omnium morborum, symptomatum vitiorumque naturæ et affectionum propria nomina decem diversis linguis explicata continens.* Hambourg, 1801, in-fol.

QUINCY (J.). *Lexicon physico-medicum or a new medicinal dictionary, etc.* Lond., 1719, in-8° ; 10ᵉ édit., 1787, in-8° ; 11ᵉ édit., New-York, 1802, in-8°.

GMELIN (Ph. Fred.). *Onomatologia medica completa, Oder medicinisches Lexicon, etc.* Ulm, Francfort et Leipzig, 1754-55, in-8°, in-8°, deux vol. ; édit. J. P. Eberhard ; 1772.

MOTHERBY (J.). *A new medical dictionary, or general repository of physic, etc.* Londres, 1778, in-fol. ; 1785, in-fol.— Avec correct. et addit. de Wallis. Londres, 1794 ; ibid, 1808, 1307, in-fol.

LAVOISIEN (J. Franç.). *Dictionnaire portatif de médecine, d'anatomie, de chirurgie, de pharmacie, de chimie, etc.* Paris, 1764, in-12. — Nouvelle édit. corr. et augm. Paris, 1793, in-8°.

TURTON (Guill.). *A medical glossary, etc., in which the words in the various branches of medicine are deduced from their original languages.* Londres, 1797, in-4° ; ibid, 1802, in-8°.

HOOPER (Robert). *Lexicon medicum ; or medical Dictionory ; etc.* 4ᵉ édit. Londres, 1820, gr. in-8°, 7ᵉ édit. Ibid., 1839, in-8°, pp. 1408. – La 1ʳᵉ édit. est de 1798, in-12, sous le titre : *A ompendious medical dictionary.*

CAPURON (J.). *Nouveau Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de chimie et des autres sciences accessoires à la médecine, etc.* Paris, 1806, in-8°. 2ᵉ édit. avec Nysten. Paris, 1810, in-8°, ibid, 1814, in-8°, avec le nom de Nysten seulement. 4ᵉ édit., augm. par Bricheteau. Ibid, 1824, in-8°. 5ᵉ édit., refondue et augm. par MM. Bricheteau, Henry et J. Briand. Ibid, 1832, in-8°.

Dictionnaire de médecine, chirurgie, pharmacie, etc., par Béclard, Chomel, etc. Paris, 1821, in-8°, 2 vol. Suppl. par Tavernier, 1832, in-8°.

JOURDAN, BÉGIN et BOISSEAU. *Nouveau dictionnaire des termes de médecine.* Paris, 1828, in-8°.

…es). *Le guide des accouchemens ou le maistre dans l'art* …mmes et de les soulager dans les maladies et accidens dont …ent attaquées, etc.* Paris, 1743, in-8°, fig. Ibid., 1753,

…). *Observations sur les causes et les accidens de plusieurs* …orieux, etc.* Paris, 1747, in-8°. 4e édit. Paris, 1770, … *des observations sur les causes et les accidens, etc.* Paris, …art des accouchemens, démontré par des principes de* …anique, etc.* Paris, 1753, in-8°. Ibid., 1761, in-8°. Rev. … *Abrégé de son sentiment sur les aphorismes de Mauri-* …, in-8°, portr.

…*A treatise of midwifery, chiefly with regard to the opera-* …*improvements in that art., etc.* Londres, 1748, in-8°.

…*An essay towards a complete new system of midwifery,* …*ctical; together with the description, causes and method* …*lieving the disorders peculiar to pregnant and lying-in* …*in infants, etc.* Londres, 1751, in-8°, fig. Traduit en …r Lemoine. Paris, 1771-5, in-8°, 2 vol.

…G.). *Elementa artis obstetriciæ, in usum prælectionum* …ottingue, 1751, in-8°. 2e édit., corr. et augm. Ibid., … *annot. H. A. Wrisberg.* Ibid., 1766, in-8°. Trad. en …is, 1763, in-8°. — *Observationum med. de partu labo-* …. Ibid., 1756, in-4°.

… Fréd.). *Anmerkungen von widernaturlichen Geburten,* … *der Hebammenkunst.* Berlin, 1751, in-4°. — *Abhand-* …*rtshülfe.* Berlin, 1761, in-8°, fig. 2e et 3e édit. Ibid.,

… *Einleitung in eine wahre und gegründete He-bammenkunst.* Vienne, 1756, in-8°.

Puzos (Nic.). *Traité des accouchemens, contenant des observations importantes pour la pratique de cet art; deux petits traités, l'un sur quelques maladies de la matrice, et l'autre sur les maladies des enfans du premier âge; quatre mém., dont le premier a pour objet les pertes de sang chez les femmes grosses, et les trois autres, les dépôts laiteux.* Ouvrage posth., corrigé et publié par Morisot Deslandes, suivi d'une *Dissert.* de Crantz *sur la rupture de la matrice.* Paris, 1759, in-4°.

Vespa (Gin.). *Trattato dell' arte ostetricia,* Florence, 1761, in-4°.

Astruc (J.). *L'Art d'accoucher réduit à ses principes.* Paris, 1766, in-12.

Didelot. *Instruction pour les sages-femmes, ou méthode assurée pour aider les femmes dans les accouchemens laborieux.* Nancy, 1770, in-12.

Tanaron (P. P.). *L'ostetricia, ovvero l'arte di racoglieri parti, etc.* 1768, 1774, in-8°.

Johnson (Rob. Wallace). *A new system of midwifery, etc.* Londres, 1769, in-4°, 2e éd., augm. Ibid, 1796, in-4°.

Fried (G. Alb.). *Anfangsgründe der Geburtshülfe zum Gebrauche seiner Vorlesungen.* Strasbourg, 1769, in-8°, fig. Ibid., 1787, in-8°. — Dans ces élémens, l'auteur a refondu le traité de Thebesius, résumé des leçons de J. J. Fried, son père.

Deleurye (Fr. Aug.). *Traité des accouchemens, en faveur des élèves.* Paris, 1770, in-8°. Augm. Ibid., 1777, in-8°.

Stein (Georg. Guill.). *Theoretische Anleitung zur Geburtshülfe, zum Gebrauche der Zuhörer.* Cassel, 1770, in-8°. Ibid., 1777, in-8°. Augm. Marbourg, 1793, in-8°. 5e éd., corr. et augm. Ibid., 1797, in-8°; 1800, in-8°. — *Praktische Anleitung zur Geburtshülfe in widernatürlichen und schweren Fällen.* Cassel, 1772, in-8°. Ibid., 1777, in-8°. Aug. Marbourg,